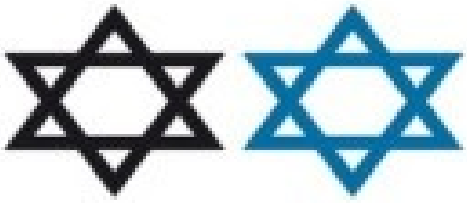
Martine Gozlan

ISRAËL CONTRE ISRAËL



L'autre menace

L'Archipel

MARTINE GOZLAN

ISRAËL CONTRE ISRAËL

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

L'Imposture turque, Grasset, 2011.

Tunisie, Algérie, Maroc : la colère des peuples, L'Archipel, 2011.

Sunnites, chiites: pourquoi ils s'entretuent, Seuil, 2008.

Le Désir d'islam, Grasset, 2005 ; « Biblio Essais », Le Livre de poche, 2008.

Le Sexe d'Allah, Grasset, 2004 ; Le Livre de poche, 2005.

Pour comprendre l'intégrisme islamique, Albin Michel, 1995 ; « Espaces libres », 2002.

L'Islam et la République. Des musulmans de France contre l'intégrisme, Belfond, 1994.

www.editionsarchipel.com
Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-8098-0905-3

Copyright © L'Archipel, 2012.

Sommaire

Page de titre
DU MÊME AUTEUR
Page de Copyright
Dédicace
Epigraphe
PROLOGUE
1 - ENNEMIS SUR LA TERRE AIMÉE
2 - LE JARDIN DE BAQA
3 - SHOMRON
4 - TEL-AVIV, BATEAU IVRE
5 - ÊTRE OU NE PAS ÊTRE UN PEUPLE NORMAL
6 - SHABBAT CONTRE SHABBAT
7 - L'OMBRE DE LA SHOAH
8 - INTERROGATOIRE
GLOSSAIRE
DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE D'ISRAËL
APPEL À LA RAISON LANCÉ PAR JCALL
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE
DU MÊME AUTEUR - CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

À la mémoire de Samuel-Raymond Gozlan et Béatrice Zerbib.

Pour David, leur petit-fils, né le jour de Tou Bichevat, le nouvel an des arbres, quand fleurit l'amandier.

« L’âme juive ou la fureur d’être. »

Élie Faure

« Quant à la pensée folle qui vous anime, elle ne sera pas : à savoir votre désir d’être comme les nations, comme les familles des autres terres, au service du bois et de la pierre. »

Ézéchiel, 20, 32

PROLOGUE

C’était un dimanche d’hiver à Paris. Un grand soleil limpide baignait la place de la Concorde et le ruban gris de la Seine scintillait dans la lumière. Au cœur de cette paix, dans une salle banale des Champs-Élysées, flambait une Intifada verbale, tribale, française et moyen-orientale. Entre les imprécations et la hantise de la destruction, deux camps se faisaient face, à jamais irréconciliables et pour toujours enchaînés. Palestiniens contre Israéliens ? Non : des juifs contre d’autres juifs. Au nom des juifs et d’Israël.

Répondant à l’appel d’une organisation communautaire qui se piquait de « dialogue », ils avaient fait une ovation à un expert en casse du dialogue, militant de l’extrême droite juive et israélienne, longtemps président de la section française du Likoud. Celui-ci avait craché sa logorrhée raciste, anti-arabe, antimusulmane, antipalestinienne. Et antijuifs traîtres : ces journalistes juifs dans mon genre qui dénonçaient depuis des années la violence de l’ultradroite israélienne.

L’homme au micro et ses partisans écumants étaient mes ennemis intimes.

Les applaudissements qui avaient suivi la tirade obscène de l’orateur auraient conforté tous ceux qui, depuis des décennies, en France comme dans le monde arabe et dans le monde entier, diabolisent le mot « sionisme ». Ceux-là aussi étaient mes ennemis, puisque Israël, pays que je ne peux ni ne veux m’empêcher d’aimer, demeure à leurs yeux le seul État dont le mouvement d’indépendance nationale, ce sionisme au nom interdit, demeure illégitime.

Un cercle infernal.

Certains, dans ce public chauffé à blanc, n’avaient pas mis les pieds en Israël depuis de longues années. D’autres s’y rendaient tous les trois mois. C’était la même chose. Ces satellites tournaient autour de la planète Israël dans le tourbillon d’une permanente sidération. Bien que la liberté de la presse et la critique véhémente du gouvernement restent, là-bas, l’honneur de l’État hébreu, ils tenaient pour blasphématoire la plus timide interrogation, en France, sur les choix de Jérusalem.

Je présentais à leurs yeux un lourd passif. Des centaines d’articles écrits depuis vingt ans dans deux journaux – *L’Événement du jeudi* puis *Marianne* – pour lesquels la sécurité vitale d’Israël ne pouvait se conjuguer qu’à travers la nécessité tout aussi vitale de rendre justice aux Palestiniens. Nous avions dénoncé le procès intenté par le gauchisme et l’islamisme à l’existence de l’État hébreu, autant que le rejet par l’extrême droite israélienne des droits de la Palestine à devenir un État.

Nous étions, en conséquence, honnis de tous. La voix du juste milieu était taxée de délire. En revanche, le délire se parait, pour chaque camp et ses supporters, du manteau de l’honorabilité.

J’en avais une nouvelle preuve en ce dimanche navrant où des hommes, des femmes, des bigots et des viragos me hurlaient :

— *Am Israël haï !* Israël vivra !

Comme si mon intention était l’extermination des miens. Comme si cet hébreu qu’ils me lançaient au visage devait me salir de leur rage. Alors même que, depuis tant d’années, sa beauté m’aimantait avec tant de gravité.

Alchimie orwellienne : la langue de la sagesse devenait celle de la haine.

La foule se déchaînait et les vigiles, qui se rapprochaient avec inquiétude de moi et de mes amis, redoutaient manifestement des réactions plus violentes. Nous avons quitté la salle et retrouvé, le cœur lourd, le bleu du ciel parisien.

Cette hystérie me renvoyait à toutes les déchirures d'hier. Au conflit fratricide qui n'a jamais cessé de menacer Israël.

La guerre des juifs aux juifs s'est manifestée avec un éclat noir à la face du monde, le 4 novembre 1995, avec l'assassinat du général Itzhak Rabin, Premier ministre et signataire des accords d'Oslo, par le juif d'extrême droite Yigal Amir. Tué parce qu'il voulait échanger les territoires occupés depuis 1967 contre la paix avec les Palestiniens. Un mois avant le meurtre, on distribuait dans les synagogues de Jérusalem le texte d'une antique malédiction inspirée par les sectes kabbalistes (déviations constamment rejetées par le judaïsme traditionnel) : « Nous demandons aux Anges du Mal de tuer le maudit Itzhak, fils de Rosa, le plus vite possible, en raison de sa malveillance envers le peuple élu. » Amnon Kapeliouk, figure du journalisme israélien qui s'était engagé pour la paix tout au long de sa vie, en décryptait le sens dans l'enquête qu'il écrivit quelques mois après l'assassinat: « C'est la malédiction la plus terrible qu'on puisse trouver dans la magie juive, la Poulsa d'Noura. *Poulsa* signifie "flagellation" en grec et *Noura*, "feu" en araméen[1]. »

Bien que les services du renseignement intérieur aient alerté la police et le gouvernement sur les risques d'attentat contre Rabin, Ariel Sharon, alors l'un des dirigeants du Likoud, l'opposition de droite, déclara publiquement : « Il s'agit de provocations, comme autrefois en Russie stalinienne. Tous les moyens sont permis à la gauche pour noircir le camp national, pour abandonner la Judée, la Samarie et Gaza, pour fomenter la guerre civile ! Les tyrans sont à notre porte ! »

À la tribune de la Knesset, Benyamin Netanyahou, sur le même ton, dénonçait Itzhak Rabin « qui vend Israël comme une marchandise ». Dans les manifestations de droite, on portait des cercueils noirs sur lesquels était écrit : « Rabin enterre le sionisme. » « Ces slogans baignent dans le sang ! », s'écriait Abraham Roten, un ancien membre des services de protection des hautes personnalités. À l'université Bar-Ilan, que fréquentait le futur assassin, les étudiants du camp national-religieux affichaient des posters sur lesquels Rabin, affublé d'un keffieh palestinien, se lavait les mains dans le sang.

La toile de fond politique de cette levée en masse de l'imprécation se résumait à l'idéologie du Goush Emounim, le « Bloc de la Foi », qui conduit la colonisation depuis les conquêtes de 1967 : « Tout le pays est à nous, absolument à nous et nous ne pouvons pas le partager. Il n'y a aucun territoire arabe, aucune terre arabe. »

La paix, le *shalom* tant espéré par l'Israël de gauche et par le monde, fut le dernier mot que prononça – ou plutôt chanta – Itzhak Rabin sur l'estrade dressée place des Rois d'Israël, à Tel-Aviv, avant de s'écrouler, frappé à mort.

Les dangers n'ont pas cessé contre ceux qui veulent faire vivre son héritage. Au printemps 2012, Yuval Diskin, l'ancien chef du Shin Bet, les services du renseignement intérieur, lance un cri d'alarme :

— Les mouvements d'extrême droite sont de plus en plus violents : la menace d'assassinats politiques ne peut plus être écartée. Les extrémistes n'hésiteraient pas à tirer sur leurs frères juifs si on tentait aujourd'hui d'évacuer les colonies de Cisjordanie…

Le fanatisme a le visage d'une nouvelle génération affublée du nom angélique de Jeunesse des collines (les collines de Cisjordanie), mais qui attaque sauvagement les villages palestiniens et les voitures. Certains veulent même interdire le centre de Jérusalem aux Arabes. En août 2012, le lynchage d'un Palestinien, place de Sion, par une horde d'adolescents déchaînés, a bouleversé le pays.

À Tel-Aviv, Yariv Oppenheimer, le jeune président du mouvement La Paix maintenant (Shalom Akhshav), reçoit régulièrement des menaces de mort. À Jérusalem, les murs de l'organisation sont tagués d'appels au meurtre. Les militants, jeunes et moins jeunes, sont habitués. Personne n'a oublié un autre assassinat, encore plus ancien : celui d'Emil Grunzweig, membre de Shalom Akhshav, en 1983, lors d'une manifestation du mouvement à Jérusalem.

À l'époque, les pacifistes réclamaient que toute la lumière soit faite sur la passivité de Tsahal, un an

plus tôt, lors des massacres opérés au Liban, sous les yeux de l'armée israélienne, par les milices phalangistes dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila. Le ministre de la Défense s'appelait Ariel Sharon et l'affaire creusa un nouveau fossé entre les deux Israël. Une commission d'enquête fut diligentée. En ce mois de février 1983, son rapport – le rapport Kahane, du nom de celui qui la présidait – venait d'être remis au Premier ministre Menahem Begin. L'enquête recommandait la démission d'Ariel Sharon et d'autres officiers. Shalom Akhshav soutenait ses conclusions. Les activistes de l'extrême droite, proches du groupe Kach, attaquèrent la manifestation. Le Kach, dont le nom signifie « C'est ainsi ! », était un mouvement fasciste qui prônait le « transfert » des Palestiniens et justifiait toutes les violences à leur égard. Le Kach siégea un temps à la Knesset, avant d'être interdit.

La grenade lancée par l'un des fanatiques, Yona Avrushmi, en ce jour d'hiver 1983, tua Emil Grunzweig, trente-six ans, fils d'une survivante d'Auschwitz, mathématicien et philosophe qui s'était battu durant la guerre de Kippour et celle du Liban. Avrushmi fut condamné à vingt-sept ans de prison. Chaque année, le 10 février, les militants de La Paix maintenant allument des bougies en mémoire d'Emil Grunzweig.

Il y a donc une mémoire de la haine et de la division. Rien ne peut l'effacer.

Deux semaines après le non-débat des ChampsÉlysées, je me retrouvais dans une autre assemblée. Ce public-là portait en revanche les espoirs du mouvement JCall[2] (European Jewish Call for Reason), créé en mai 2010, qui appelait à une prise de conscience des juifs français et européens. Au nom des valeurs humanistes juives et de l'avenir de l'État d'Israël, il les invitait à soutenir l'option de la paix et à se démarquer d'une droite israélienne de plus en plus extrême. J'étais sur l'autre rive.

— Notre démarche est plus pragmatique qu'idéologique, expliquait David Chemla, le président européen du mouvement. Il s'agit de susciter une prise de parole dans la diaspora éclairée qui ne puisse pas plus être confondue avec la stigmatisation d'Israël qu'avec l'adhésion aveugle à n'importe quelle politique de son gouvernement.

David a vécu plusieurs années en Israël avant de fonder la branche française de La Paix maintenant. Dans sa jeunesse, il a partagé le rêve sioniste du « juif nouveau » et s'est battu dans les guerres de l'État hébreu. Il refuse aujourd'hui de voir trahi l'idéal de ses vingt ans.

JCall fédère un véritable front pacifique d'associations qui veulent influencer les choix de la communauté juive de France, la plus importante d'Europe, mais aussi jeter une passerelle vers les démocrates arabes. Du moins ceux qui acceptent, à leurs risques et périls, de parler avec des juifs. Ils sont détestés par leur propre communauté. Ainsi le grand romancier algérien francophone Boualem Sansal, qui a accepté une invitation à un festival littéraire en Israël, a-t-il été qualifié de traître par ses compatriotes. Comme la cinéaste tunisienne Nadia El Fani, menacée non seulement par les islamistes, mais désormais par ceux qu'elle considérait comme ses amis, des libéraux : ils l'ont rejetée au motif qu'elle aussi est allée débattre en Israël. Juifs et Arabes sont tous otages de leurs extrémistes. C'est donc d'une rive du courage à l'autre que JCall veut tendre un pont.

Même objectif pour ceux qui se retrouvent depuis des décennies au Cercle Bernard Lazare, ainsi nommé en hommage au journaliste et essayiste, mort en 1903, qui se consacra à la défense du capitaine Dreyfus et rédigea la première version du célèbre « J'accuse » d'Émile Zola. Ce club a été fondé en 1954 pour défendre les valeurs républicaines et le jeune Israël incarné à l'époque par la gauche travailliste. Sioniste-socialiste, en lien étroit avec les kibboutz de la tendance Hashomer Hatzaïr (gauche) et les militants israéliens du Meretz, le parti d'extrême gauche, le cercle a parfaitement conscience qu'il est concurrencé dans les nouvelles générations par les mouvements de la droite juive.

JCall veut donc élargir et rajeunir le recrutement des associations de bonne volonté, de plus en plus isolées. L'appel a été lancé dans le sillage d'une première initiative américaine : la création de J Street,

en 2008, à Washington, pour contrebalancer l'influence de la puissante organisation juive Aipac, aveuglément alignée sur la politique du Likoud. Mais J Street fonctionne à l'américaine, selon les règles du lobbying admises outre-Atlantique. À Paris ou Bruxelles, JCall ne peut compter que sur le soutien des hommes et des femmes acquis à son idéal. La plupart des intellectuels juifs français, faisant taire leurs divergences, ont signé son appel. C'est ce qui a gêné ses adversaires, lesquels se sont immédiatement fendus d'un contre-texte, bizarrement intitulé « Raison garder ».

En l'occurrence, si la raison juive ne trouve pour la défendre que le public hystérique du débat où j'ai bien failli être lynchée, elle est certainement très malade.

En revanche, je reconnais chez les amis de JCall la volonté de trouver une thérapeutique et les indices d'un début de guérison.

Au domicile de David Chemla, on croise ainsi le Palestinien Salman Khoury et l'Israélien Ron Pundak. Le premier avait lancé une campagne de signatures pour la paix dans l'opinion palestinienne. Le second était l'un des négociateurs secrets des accords d'Oslo en 1993. Ils n'ont jamais cessé de se parler ni d'inciter les enfants de leurs deux peuples à se retrouver au sein d'un foisonnement d'initiatives, sur le terrain, de Haïfa à Ramallah, malgré la paralysie politique et l'incandescence des passions.

Dans ce souci de se mettre à la place de l'autre, je retrouve une part de mon histoire. Le legs de Samuel, mon père.

Élève de l'école rabbinique de France, puis trop indépendant pour rester dans le cadre religieux, il s'inscrivait dans le sillage juif libéral, marqué à gauche et partisan d'une respectueuse mise à distance du rituel. Profondément touché par les nouvelles du Proche-Orient, il était convaincu d'une chose : la vie exige la négociation. Allergique aux extrêmes, il fréquentait Rousseau comme Maïmonide, le grand penseur juif séfarade du XII^{e} siècle pour qui la fidélité à la Torah ne pouvait s'épanouir qu'à travers la rationalité philosophique.

Les auteurs grecs et latins n'avaient pas de secrets pour les élèves de l'école rabbinique de la rue Vauquelin, dans ce V^{e} arrondissement parisien où soufflaient toutes les brises de l'esprit. On y était aussi féru d'hébraïsme que de classicisme. C'est sans doute à ce climat d'humanisme, entretenu par mon père tout au long de son existence difficile, que ma sœur aînée, philosophe, dut d'entamer son long voyage sur les chemins d'une pensée qui, pour elle, était plus grecque que juive.

À la maison, les influences se partageaient, se transformaient. Mon père citait Goethe – il était aussi germaniste – comme Spinoza, à qui sa volonté de penser librement valut d'être excommunié par la communauté juive d'Amsterdam. Dans notre bibliothèque, la fresque de Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, occupait deux rayons, à côté des œuvres complètes de Balzac, de Stendhal et des poèmes de Lamartine. S'y glissaient aussi quelques volumes noir et or couverts de lettres carrées. C'était la liturgie des fêtes juives : Roch Hachana, Kippour, Pessah, Soukkot, Chavouoth. Imprimés en 1866 à Francfort, en Allemagne, ces livres avaient traversé les décennies. Ils ne portaient aucune traduction française: celui ou celle qui les avait acquis lisait l'hébreu biblique. Au fil de nos multiples déménagements, je les ai toujours vus réapparaître, guetteurs mystérieux sur la plus haute des étagères. Mon père était le seul maître de ces caractères indéchiffrables que, dans sa lignée, chacun avait pourtant su déchiffrer.

Nous n'en parlions pas. Peut-être cet homme juif qui avait survécu à la guerre redoutait-il une trop grande proximité de son enfant avec ces textes. J'ai grandi au temps du silence. Un grand vacarme, aujourd'hui, l'a remplacé. Est-il plus fécond que les secrets qui m'ont nourrie, redécouverts plus tard, au fil des pages et des sages ? Ceux qui m'insultaient l'autre jour au nom des juifs, parce que je refusais que soit sali le nom de l'autre, l'Arabe, le Palestinien, avaient-ils seulement lu ce qu'ont écrit les juifs, ces inventeurs de l'altérité ?

Samuel unissait en lui l'héritage de la tradition et les dernières lueurs de la Haskala, le grand élan juif européen vers la modernité né au XVIII^e siècle. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'étude talmudique, le commentaire toujours renouvelé de la loi, la confrontation entre les interprétations contradictoires des textes ne fermaient pas l'esprit juif au monde non juif : ils lui fournissaient au contraire des clés supplémentaires pour le comprendre. De l'union des lettres carrées et des lettres classiques jaillissait une démocratie de la pensée, une bonté structurée, secrètement ancrée à la loi de Moïse, qui me guidaient avec tendresse vers les chemins de l'universel. Rien ne lui était plus désagréable que le monde clos des bigots ni plus insupportable que les anathèmes des fanatiques.

Mon père disparut cinq semaines après l'assassinat d'Itzhak Rabin, qu'il apprit sur son lit d'hôpital. Ces deux morts sont liées en moi par un fil rouge. Samuel m'avait transmis l'atmosphère d'une histoire nourrie du respect de l'autre. C'est à lui que je devais de connaître le concept d'*Avoda zara*, l'idolâtrie, le refus d'adorer la chose inerte, pierres ou sable, plutôt que la vie. La vie, seule religion de l'Israël que mes parents, qui n'avaient pourtant jamais visité l'État juif, portaient en eux. À ses derniers jours, mon père dessinait de la paume le geste évanoui du grand prêtre bénissant l'assemblée à Kippour, avant la destruction du Temple. Dans la chambre d'hôpital, il fixait sa main avec étonnement, en m'informant brièvement du sens de ce geste remonté du tréfonds de l'Histoire. Un adieu suspendu à l'Israël intime, et qu'il me dédiait pour vaincre l'oubli.

En ce sombre hiver 1995 français et israélien, la mort semblait asseoir son empire. Les dizaines de milliers de flammes à la mémoire du Premier ministre assassiné vacillaient sur le sol ensanglanté de l'État hébreu. Sous le ciel parisien, je me raccrochais au souvenir de celui qui venait de s'éteindre après une vie passée à déjouer, avec ma mère, les pièges mortels tendus aux juifs. Dans les allées du cimetière de Bagneux, entre les pierres dressées en souvenir des victimes sans sépulture de la Shoah et les tombes de ceux dont l'existence ne fut qu'une succession de fuites devant l'antisémitisme, je ressassais le sombre paradoxe juif. Que les autres nous haïssent devrait être une tragédie suffisante : pourquoi faut-il que nous nous haïssions les uns les autres ? Pourquoi un Yigal Amir, dont la jeunesse devait protéger Israël, avait-il jailli de la terre trop aimée pour la détruire ?

Pourtant la désunion sacrée est aussi ancienne que le peuple juif. Dans l'histoire antique, ce fut tribu contre tribu, Jérusalem contre Samarie, royaume de Juda contre royaume d'Israël. Un tourbillon de roitelets exaspérés régnait sur des arpents de rocaille rivale. Feuilletant, à onze ans, un vieil exemplaire d'une *Histoire sainte*, je me perdais avec ennui dans les dynasties ennemies et les jalousies tribales. À l'ombre des rares oliviers se querellaient des dévots irascibles, des souverains avides et des voyants sublimes, tous se disputant leur part du gâteau terrestre ou mystique. Chaque trahison des promesses envers Dieu et les hommes du peuple très mal élu enfantait un nouveau prophète – Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Zacharie – qui, de siècle en siècle et de roi en roi, prédisait la destruction d'Israël, par les autres autant que par les siens.

Je ne compris que bien plus tard le poids de cette histoire si peu sainte et très assassine.

C'est Ehud Barak, naguère leader du Parti travailliste, Premier ministre de 1999 à 2001, puis rallié en 2007 au gouvernement de Benyamin Netanyahou comme ministre de la Défense, qui m'avait rappelé les conséquences tragiques de cette propension juive à la guerre civile.

J'étais venue l'interviewer en pleine vague d'attentats terroristes. Mais aussi en pleine montée du fanatisme ultra-orthodoxe. Alors qu'il détaillait les menaces pesant sur l'État hébreu, Ehud Barak s'arrêta soudain, pensif :

— Il faut regarder notre Histoire. Nous avons perdu par deux fois notre souveraineté, beaucoup plus en raison des dissensions internes qu'à cause de l'ennemi extérieur. C'est la division entre royaume de Juda et royaume d'Israël, au VI^e siècle av. J.-C., qui aboutira à la première destruction du Temple par Babylone. Ce sont ensuite la guerre religieuse et les attentats des Zélotes, en 66 apr. J.-C., qui

entraînèrent la colère de Rome et la destruction du second Temple… Il nous faut l'unité, c'est vital…

Voici que l'Antiquité surgissait tout à coup, péplum inattendu, dans le bureau de la Knesset où me recevait le dirigeant israélien. Mais Ehud Barak remontait le temps en s'appuyant sur des sources indiscutables.

À la veille de la destruction du second Temple, en l'an 70 apr. J.-C, la description de la Judée que donne Flavius Josèphe, l'unique témoin et survivant juif dont la chronique soit venue jusqu'à nous, est en effet saisissante : « Tel était le trouble et la confusion où Jérusalem se trouvait alors, […] avant la sédition qui arriva ensuite, une partie du peuple de la campagne avait commencé à se diviser. […] Il n'y avait point de villes qui ne fussent agitées de divisions domestiques, et les armes des Romains ne leur donnaient pas plus tôt le loisir de respirer que ces villes les prenaient contre elles-mêmes, tant l'animosité était grande entre ceux qui voulaient conserver la paix et ceux qui ne désiraient que la guerre. Cette division commença par les familles qui étaient dès longtemps ennemies, passa ensuite jusqu'aux peuples qui étaient auparavant les plus unis. […] Ainsi tout était dans le trouble ; et ceux qui ne désiraient que le changement et que la guerre, prévalaient par leur jeunesse et par leur audace sur ceux dont l'âge plus mûr se portait à embrasser une conduite plus sage[3]. »

La révolte contre Rome avait commencé en 66, mais elle visait autant la puissance païenne haïe que les dirigeants et les prêtres juifs accusés de collaboration avec les maîtres idolâtres. La fureur religieuse était dopée par l'humiliation nationale et la détresse sociale de la Judée en crise. Deux facteurs qui constituent le nœud et le nid éternels de tous les intégrismes.

Lorsque les Zélotes, les plus extrémistes des insurgés, se furent emparés du Temple, ils installèrent des incultes fanatisés à la place des prêtres. Ceux-là, conscients du danger extérieur, tentaient de ménager un *modus vivendi* avec Rome. Mais les assassinats politiques se multipliaient, tant dans les campagnes que dans l'enceinte sacrée de Jérusalem. Flavius Josèphe rapporte longuement les plaintes de l'un des hauts dignitaires du culte :

« Des gens nés parmi nous, instruits dans nos mœurs, et qui portent le nom de Juifs, ayant encore les mains toutes teintes du sang de leurs concitoyens, ont la hardiesse de marcher dans ces lieux dont la sainteté devrait les faire trembler. La guerre étrangère a-t-elle rien de comparable à cette guerre domestique? De combien le mal que nous recevons des nôtres mêmes surpasse-t-il celui que nous font nos ennemis ? Et, à parler selon la vérité, ne peut-on pas dire que les Romains ont été les protecteurs de nos lois, au lieu que ces impies élevés dans notre sein en sont les violateurs[4] ? »

L'historienne Mireille Hadas-Lebel, spécialiste de la période antérieure à la destruction du Temple, résume : « Les menées des Sicaires, qui s'en prennent surtout aux Juifs amis des Romains, sont de plus en plus meurtrières. Des illuminés entraînent des foules au désert, promettant des signes divins et des miracles. Un prophète venu d'Égypte essaie de faire tomber les murailles de Jérusalem par sa seule parole et ne réussit qu'à faire massacrer quatre cents de ses sectateurs. Cela prouve clairement l'exaltation mystique à laquelle est en proie toute une partie de la population juive[5]. »

Même le symbole de Massada, la forteresse qui domine le désert de Judée, au sommet de laquelle tous les jeunes soldats d'Israël viennent prêter serment, garde son ambiguïté. À l'heure de la sanglante confrontation judéo-romaine, Massada est en effet le lieu du suicide collectif. Éléazar, le chef des Zélotes qui s'y réfugie avec son camp, le préfère à la reddition. Seules une femme et une fillette, qui s'étaient cachées parmi les citernes, échappèrent à l'ordre de ce combattant mystique. Le message de Massada, avec lequel Tsahal veut faire corps, est donc celui du suicide autant que du courage. L'isolement, son caractère aussi terrifiant que sublime, face aux sables blanc-beige de l'âpre Judée, dans le décor desséché qui a permis, plus loin, vers la mer Morte, la conservation pendant deux millénaires des rouleaux de la grotte de Qumran, tout cela contribue à forger un horizon à la fois admirable et désespérant. Le jeune Israélien ne se relie au passé antique qu'à travers l'autosacrifice des Zélotes, par

le fer qu'Éléazar se plongea dans la gorge, après l'avoir, comme tous ses disciples, plongé dans celle de sa femme et de ses enfants.

Massada était le résultat du combat entre l'intransigeance et le compromis, le fanatisme et la négociation. À Jérusalem, la haine était telle entre ceux qui auraient dû s'unir pour défendre la ville que les uns incendièrent les réserves de vivres dont les autres avaient la garde. Quel avenir préserver, alors que nul ne s'accordait sur le destin d'Israël ? D'un côté, l'élan messianique révolutionnaire exigeait la mise à mort des « collaborateurs » et des profanateurs ; de l'autre, l'élite intellectuelle et économique espérait le dialogue avec Rome. Les dernières recherches sur les manuscrits de la mer Morte ont permis de retrouver des traces de ce combat. L'archéologue Neil Asher Silberman évoque « la fureur religieuse et sociale exprimée dans la rhétorique enflammée des manuscrits » et la relie à la situation de la Judée agonisante au I^er^ siècle de l'ère commune : « une apocalypse qui s'acheva dans le désespoir et la ruine[6] ».

Près de deux mille ans après la destruction de Jérusalem, alors que le peuple errant, si près d'être anéanti par l'horreur nazie, a retrouvé sa souveraineté, Israël est toujours divisé en deux fleuves contraires. La guerre entre les modérés et les Zélotes a repris. Elle oppose aujourd'hui les laïcs aux ultrareligieux, les pragmatiques aux nationalistes.

En septembre 2012, au cœur même du gouvernement de Benyamin Netanyahou, on se déchirait quant à l'opportunité d'une attaque contre les sites nucléaires iraniens, jugée téméraire par de nombreux stratèges et une partie de l'opinion publique israélienne.

Mais cette guerre elle-même ne constitue qu'un des rameaux de la division. Hier comme aujourd'hui, le destin d'Israël est marqué par une dispute générale entre ses enfants. Loin de s'éteindre avec la normalité impossible de l'État hébreu, elle s'est au contraire renforcée en s'appuyant sur trois phénomènes historiques.

D'abord, le schisme politique ineffaçable au sein du sionisme. Ensuite, la révolution mystico-nationaliste provoquée par la conquête de la Cisjordanie lors de la guerre des Six Jours. Enfin, l'ombre de la Shoah et l'absence tragique du peuple juif européen, assassiné avec sa morale et son histoire, qui conditionnent les émotions personnelles comme les réflexes militaires et politiques.

Ce récit est la chronique des déchirures individuelles et collectives. Écrit au fil du temps et des affrontements, sur les lignes brisées des deux Israël, il ne renonce pourtant pas au rêve ardent de la guérison – ce *tikkoun* hébraïque dont le sens est « réparation » – pour les fragments épars de l'âme juive.

1

ENNEMIS SUR LA TERRE AIMÉE

À l'arrivée à l'aéroport de Lod, Israël se signale par son euphorie fusionnelle. On se laissera très brièvement tromper par la cohue de carnaval entre les religieux en caftan et les beautés fatales en robe de cuir, l'accent aigu de Chicago, le russe torrentiel, l'hébreu âpre comme un roc, l'arabe roucoulé comme un chant, l'extrême jeunesse, l'extrême vieillesse. Sur la fresque, au-dessus du tapis à bagages, un Theodor Herzl songeur considère la troupe hétéroclite que rien ne semble unir, mais qui, dans la fièvre de cet entre mille mondes qu'est Lod, juste après avoir touché le sol mythique et avant d'éprouver sa réalité, un court moment se rassemble.

Puis tous s'éparpillent, le puzzle se brise, chacun est rendu à son clan. En m'engouffrant dans le taxi, me voilà prête à succomber, dès les premiers mots, au vertige des deux rives d'Israël. Laïques contre religieux. Droite contre gauche. Pacifistes contre nationalistes. Philosophes contre kabbalistes. Rationalistes contre messianistes. Passion contre passion. Juifs contre juifs. Il me le signifie nettement, avec le tutoiement hébraïque, ce chauffeur avide d'en savoir trop, tout de suite :

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Pour qui es-tu ?

Préambule caricatural à ce qui m'attend dans quelques heures auprès de tous, proches ou inconnus, vendeurs de falafels, professeurs, cafetiers, archéologues, journalistes et députés. On m'intimera l'ordre d'être pour ou contre, alliée ou traître. Et je sais qu'entre les deux rives il sera inutile de tenter de jouer les arbitres. L'une et l'autre voudront m'attirer à elles. Tour à tour fascinée et horrifiée, je serai prise au fond de moi, sans le vouloir, parfois sans le savoir, dans le combat qui oppose les deux Israël.

Vient-on ici pour s'unir ou pour s'affronter ? Pour se guérir ou pour se meurtrir ? À peine le rêve prend-il son essor, on réalise que la guerre civile fait partie du décor.

Espoir à deux têtes, le sionisme a toujours été divisé. L'idée du retour à Sion flotte à partir de 1850, dans le sillage de l'éveil des nationalités en Europe et sur la toile de fond des persécutions. D'humbles ou de riches voyageurs se succèdent à Jérusalem, tel l'aristocrate anglais Moïse Montefiore, qui fera ouvrir la première route carrossable entre la côte et la Ville sainte et construira le premier quartier juif hors des murailles. La littérature sur le « réveil de Sion » fleurit dès 1860 dans les communautés juives, des Balkans à la Lituanie. Mais c'est le journaliste viennois Theodor Herzl qui va en théoriser l'espoir et porter la voix nouvelle auprès des puissants, du sultan de l'Empire ottoman aux milieux financiers et politiques de la monarchie anglaise.

« Herzl était un homme d'une beauté impressionnante, écrit le romancier juif britannique Israël Zangwill, dominant comme Saül ses frères de sa haute taille, avec une longue barbe noire, des yeux étincelants et la figure des rois assyriens sur les bas-reliefs antiques. Ses manières étaient courtoises, sa conversation fascinante, et il exerçait un effet magnétique sur tous ceux qui entraient en contact avec lui, depuis les empereurs jusqu'aux pauvres juifs qui s'arrêtaient pour baiser le bord de son manteau[7]. »

Herzl, né à Budapest, installé à Vienne, durement frappé par l'antisémitisme du maire de la capitale autrichienne, Karl Lueger, et choqué par le procès du capitaine Dreyfus qu'il couvre pour son journal, n'est pas un juif religieux. Il est même si coupé de la tradition qu'il envisage la future souveraineté non en Palestine, mais en Argentine ou en Ouganda. Position qui transforme les premiers congrès sionistes en théâtre d'affrontements homériques. C'est finalement le choix palestinien qui sera retenu. Herzl y

souscrit après de nombreux voyages qui l'ont mis au contact d'un peuple juif pauvre et fervent que ce bourgeois viennois n'avait jamais rencontré.

Quand il meurt prématurément en 1904, le sionisme est déjà discuté et défini par des militants dont les objectifs ne se ressemblent guère.

Le premier courant est fondé par Zeev Vladimir Jabotinsky, né en 1880 à Odessa dans une famille d'intellectuels. Journaliste et poète, c'est un militant ardent de la cause sioniste, qu'il découvre à son aurore. En pleine ère des pogroms, Jabotinsky invente l'autodéfense juive en diaspora, dont il constate ensuite qu'elle ne sert à rien face à une populace antisémite appuyée soit par les armées régulières, soit par les milices nationalistes.

Après un massacre à Odessa, en 1905, qui fit trois cents morts juifs, liquidés de concert par la foule, les militaires et les Cosaques, il écrit sombrement : « Il va de soi que l'autodéfense a été une consolation. Mais sur le plan pratique, son résultat a été nul et le restera. Il est temps de le reconnaître franchement pour que les gens ne se bercent pas d'illusions[8]… »

La seule solution, c'est l'État juif. L'Organisation sioniste nouvellement créée se donne comme objectif « l'établissement d'un foyer national en Palestine ».

Face à ce projet, les juifs antisionistes tempêtent. Mais eux aussi sont divisés. D'un côté, les ultra-orthodoxes, les Neturei Karta (« Gardiens de la cité »), dénoncent l'hérésie sioniste qui consiste à vouloir faire accomplir par les hommes ce qui ne peut être réalisé que par Dieu, dans un futur indéchiffrable. À l'autre bout de l'échiquier, les communistes du Bund, eux, considèrent le sionisme comme une déviation petite-bourgeoise inutile à l'heure de la révolution prolétarienne qui unit les opprimés.

Dans ce monde juif en effervescence où chacun cherche à sa manière l'introuvable salut du persécuté, Jabotinsky voyage. Jérusalem, Odessa, Paris, New York : il n'y a pas plus international que cet homme de droite, farouchement opposé au communisme. Quel que soit le courage des défricheurs de marais dont il admire l'abnégation dans les plaines palestiniennes encore stériles, Jabotinsky ne croit qu'à la force des armes. La Première Guerre mondiale, avec le démembrement de l'Empire ottoman, lui offre l'occasion de faire ses preuves. Il réussit à créer, en 1917, le premier bataillon juif – la Légion juive – qui se joindra aux Anglais dans leur guerre contre les Turcs. En diaspora, il fonde en 1923 à Riga la milice du Betar, dont Menahem Begin prendra un jour la direction.

La romancière russe Nina Berberova, qui dîne avec Jabotinsky à Paris en 1932, ne tarit pas d'admiration pour le « célèbre leader sioniste, un ami de longue date, au passé légendaire, qui avait créé la Légion juive pendant la Première Guerre mondiale et servi comme lieutenant dans l'armée britannique ». Elle en dresse un portrait fasciné : « Il était petit de taille et avait un visage laid, mais distingué, énergique et original, au teint basané ; son port était celui d'un militaire. Il fut certainement l'une des personnes les plus intelligentes que j'aie jamais connues. Je buvais littéralement ses paroles, aussi brillantes et mordantes que sa pensée[9]… »

En raison de son charisme et de son énergie, Jabotinsky jouira d'une popularité immense parmi les siens. Mais il la compromettra en admettant dans ses rangs, en 1928, des extrémistes comme le journaliste Abba Ahiméir, fasciné par Mussolini, voire par le nazisme, ennemi irréductible du communisme, ce « Moloch rouge », et qui osera publier dans un journal hébreu les *Chroniques d'un fasciste*. Ahiméir a fondé avec quelques camarades le groupuscule des Sionistes révolutionnaires et n'hésite pas à faire l'apologie du terrorisme dans son *Livre des Sicaires*.

Les Sicaires, dans la Judée antique, constituaient une branche de ces Zélotes qui s'attaquaient aux juifs modérés et aux Romains. Le nom du mouvement d'Abba Ahiméir, Ha Birionim (« Les Violents »), s'inspire directement de leur histoire.

Jabotinsky condamne trop tard l'extrémisme d'Ahiméir. Il a manqué de vigilance dans son

recrutement et ses soutiens : il veut que l'organisation révisionniste fasse masse, tout comme l'immigration juive en Palestine. À ses yeux, la question arabe sera résolue par le « mur d'acier », l'armée juive qui doit se défendre contre les populations arabes. Le futur État devrait s'étendre sur les deux rives du Jourdain, en intégrant le territoire de ce qui deviendra plus tard la Jordanie. Laïc, irréligieux, anti-bolchevik, il lance en 1925 l'Union des sionistes révisionnistes. Sionisme « révisé », car revu et corrigé, par rapport aux revendications de la gauche. Son parti fait sécession en 1935, en claquant la porte de l'Organisation sioniste mondiale. Jabotinsky pressent la catastrophe qui va s'abattre sur le judaïsme européen et lance alors un cri de désespoir : « Nous vivons au bord du précipice, à la veille de la grande catastrophe du ghetto international[10]… »

David Ben Gourion, son rival, établit la même analyse tragique : « La menace d'anéantissement physique, qui pèse sur plusieurs centres juifs à travers le monde, pose la question même de l'existence juive en diaspora[11]. »

Ben Gourion est de six ans plus jeune que Jabotinsky. Né en 1886, à Plonsk, en Pologne, dans une famille pieuse et versée dans le Talmud, comme la plupart des foyers juifs de l'Est, David Gryn – c'est son nom d'origine – n'a que quatorze ans quand il fonde en 1900 avec d'autres lycéens le mouvement Ezra, pour enseigner l'hébreu, la langue sacrée qui ressuscite, aux juifs de Plonsk. Le sionisme se répand alors comme une traînée de poudre dans les communautés ensanglantées par la violence antisémite. Même si les conditions trop spartiates d'une émigration vers la terre rêvée ne peuvent séduire qu'une mince partie de la jeunesse, ces groupes d'idéalistes vont jeter les bases de la future patrie juive sur un sol ingrat dont l'empereur Guillaume II, qui visite la Palestine en 1898, affirmait :

— Ce pays appartiendra à qui lui donnera de l'ombre…

David Gryn arrive en 1906 en Palestine. Ouvrier agricole, il est membre du Poale Zion, le parti des ouvriers de Sion fondé par Ber Borochov qui tente une synthèse entre marxisme et sionisme. Petit, trapu, crinière noire sur un front immense, il se choisit comme nom hébreu Ben Gourion (« le fils du Lion »), en hommage à l'un des chefs qui défendirent le second Temple de Jérusalem, lors de l'assaut final mené par Rome en 70. Il apprend la terre en la défrichant dans les marais de la plaine côtière. Atteint par la malaria qui décime les pionniers, et contre laquelle on plante les forêts d'eucalyptus, il écoute avec distraction un médecin lui conseiller de fuir la Palestine au plus vite et à jamais.

Il la quitte un temps pour ses études. Expulsé de Turquie, il part aux États-Unis, en Grande-Bretagne, noue d'innombrables contacts et revient. Il prend la tête de la Histadrout, la première centrale syndicale du Yishouv, fonde en 1930 le Mapaï, le parti des ouvriers d'Eretz Israël, et s'impose en 1935 à la tête de l'Agence juive, la première représentation politique sioniste.

Qu'est-ce qui sépare Jabotinsky et Ben Gourion ? Tous deux sont des hommes d'immense culture, imprégnés du patrimoine littéraire européen ainsi que de la tradition hébraïque. Tous deux considèrent le foyer national juif – officialisé par Londres avec la déclaration Balfour du 2 novembre 1917 – comme la seule issue à la déferlante de haine. Tous deux, dans ces terribles années 1930, examinent les moyens de renforcer l'immigration. Il leur arrive même de se rencontrer, voire d'envisager une unité qui, pourtant, se défait immédiatement. Jabotinsky est aussi exalté que Ben Gourion est maîtrisé. Le lyrisme de l'un s'oppose à la sécheresse de l'autre. D'une certaine façon, la fracture entre leurs stratégies se lit déjà dans leur tempérament : à Jabotinsky l'offensive, à Ben Gourion la retenue.

Le premier cache mal son inadaptation au pragmatisme, sans lequel nul rêve ne peut prendre corps. Le second est profondément imprégné de l'esprit d'appareil. L'appareil, c'est l'organisation socialiste, celle qui, un jour, imprimera sa marque au futur État d'Israël pour des décennies. Ben Gourion s'appuie sur le slogan « De la classe au peuple », alors que Jabotinsky ne reconnaît que le peuple. Certes, au contact de la réalité, le sionisme ouvrier de Ben Gourion va se métisser et s'élargir à toutes les

catégories sociales de nouveaux immigrants pour construire le pays. Mais le dogme restera de gauche. Quant à leurs conceptions de la terre et du peuple d'Israël, elles diffèrent profondément ; ces deux hommes n'ont pourtant que leur peuple au cœur et ne veulent que cette terre comme destin.

Contrairement à Jabotinsky qui refuse toute idée d'un partage de la Palestine, l'idée maîtresse de Ben Gourion, dans ses contacts avec les Britanniques, est d'arracher ce qu'il peut de souveraineté juive future. En 1937, Jabotinsky repoussera l'idée d'une commission britannique – la commission Peel – qui envisage, déjà, deux États en Palestine. Le refus arabe sera immédiat et ultraviolent.

Les divergences entre les deux leaders se font jour jusqu'au cœur de la tragédie contre laquelle ils tentent d'imaginer des refuges. Jabotinsky est partisan d'une « évacuation des juifs d'Europe vers la Palestine, nouvelle sortie d'Égypte pour les assoiffés de patrie ». Ce « sionisme humanitaire », rêve-t-il, doit amener sur la terre du Salut un million et demi de juifs en dix ans. Ben Gourion, lui, attend une « immigration sélective » qui privilégie la jeunesse et ne constituera pas une charge pour le fragile Yishouv. En outre, l'orientation politique – socialiste – des candidats à l'immigration, qu'il entend favoriser, est un facteur prioritaire. Position dont Jabotinsky ne se prive pas de dénoncer le cynisme. « La terre d'Israël existe aujourd'hui exclusivement pour une classe de privilégiés, écrit-il, et ceux qui sont choisis sont des jeunes gens dont la couleur est le rouge[12]… »

L'historien israélien Tom Segev constatera qu'il n'avait pas tort, en réunissant les pièces d'une remarquable et cruelle enquête qui fit scandale lors de sa publication en Israël, en 1991 : « En contrôlant les certificats d'immigration, les sionistes travaillistes qui contrôlaient l'Agence juive avaient donné la préférence à ceux pouvant jouer un rôle dans leur projet de construction du pays. Ils privilégiaient les jeunes sionistes en bonne santé et, si possible, ceux qui avaient suivi une formation agricole ou qui du moins exprimaient leur volonté de travailler la terre[13]… »

Toujours aussi froidement – la fin justifie les moyens –, Ben Gourion explore chaque piste susceptible d'arracher les juifs européens à la menace. Or, la communauté juive allemande est la première à sauver après l'avènement d'Hitler.

C'est alors que va s'ouvrir l'une des pages les plus ambiguës de l'histoire d'Israël avant Israël. En juin 1933, Ben Gourion envoie en effet à Berlin Victor Haïm Arlozorov, trente-cinq ans, chef du département politique de l'Agence juive, une des figures centrales du Yishouv. Un leader brillant, séduisant, que Ben Gourion apprécie tout particulièrement. Objectif : négocier avec le régime nazi le transfert vers la Palestine des juifs allemands et de leurs biens. Le mot « négociation » semble parfaitement fou entre les représentants d'un peuple qu'Hitler, chancelier depuis quelques mois, destine encore secrètement à la mort et ses futurs bourreaux. Néanmoins, c'est bien de cela qu'il s'agit : l'opération Ha'avara (« transfert », en hébreu). Certains officiels nazis y sont favorables. Un accord est signé, qui sera abrogé par Hitler en 1937. Pourtant, quelques milliers de juifs allemands parviendront à gagner la Palestine, moyennant ce que Tom Segev appelle un « marché avec le diable ». Le journaliste Marius Schattner, auteur d'une *Histoire de la droite israélienne*, résume le dilemme : « L'accord allait permettre le transfert de capitaux juifs allemands d'un montant de 40 millions de dollars, en échange de l'achat d'équipements agricoles et industriels allemands. Sur les quarante-cinq mille juifs allemands qui immigrèrent en Palestine entre 1933 et 1939, vingt mille bénéficièrent directement de la Ha'avara, qui contribua de façon substantielle au développement du Yishouv. L'Organisation sioniste devenait ainsi la première à ouvrir une brèche dans le boycott des produits allemands, décrété en réaction à l'antisémitisme du nouveau régime nazi par différentes associations juives. Jabotinsky avait été l'un des seuls dirigeants sionistes à soutenir ce boycott[14]. »

En effet, dès que le leader de la droite révisionniste apprend les rumeurs sur la Ha'avara, il s'y oppose de toutes ses forces, au nom de la dignité juive. Le journal du groupuscule d'Abba Ahiméir se déchaîne contre Arlozorov, le « diplomate rouge qui se roule aux pieds des nazis ».

Le 16 juin 1933, quarante-huit heures après son retour de Berlin, Haïm Arlozorov est assassiné alors qu'il se promenait, vers 22 h 30, sur la plage de Tel-Aviv avec son épouse Sima. Deux inconnus braquent une lampe de poche sur son visage, l'un d'eux le vise au ventre et tire.

Arlozorov succombe à ses blessures deux heures plus tard. Ses meurtriers sont-ils juifs ? Sima crie qu'ils sont arabes, puis croit identifier ensuite deux militants révisionnistes, des Birionim, ces « Violents » modernes, réplique des Sicaires de la Judée antique que les rabbins surnommeront plus tard « les brigands », spécialistes de l'assassinat politique. Les suspects sont immédiatement incarcérés malgré de solides alibis.

En Palestine comme en diaspora, les juifs se déchirent. Jabotinsky, depuis l'étranger – les Britanniques lui ont interdit de revenir en Palestine –, dénonce un procès monté de toutes pièces pour discréditer son organisation. Effectivement, la lumière ne sera jamais faite sur l'assassinat d'Arlozorov. L'assassin présumé, Abraham Stavsky, membre du Betar, aurait agi sur ordre de son camarade Abba Ahiméir. Mais les deux hommes sont libérés… bien que Stavsky ait été déclaré coupable. Malgré ce brouillard et les témoignages contradictoires, une frontière de sang sépare désormais les deux branches du sionisme. Quand Rabin est assassiné en 1995, Léa Rabin, sa veuve, déclare :

— Nous revivons l'assassinat de Haïm Arlozorov !

La plaie est si vive que Menahem Begin, quand il deviendra Premier ministre en 1977, ordonnera la réouverture du dossier, tant il tient à laver de l'accusation de meurtre politique l'héritage de Jabotinsky, son maître spirituel. En vain : plus de quarante ans après les faits, rien ne les infirmera ni ne les confirmera. Une ultime rumeur imputera de façon romanesque le meurtre aux nazis – le jeune dirigeant sioniste ayant eu une liaison à Berlin avec celle qui allait devenir la femme de Goebbels, ministre de la Propagande d'Hitler.

Le meurtre de Haïm Arlozorov restera le premier assassinat dans l'histoire politique du sionisme. C'est ce drame nimbé de mystère qui scella la grande rupture entre les deux branches de la nouvelle espérance hébraïque.

« Le traumatisme que cet assassinat infligea au monde juif, résume le philosophe Yeshayahou Leibowitz, fut sans doute la raison de l'échec des révisionnistes, pourtant force montante, à s'emparer du pouvoir au sein de l'organisation sioniste[15]. »

La disparition de Haïm Arlozorov était tragique à un autre titre : alors que la plupart des dirigeants sionistes ne parvenaient pas à saisir les causes et la profondeur de l'hostilité et de la personnalité arabes concurrencées sur leur sol ancestral par les juifs, Arlozorov développait une réflexion humaniste. « Son socialisme populaire était très éloigné des axiomes du marxisme, résume l'historien israélien Ilan Greilsammer. Il reste celui des dirigeants du Mapaï qui a le mieux perçu et analysé l'importance de la question arabe de Palestine, et réfléchi sur les possibilités d'un compromis[16]. »

En 1936, sur fond de haines interjuives et de déferlante fasciste européenne, sonne l'heure de la « grande révolte arabe », selon le terme consacré, contre l'immigration juive. Elle ne constitue nullement une contestation populaire pacifique de la présence juive, une révolution palestinienne avant l'heure comme on la décrivit pieusement. Il s'agit en réalité de la généralisation systématique et ultra-sanglante des attaques perpétrées depuis longtemps contre les kibboutz, les quartiers juifs traditionnels, et les villes fondées par les sionistes.

L'été 1929 avait été particulièrement sanglant. Après l'annonce par les Britanniques, sensibles aux protestations arabes, de la saisie de toutes les armes de la Haganah, cent soixante juifs furent assassinés et quatre cents autres blessés lors de véritables pogroms. L'un des points d'orgue de cette campagne de meurtres fut le massacre d'Hébron, le 23 août 1929, où soixante-quatre juifs trouvèrent la mort. Un dixième de la petite communauté. Mutilations, corps découpés en morceaux : le spectacle de l'horreur

était indicible. Il rappelait les heures les plus sombres de la condition juive en Palestine sous domination arabe. « En 1833, le vice-consul britannique à Jérusalem rapporte qu'un juif dans la cité sainte n'est pas estimé davantage qu'un chien », relate l'historien Georges Bensoussan, qui se fait également l'écho de cette phrase de Karl Marx dans le *New York Daily Tribune*, en 1854 : « Rien n'égale la misère et la souffrance des juifs de Jérusalem, objet constant de l'intolérance et de l'oppression des musulmans[17]. »

Le rapport tardif de la police britannique sur le massacre de Hébron conclut à des émeutes préméditées par le Haut Comité arabe et le mufti de Jérusalem, Hadj Amin al-Husseini, qui s'allia plus tard à Hitler.

Conséquence de ces tragédies ? Une scission au sein de la Haganah. Les activistes les plus proches de Jabotinsky créent la Haganah B (Haganah Beth), dont la tactique s'oppose à celle de la Haganah officielle de Ben Gourion et du Mapaï.

« La Haganah, explique le journaliste Charles Enderlin, avait en effet adopté une politique de retenue, la Havlaga, axée sur la défense et interdisant les représailles qui ne seraient pas ciblées contre des attaquants arabes bien identifiés. Pour certains militants, c'est un signe de faiblesse lancé en direction des Arabes[18]… »

On retrouve là encore les éléments qui forgent le tempérament des deux pères fondateurs : retenue ben-gourioniste (Havlaga) contre offensive d'autodéfense jabotinskyenne.

Jabotinsky laisse éclater sa colère en juillet 1936 dans le journal du Betar : « Depuis dix-huit ans, ils commettent le plus grand des péchés et font honte à notre jeunesse. Obligent nos jeunes à tenir un rôle de lâches. C'est uniquement en raison de ces dirigeants que la jeunesse juive doit faire preuve de "retenue" car sinon, disent-ils, elle pourrait avoir à affronter l'armée britannique. Ce n'est pas rien que des journaux et des ministres s'expriment en faveur de la "retenue". Demain, nous entendrons d'autres chansons : "Les juifs survivent en Terre d'Israël uniquement grâce aux baïonnettes britanniques[19] !" »…

La Haganah B donnera ensuite naissance à l'Irgoun, que dirigera David Raziel.

Le 15 avril 1936, deux commerçants juifs sont assassinés sur une route, près de Tulkarem, par un groupe – déjà ! – de djihadistes. Les meurtres s'enchaînent, les manifestations se déploient. Le 21 avril, on dénombre vingt morts juifs. Y répondent les meurtres et les attentats de civils arabes, pris au hasard, par des commandos secrets qui se réclament de Jabotinsky et de différents groupes extrémistes, comme ces Birionim que lui-même a pourtant condamnés. Mais un flottement subsiste entre ce que dit au loin Jabotinsky et ce qu'appliquent ses adeptes sur la brûlante terre de Palestine. Le leader recommandait ainsi, lors d'un entraînement de l'Irgoun en Pologne, que la population soit avertie avant chaque attentat, pour éviter les victimes civiles. « On lui répondait dans un demi-sourire : bien entendu ! », rapporte Charles Enderlin.

De 1936 à 1939, la Terre promise saigne. Les Anglais, sous pression, publient le 17 mai 1939 un *Livre blanc* qui restreint dramatiquement les visas accordés aux juifs, au moment même où le droit à l'immigration devient une question de vie ou de mort pour les persécutés. Alors que le piège se referme sur les juifs européens, Zeev Jabotinsky meurt à New York en 1940, désespéré par l'imminence de l'effroyable.

Benyamin Netanyahou, le Premier ministre israélien et chef du Likoud, est son héritier. À Jérusalem, un immense portrait de Jabotinsky orne toujours le siège du grand parti de droite.

Au lendemain de la Shoah, pendant la guerre d'Indépendance d'Israël, les deux sionismes poursuivent la bataille séparément. Les fils spirituels et militaires de Jabotinsky se battent contre les Anglais, au sein de l'Irgoun, l'Organisation militaire nationale (en hébreu : *Irgoun Zevai Leoumi*, dont l'acronyme se prononce *Etzel*) dirigée par le jeune Menahem Begin, ex-bras droit de « Jabo » dans le

mouvement révisionniste en Pologne et chef du Betar. Begin, né à Brest-Litovsk en 1913, a échappé aux nazis en fuyant vers la Russie. Incarcéré par les Soviétiques pour activités sionistes, puis relâché, il réussit à rejoindre la Palestine en 1942. Son prénom, Menahem, signifie en hébreu « consolateur ». Émotif, brillant orateur, imprégné de tradition juive, ses partisans l'appellent le « consolateur de Sion ».

Différents groupes s'agglutinent autour de l'Irgoun : celui d'Abraham Stern, abattu par un policier anglais en 1942, et celui des Combattants de la liberté d'Israël, le Lehi, dirigé par Itzhak Shamir, futur Premier ministre de l'État d'Israël. Le groupe Stern considère qu'il faut se battre contre les Britanniques, même s'ils sont les adversaires des nazis. Abraham Stern ira jusqu'à tenter une démarche auprès d'émissaires du Reich à Beyrouth pour proposer un engagement aux côtés de l'Allemagne, pourvu qu'on l'aide à créer un État juif en Palestine ! Cette folle option signait l'aveuglement des groupes sionistes de l'ultra-droite : moins que jamais ils renoncèrent à la fascination d'Abba Ahiméir pour le fascisme.

Alors que la Seconde Guerre mondiale prend fin, le conflit s'intensifie en Palestine. Tous les protagonistes appliquent la loi du talion. À chaque meurtre de juif répond l'assassinat d'un Arabe, pris au hasard, comme un chauffeur de taxi, ou ciblé, comme un chef de la police qui laisse molester les fidèles sur la route du mur des Lamentations.

La Haganah, brièvement alliée puis ennemie de l'Irgoun, est dirigée par Moshe Sneh et Israël Galili, qui ont toute la confiance de Ben Gourion. Les désaveux, anathèmes et accords secrets alternent entre les organisations rivales. Aux bombes jetées par le groupe Stern sur les marchés arabes, la direction du Yishouv réplique en martelant dans ses tracts le « Tu ne tueras point » biblique. Pour Ben Gourion, le sionisme de droite constitue désormais un ennemi intérieur irresponsable qu'il faut vaincre à tout prix.

Pourtant, l'ambiguïté règne quand les circonstances dictent la nécessité de l'unité. Ainsi, c'est bien l'Irgoun qui fera sauter l'hôtel King David, siège du haut commandement britannique à Jérusalem, le 22 juillet 1946, en représailles à un raid de la police anglaise contre le siège de l'Agence juive. Mais l'organisation de Menahem Begin avait reçu le feu vert secret de la Haganah pour cette opération qui allait porter un coup rude aux autorités du Mandat. Ce qui n'empêcha pas David Ben Gourion, retenu à Paris, d'affirmer dans la presse française, à l'époque très favorable à l'Irgoun :

— L'Irgoun est l'ennemie du peuple juif ! Elle est contre moi !

De fait, la Haganah, taisant sa complicité avec l'Irgoun, diffusa un communiqué lapidaire : « Le mouvement de Résistance dénonce les lourdes pertes en vies humaines provoquées par l'opération des dissidents à l'hôtel King David. »

L'attentat avait fait quatre-vingt-onze morts, dont vingt-huit Britanniques, quarante et un Arabes et dix-sept juifs. Si les pertes étaient si lourdes, c'est que l'avertissement téléphonique de l'Irgoun au personnel de l'hôtel, une demi-heure avant l'explosion, pour qu'il l'évacue au plus vite, n'avait pas été suivi d'effet, un fonctionnaire britannique ayant répliqué qu'il n'avait « pas d'ordres à recevoir des juifs ».

Menahem Begin est accablé, par ces morts non prévues autant que par l'attitude de la Haganah et les conséquences dans l'opinion juive en Palestine. « Condamnations et dénonciations commencèrent à pleuvoir, écrit Begin dans ses mémoires. Jamais notre petit pays n'avait connu un tel accès d'hystérie journalistique et de masochisme. *Hamishmar* [journal de gauche] prêcha contre nous une croisade d'extermination. *Haaretz* [célèbre quotidien de même tendance], comme en proie au délire, publia un poème affirmant qu'il valait mieux renoncer au salut plutôt que d'accepter un salut apporté par des lépreux[20]… »

Le conflit fratricide recommence dès les premiers jours de l'Israël souverain, avec le drame de l'*Altalena*. Un bateau chargé d'armes pour l'Irgoun que David Ben Gourion fit canonner le 22 juin 1948. Il y eut dix-sept morts. Des juifs tués par des juifs, alors qu'Israël, né trois semaines auparavant,

devait affronter cinq armées arabes.

J'avais découvert par hasard dans un livre d'archives, vers la fin des années 1980, la photo d'un navire en feu, tout près de la plage de Tel-Aviv, devant une foule massée sur le rivage. La légende ne mentionnait que le nom du bateau et la date : « *Altalena*, 22 juin 1948. »

Des années plus tard, après l'assassinat d'Itzhak Rabin, je décidai d'en savoir plus sur cet événement mystérieux. Je partis en Israël, sur la piste des survivants.

Personne alors n'avait envie de voir resurgir l'*Altalena* des eaux troubles du passé. L'histoire israélienne officielle voulait effacer le schisme des origines. Sauf l'extrême droite, qui tentait régulièrement de déposer une stèle sur le rivage de Tel-Aviv. Pas n'importe quel jour : celui de l'anniversaire du meurtre de Rabin. Jusqu'au début des années 2000, la pierre, déposée en hâte par les manifestants, était enlevée avec la même hâte par la police. Elle portait comme inscription : « Pour toujours aux victimes de l'*Altalena*. Puisse Dieu venger leur sang. Ni oubli ni pardon. »

En 2008, tout changea, la droite était depuis longtemps déjà au pouvoir et les morts de l'*Altalena* étaient *ses* morts : un mémorial fut dressé sur la plage.

La plupart des témoins que j'avais rencontrés en 1998 ne sont plus de ce monde. Mais leur souvenir me hante comme le feu de la guerre des juifs.

Tel-Aviv, hiver 1998. Au troisième étage d'un modeste immeuble de la rue Dizengoff, un vieil homme m'accueille avec un grand sourire. Son bureau croule sous les livres et les photos. Shmuel Katz, disparu en 2008, portait en lui une part de l'histoire d'Israël. Ce matin-là, je sais que je rencontre un acteur important du drame qui, à l'aube de la renaissance nationale, opposa les deux Israël.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Shmuel Katz, alors âgé de trente-quatre ans, est l'émissaire de l'Irgoun dans la capitale française. Homme de confiance de Menahem Begin, il a été proche de Zeev Jabotinsky.

En ce début d'été 1948, Katz achève à Paris une mission qui l'avait mené d'Afrique du Sud jusqu'en Chine pour trouver de l'argent et des armes. L'État hébreu en manquant cruellement, la mission secrète de Katz est vitale aux yeux de Menahem Begin. En renforçant la capacité militaire de l'Irgoun, son leader veut-il tenter un putsch, comme Ben Gourion l'a toujours affirmé, ou veut-il simplement fournir à l'État juif, avec les moyens de son organisation, de quoi se défendre contre l'assaut arabe ?

Shmuel Katz, avec son camarade Shmuel Ariel, autre négociateur de choc, a réussi à convaincre le gouvernement français de fournir à Israël suffisamment d'armes pour équiper dix bataillons de six mille hommes.

Alors que nous partageons un thé au lait, le vieil homme, bien droit dans son fauteuil, sourit d'aise et de nostalgie en évoquant ses tractations avec Georges Bidault, alors ministre des Affaires étrangères, et le général Revers, chef d'état-major de l'armée française.

— Paris était une terre bénie en 1948 pour les hommes de l'Irgoun…

L'Irgoun disposait de solides amitiés chez les anciens résistants français. Au sortir de la Shoah, le soutien à Israël est un devoir, presque un réflexe. Irgoun ou Haganah, sionisme de droite ou sionisme de gauche, Paris ne mégote pas. La France, en aidant Israël, veut poser les jalons d'une influence future dans l'État hébreu.

— L'accord secret que j'ai négocié pour l'Irgoun avec le Quai d'Orsay portait sur la livraison de cinq mille fusils Enfield, trois cents fusils-mitrailleurs Bren, cent cinquante mitrailleuses Spandau, trois millions de cartouches, cinq autochenilles blindées et plusieurs tonnes d'explosifs.

Sa voix est lente mais ferme, précise, froide. La maigre silhouette s'est encore redressée. Je l'imagine, cinquante ans plus tôt, dans l'été parisien, sortant du Quai d'Orsay, longeant la Seine et ce paysage urbain miroitant qui l'indiffère. Il fait une rapide halte avenue de Messine, quartier général de

l'Irgoun dans la capitale française. Puis il se rend place de la République, à l'Hôtel Moderne.

C'était alors l'un des lieux de rendez-vous préférés des agents de l'Irgoun, m'a confié Emmanuel Halperin, célèbre journaliste israélien et neveu de Menahem Begin. Depuis 1948, l'Hôtel Moderne a changé vingt fois de nom et de décor. Coïncidence, il est situé tout près de mon journal. Un endroit commode pour prendre un verre et y recueillir des interviews. Un lieu banal sauf pour moi. Depuis que j'ai appris la vie antérieure de l'hôtel, je n'y entre jamais sans penser brièvement à ces frères ennemis de 1948 qui marchandaient âprement dans la coulisse la résurrection juive.

Mais pour quel Israël ?

— À qui était destiné votre arsenal, monsieur Katz ?

— Aux bataillons de l'Irgoun qui venaient d'être incorporés dans la nouvelle armée israélienne.

Faisant table rase des déchirements passés, Begin a en effet signé le 1er juin 1948 avec le chef de la Haganah, Israël Galili, un pacte au terme duquel l'Irgoun, cessant d'être une organisation militaire autonome, jure obéissance à Tsahal. Quelques bataillons, cependant, demeurent. L'un d'eux se bat avec acharnement à Jérusalem.

Jérusalem, dont le sort tourmente Begin. La vieille ville est sous le feu de la Légion arabe, avec toute sa population juive, femmes, enfants, vieillards, installée là depuis des siècles. Huit cents soldats de la Haganah les défendent. Mais le rapport de force leur est défavorable. C'est à eux que Begin destine les armes négociées à Paris. Il n'a aucune confiance en Ben Gourion, son rival, désormais chef d'État. Begin redoute de le voir abandonner la Ville sainte, décrétée « ville internationale » par l'ONU.

La cargaison est acheminée par les autorités françaises jusqu'à Port-de-Bouc – là même d'où partit l'*Exodus* – et chargée à bord de l'*Altalena*, un ancien bateau militaire américain acheté par l'Irgoun après la guerre. Ce sont des soldats français qui aident, de nuit, les volontaires à embarquer le matériel. Pour eux, le nom *Altalena* ne signifie rien. Pour l'Irgoun, c'est un symbole ardent : le nom de plume de Zeev Jabotinsky.

Quand le jour se lève, les dockers algériens, qui se doutent de quelque chose, regardent avec suspicion ce bateau destiné au nouvel État juif combattu par les armées arabes. Il reste encore de nombreuses caisses à charger.

« Informés de leur contenu, les Arabes ont eu recours à un vieux stratagème : ils ont volontairement laissé tomber une caisse sur le quai et les fusils se sont répandus au vu et au su de tout le monde, raconte Eliyahu Lankin, le commandant de l'*Altalena*. Naturellement, tous les dockers algériens se sont mis en grève en avertissant les autorités portuaires qu'on chargeait clandestinement une cargaison illégale. Nous avons pourtant réussi à convaincre les officiels de ne pas se montrer trop regardants sur ce que nous portions à bord. Nous avons continué à charger, seuls, et c'est dans le port déserté à cause de la grève que nos jeunes sont montés à bord pour rejoindre la Terre promise[21]… »

Neuf cent trente volontaires s'entassent sur l'*Altalena*. Survivants de la Shoah, ils ont erré depuis la fin de la guerre à travers l'Europe dévastée. Ils n'ont pas vingt ans, le deuil et la colère les habitent. Tous ne sont pas militants de l'Irgoun. L'*Altalena* est simplement un bateau juif, avec des armes juives, pour sauver les juifs.

Le navire prend la mer le 11 juin 1948, à 8 h 30. À bord, on pleure de fièvre et de joie. On chante la *Hatikva*, « l'Espoir », l'hymne national juif, celui du retour à Sion, celui qui s'élevait dans les égouts du ghetto de Varsovie et à la porte des chambres à gaz. Eliyahu Lankin, le commandant, met le cap sur Israël. Avec une appréhension : une trêve vient d'être décrétée par le Conseil de sécurité et Ben Gourion l'a acceptée. Toute arrivée d'armes et de volontaires en Israël constitue une violation du cessez-le-feu.

Shmuel Katz est conscient que, à Tel-Aviv, Begin doit hésiter face au risque que représente l'opération *Altalena*. Mais, depuis quelques jours, les contacts entre les hommes de l'Irgoun en France

et le quartier général de Begin sont réduits au minimum. Katz considère que la trêve est une bouffonnerie, puisque la Grande-Bretagne reste libre de livrer des armes à la Transjordanie, l'Égypte et l'Irak. Resté à Port-de-Bouc, il regarde s'éloigner le navire, galvanisé par la réussite de sa mission.

Aujourd'hui, quelque chose du risque-tout qu'il fut naguère brille dans son regard :

— De moi-même, j'ai pris la décision de faire partir le bateau. Je me suis dit que je serais peut-être pour cela traduit en cour martiale. Et tant pis !

Menahem Begin n'est donc pas averti du départ de l'*Altalena*. Il l'apprend en écoutant la BBC au soir du 11 juin. Immédiatement, il câble à Katz en langage codé : « Myriam [l'*Altalena*] ne peut pas rentrer à la maison. » Lorsque Katz, revenu à Paris, reçoit le message, il ne peut plus joindre le navire : la radio de l'*Altalena* est tombée en panne.

À Tel-Aviv, c'est l'affolement. Begin, respectant le pacte signé le 1er juin, fait avertir Ben Gourion. Le « Vieux Lion » est furieux. Les discussions qui s'engagent avec le leader de l'Irgoun semblent pourtant déboucher sur un compromis : le navire accostera de nuit, dans une anse discrète, pour ne pas alerter les observateurs de l'ONU. Les armes seront remises à Tsahal. Begin obtient que vingt pour cent de l'arsenal soient remis aux soldats de l'Irgoun qui défendent Jérusalem.

L'*Altalena* arrive dans les eaux israéliennes le 20 juin. La radio – réparée – a capté les messages de Begin. Ordre est donné de jeter l'ancre devant Kfar Vitkin, une plage au nord de Tel-Aviv. Pour ceux qui sont à bord, c'est le signe que le gouvernement israélien joue le jeu. En réalité, la conviction de Ben Gourion est faite : Begin prépare un putsch. En ces temps terribles, Ben Gourion est ulcéré de voir la jeune armée juive toujours éclatée en plusieurs états-majors, ceux des trois organisations qui se sont battues contre les Anglais avant la déclaration d'indépendance: la Haganah, le Palmach et l'Irgoun. « Les juifs étant les individualistes que l'on sait, ils n'avaient aucune notion de la nécessité d'obéir aux consignes d'un seul commandement[22] », fulmine Ben Gourion. L'arrivée de l'*Altalena* va lui donner l'occasion de frapper un grand coup. Pour montrer, non seulement à l'Irgoun mais à tous, qu'il est le maître. « Et au monde, qu'Israël est un État ! », plaidera-t-il plus tard.

Le maire de Netanyah, petite ville côtière, a en effet vainement négocié un compromis. Ordre a déjà été donné de bombarder l'*Altalena*, mais le pilote désigné a refusé.

J'ai quitté Shmuel Katz pour rencontrer Yehiel Kadishaï, l'un des militants de l'Irgoun, qui descendit du bateau pour débarquer les armes sur la plage. Nous sommes toujours à Tel-Aviv, cette ville double où, comme dans tout Israël, les rues portent les noms d'hommes qui se sont haïs : ici, rue Jabotinsky, là, boulevard Ben-Gourion. Les deux mènent à la mer, sur laquelle les fidèles du premier ont succombé aux balles tirées par les hommes du second.

Et c'est le long de la Méditerranée que Yehiel Kadishaï égrène ses souvenirs, tandis que nous nous promenons tranquillement entre les amoureux éclatants de lumière et les souvenirs d'ombre et de sang. Ce bel après-midi de janvier 1998, Yehiel Kadishaï a soixante-quinze ans mais l'air primesautier. Le vent souffle, il m'offre des chocolats en parlant de l'ambassade de Grande-Bretagne en Italie, qu'il avait tenté de faire sauter le 30 octobre 1946, en représailles contre le *Livre blanc* qui interdisait aux immigrants juifs l'accès à la Palestine.

Et il se souvient de Kfar Vitkin.

— Ce fut un moment terrible… Begin était en train de nous parler sur la plage, en pleine nuit, lorsqu'on nous a tiré dessus. Plusieurs des nôtres se sont immédiatement écroulés.

Ben Gourion, dans ses mémoires : « J'ai donné l'ordre à l'armée de tirer. Mais l'armée obéirait-elle ou serait-ce le chaos[23] ? »

Sur la grève, les hommes – et les femmes – de l'Irgoun supplient Begin de monter à bord de l'*Altalena* pour éviter d'être tué. Kadishaï est à ses côtés, il ne le quittera jamais plus : quand sonnera

l'heure de la revanche, au moment où Begin devient Premier ministre d'Israël, en 1977, il fera de Kadishaï, le plus proche d'entre les proches, son chef de cabinet.

Au milieu des balles et des cadavres, il y a une toute jeune fille. Shula Polak, dix-huit ans. Belle comme le jour, elle est née à Hébron, ville que sa famille a dû fuir après le pogrom arabe de 1929. Rentrée dans les rangs de l'organisation clandestine, elle a participé à de nombreuses opérations de l'Irgoun. Elle accompagne Begin ce soir, dans la nuit douce qui se change en drame.

La voilà prise de tremblements, Shula, aujourd'hui encore, dans cet autre appartement tel-avivien, quand elle évoque pour moi ces instants.

— Nous avons presque traîné Begin sur le bateau pour le sauver. Il ne voulait pas abandonner les nôtres. Le feu était incessant, les balles sifflaient…

Begin donne l'ordre au commandant de faire route vers Tel-Aviv. Il est certain que Ben Gourion n'osera pas poursuivre l'attaque sous les yeux de la population.

Six hommes de l'Irgoun et un soldat de Tsahal gisent, morts, sur le sable de Kfar Vitkin.

Parmi eux, on relèvera le cadavre d'Abraham Stavsky, l'homme qui avait été accusé du meurtre de Haïm Arlozorov !

La nuit est dramatique, tant à bord de l'*Altalena* poursuivie par les frégates israéliennes qu'à terre, au siège du gouvernement où Ben Gourion a réuni d'urgence le cabinet. Il fait voter le recours à la force par dix ministres sur treize. En taisant une partie de la vérité : l'accord négocié avec Begin sur la remise de vingt pour cent des armes à l'Irgoun de Jérusalem. Encore une fois, pour Ben Gourion, la fin justifie les moyens. Il téléphone à Yigal Allon, le chef du Palmach :

— Yigal, nous faisons face à une révolte ouverte. Non seulement Tel-Aviv risque de tomber aux mains de forces rebelles, mais l'avenir même de l'État est en jeu. Prends le commandement de la région Tel-Aviv. Ta mission est peut-être la plus pénible que tu aies jamais menée. Cette fois, tu tueras peut-être des juifs. Mais je compte sur toi pour faire le nécessaire et sauver Israël.

L'*Altalena* accoste à trois cents mètres du point stratégique du rivage : devant l'hôtel Ritz, quartier général du Palmach. Près de la rue Frishman, voie tranquille comme toutes celles qui relient les grandes artères de Tel-Aviv à la mer.

La rue Frishman est l'une de mes haltes favorites à Tel-Aviv. De la cafétéria posée comme un esquif sur le bitume poussiéreux, parmi les ressacs de la foule, j'observe les deux flots humains qui descendent vers la mer ou remontent vers le centre, vers la rue Meir-Dizengoff, nom du premier maire de la ville, et vers la rue Éliézer-Ben-Yehouda, nom de l'homme qui recréa l'hébreu moderne.

Ils se bousculent, jeunes et vieux habités de la même hâte, chacun portant son histoire sur le visage, dans l'allure, la silhouette. Qui était sur le rivage, ce jour de juin 1948, devant le bateau juif poursuivi par les corvettes juives ? Qui a traversé cette tragédie, l'a racontée ou cachée ? Qui la connaît parmi ces adolescents déjà en armes ? Bien peu, sans doute. Et pourtant, la haine et la revanche qu'elle a léguées aux deux Israël ont traversé les décennies pour venir de nouveau ensanglanter le présent.

Ce 22 juin 1948, un officier est posté près d'une fenêtre du quartier général du Palmach.

C'est le jeune commandant de brigade Itzhak Rabin. Arrivé la veille de son bataillon d'Egron, il était en permission. Il a passé la nuit avec Léa Schlossberg, sa fiancée, qu'il doit épouser dans deux mois. Il va lui falloir affronter la situation, en liaison radio avec Yigal Allon, chef d'état-major du Palmach.

Haïm Hefer, le compositeur le plus célèbre d'Israël, était aux côtés de Rabin. Dans le mouvement de jeunesse que j'ai brièvement fréquenté à l'adolescence, nous fredonnions la plupart des chansons qu'il a écrites. Ce sont les refrains des temps héroïques, les chants du Palmach dont Hefer avait monté la troupe musicale. Enlevés, joyeux, avec un zeste de mélancolie. Ce sont eux, encore, qui ont rythmé mon premier voyage en Israël, à dix-neuf ans, entre la guerre des Six Jours et celle de Kippour.

Haïm Hefer a le même âge que Yehiel Kadishaï, il mange moins de chocolats que l'ancien poseur de

bombes de l'Irgoun, mais ils sont tous deux aussi toniques. Naturellement, ils n'habitent pas très loin l'un de l'autre. Tel-Aviv n'est pas une si grande ville : les vieilles gens, les anciens combattants des deux Israël, vivent dans le centre, entre la mer et les rues qui portent les noms de leurs héros. Les uns et les autres sont nés dans le monde d'hier assassiné : au cœur du judaïsme polonais.

Haïm Hefer a le large sourire des vainqueurs quand il parle de l'*Altalena*. Pourtant, en 1998, c'est lui le vaincu : l'ombre de la guerre civile d'hier a enfanté la guerre civile d'aujourd'hui. Elle a tué Itzhak Rabin, son chef, son camarade.

— Les portes de l'*Altalena* se sont ouvertes et on a vu apparaître des autochenilles. Puis nous avons été encerclés par des hommes de l'Irgoun qui se massaient sur la plage.

— Qui a tiré la première balle ?

— Je ne sais pas, mais la bataille a été acharnée, de 7 heures à 16 heures, avec des trêves. De temps en temps, ceux de l'Irgoun criaient : « Cessez le feu ! Nous avons des blessés ! » Nous aussi. On a eu un mort, Pinhas, un rescapé des camps de concentration. Il s'est écroulé près de moi.

Rescapé de l'horreur nazie pour tomber sous les balles juives, sur le sol juif. Y a-t-il mort plus atrocement absurde ?

Haïm Hefer poursuit fiévreusement, comme s'il était toujours dans l'embrasure de l'hôtel Ritz, près du camarade commandant Itzhak Rabin.

— Rabin a appelé Yigal Allon : « Yigal, si tu veux, je peux contre-attaquer ! » C'était typique de Rabin : il voulait absolument changer la situation. « Reste à ton poste, Itzhak ! », a répondu Allon. Nous savions que les bataillons de l'Irgoun avaient déserté le front pour venir ici. On nous avait avertis qu'ils réglaient déjà la circulation dans la ville et désarmaient les hommes de la Haganah comme si Tel-Aviv était à eux. Mais les nôtres ont afflué et ont fini par les prendre au piège. Tout le monde criait : « Begin est sur le bateau ! »

— Tout le monde ?

— Oui, les hommes de l'Irgoun avec exaltation et les nôtres avec une joie furieuse : parce qu'il y avait peut-être une chance de le tuer ! Puis, vers 17 heures, il y a eu un bruit sourd, j'ai vu la fumée monter de l'*Altalena* et ceux qui étaient à bord sauter à l'eau.

De la batterie installée sur une colline toute proche, là où se dresse aujourd'hui l'hôtel Hilton, ordre est donné aux artilleurs de canonner l'*Altalena*.

Sur le navire, Shula Polak est près de Begin. Elle tient un haut-parleur.

— Il m'a ordonné de chanter « Barricades », le chant de nos héros qui furent pendus par les Britanniques. Puis on a jeté de l'eau sur la dynamite de peur qu'elle n'explose sous les tirs. J'avais l'impression que je la mouillais avec mes larmes. Quand l'*Altalena* a pris feu, il a encore fallu pousser de force Begin à l'eau. Il voulait rester le dernier à bord.

La bataille a fait dix morts chez les hommes de l'Irgoun, un dans les rangs du Palmach.

L'artilleur qui a canonné l'*Altalena* s'appelle Hillel Daleski. Jeune immigrant sud-africain, c'était le fils du chef du parti de Jabotinsky à Johannesburg. Élevé dans la famille sioniste de droite, comment s'est-il retrouvé sur la colline pour tirer sur les siens ?

Hillel Daleski avait un sourire triste et doux en me recevant dans son bureau de l'Université hébraïque.

— À mon arrivée en Israël, trois mois plus tôt, j'avais été versé dans les unités de Tsahal…

Cinquante ans plus tard, il devenait un grand professeur de littérature anglaise, membre de l'Académie israélienne des sciences et des humanités, auteur de nombreux ouvrages et lauréat de l'Israël Prize pour sa spécialité.

— J'ai d'abord refusé de tirer. J'ai dit à mon commandant que je n'étais pas venu sur la terre d'Israël pour me battre contre des juifs. Il m'a dit : « Un ordre est un ordre. » Alors j'ai obtempéré, car un soldat

ne désobéit pas. Mais je suis toujours hanté par mon acte.

Cet intellectuel piégé par l'Histoire est mort en 2010.

Michael Kowalski, dit « Kostek », avait lui aussi reçu des ordres : membre des unités navales du Palmach, il devait aller miner l'*Altalena*.

Kostek m'avait reçue dans son atelier de sculpteur. Un sculpteur hanté, lui aussi…

— J'étais socialiste, et partisan de Ben Gourion, mais j'ai déserté. À quatorze ans, dans les forêts de Pologne, j'avais tenté d'arracher avec mes ongles les planches des trains de déportés qui s'arrêtaient avant Treblinka. Je n'étais pas venu en Israël pour tuer mes frères.

L'œuvre préférée de Kostek s'appelle la *Conscience*. Elle représente une tête d'homme éclatée à travers laquelle surgit une autre tête. C'est la vérité bicéphale. Les deux Israël de l'*Altalena*.

Menahem Begin, au soir du drame, fit un discours radiophonique qui resta dans l'Histoire comme le « discours des larmes ». Le chef de l'Irgoun supplia ses fidèles de ne pas se révolter, « pour éviter la guerre civile ».

David Ben Gourion, devant le gouvernement et la presse, affirma : « Béni soit le canon qui a bombardé l'*Altalena*. »

— Ben Gourion eut là une parole terrible et irresponsable…

C'est l'historien Saul Friedländer qui me livrait ce verdict. Né à Prague, élevé à Paris, il faisait partie des jeunes passagers de l'*Altalena* qui s'étaient embarqués sans rien savoir de la cargaison que transportait le bateau ni des buts politiques de la traversée.

— J'avais quinze ans, mes parents étaient morts à Auschwitz. Je m'étais embarqué pour sauver Israël. Je ne savais rien de l'Irgoun. Bien qu'homme de gauche, cette aventure m'a poursuivi toute ma vie.

Car Friedländer est devenu plus tard le compagnon de route de la gauche israélienne et un proche de Rabin. Mais il demeura suspect aux yeux de bien des Israéliens :

— Avoir été sur l'*Altalena* nous avait tous marqués au fer rouge…

La carcasse de l'*Altalena* resta un an dans les eaux de Tel-Aviv. Ceux qui étaient enfants alors se souviennent d'avoir nagé autour de la mystérieuse épave. Pendant le shabbat, les curieux venaient en famille ramasser les armes inutilisables. Puis Ben Gourion donna l'ordre de remorquer le bateau au large pour le couler en eaux profondes. L'Irgoun fut dissoute et Menahem Begin créa son parti politique, le Herout (« Liberté »), ancêtre du Likoud. Shmuel Katz fut longtemps un de ses députés. Sur les bancs de la Knesset, l'Assemblée nationale, Begin et Ben Gourion refusèrent de s'adresser la parole pendant quinze ans. Quand Begin prit sa revanche, devenu Premier ministre en 1977, il nomma Yehiel Kadishaï chef de cabinet et Katz responsable de la communication. Katz démissionna pour protester contre les accords de Camp-David et la restitution du Sinaï à l'Égypte. Comme au temps de l'*Altalena*, il était toujours plus extrémiste que son chef. Shula Polak s'est engagée corps et âme pour les colons de Hébron, sa ville natale.

Tous les anciens de l'Irgoun sont persuadés que l'arsenal de l'*Altalena* aurait pu permettre de prendre la vieille ville de Jérusalem et de sauver des milliers de vies juives en 1948.

Tous les anciens du Palmach pensent que, ce jour-là, ils ont sauvé l'État d'Israël.

Yigal Amir, l'assassin d'Itzhak Rabin, le 4 novembre 1995, déclara quelques heures après son arrestation :

— Mon acte est aussi une réponse à la mort de quatorze personnes à bord de l'*Altalena* en 1948.

2

LE JARDIN DE BAQA

— Vous savez quoi ? Ce soir on ne parlera pas de la situation !

Un vaste éclat de rire tinte sous la tonnelle, réveillant en sursaut le chat-roi pelotonné près des seringas. La fraîcheur s'est enfin coulée dans le jardin de Baqa, quartier jérusalmite bordé de maisons provinciales, jadis habitations des notables palestiniens qui ont fui le secteur en juin 1948, tandis qu'à la porte de Sion on évacuait en sens inverse les juifs de la vieille ville. Lointain chassé-croisé dont quelqu'un se souvient peut-être ailleurs, je ne sais qui, je ne sais où, en racontant son jardin perdu où nous essayons d'être heureux.

Au-dessus des terrasses scintille un ciel de Provence comblée. Shoshana se ressert un verre du chinon que j'ai convoyé avec précaution depuis Paris, avec un camembert horriblement fait et une brassée de revues déprimantes mais qu'elle me réclamait à grands cris. Pourquoi ? Elle va encore me dire que le monde entier les déteste, après avoir tout dévoré de la première à la dernière ligne. Ensuite, débat. Sempiternel. Elle récite déjà la chronique des derniers mois, celle que j'ai suivie sur les dépêches d'agence, filtrée par mon éloignement qui adoucissait ou caricaturait tour à tour cette réalité dans laquelle ils étaient, eux, immergés.

— Rivka, ton fils rentre demain ? Dieu merci, ça lui aura fait seulement six mois de Hébron !

— Oui, oui, c'est fini…

— En attendant que ça recommence ailleurs… Et les militants propalestiniens qui débarquent à Lod ! Tsahal a bien fait de les refouler, non ?

En avril 2012, des dizaines d'activistes d'organisations françaises propalestiniennes sont arrivés à Tel-Aviv. Objectif ultramédiatisé : se rendre en Cisjordanie. Le but était de mettre l'État hébreu face à ses contradictions. Ils ont tous été refoulés par les autorités israéliennes.

Motti, soixante-cinq ans et trois guerres – celle des Six Jours en 1967, celle de Kippour en 1973, l'opération Raisins de la colère au Liban en 1982 –, secoue la tête. C'est son anniversaire qu'on fête ce soir, mais pourquoi l'ambiance n'est-elle ni aux bougies ni au gâteau ?

— Vous savez que je suis d'accord avec ce qu'a écrit *Haaretz* : les militants propalestiniens, il valait mieux les accueillir avec des fleurs !

Haaretz est le grand quotidien de gauche, parfois d'extrême gauche. Ses reporters et ses éditorialistes vedettes, Amira Hass ou Gideon Levy, sont si critiques pour le gouvernement Likoud que les ultras de la communauté juive française n'hésitent pas à les traiter d'antisémites.

Rivka bondit :

— C'est ça, tu vas aussi offrir des roses aux ayatollahs iraniens qui veulent nous vitrifier ?

Ça y est, ils s'engueulent. La « situation », forcément, qu'ils retournent dans tous les sens pour lui trouver une issue. Issue qui ne leur conviendra pas, celle proposée par l'un ruine celle avancée par l'autre. Ils ont tous des arguments massues qu'ils balancent sur l'adversaire, ce candide ou ce cynique, cet imbécile qui ne comprend pas où tout ça les entraînera. Ils se mitraillent de stratégies contradictoires, redessinent la carte du pays et celle de la Knesset, le doigt pointé vers un horizon invisible et menaçant. Une seconde, chacun est certain que sa construction personnelle tiendrait debout si seulement l'autre ne s'entêtait pas à en miner les fondations. Mais, pour finir, leurs scénarios s'effondrent comme des châteaux de cartes.

Allez-y, recommencez, que j'essaie non d'y voir clair mais de partager votre brouillard. C'est le mien aussi, après tout, puisque je ne peux vivre ni avec vous ni sans vous.

La paix. Le mot qui vous vient le plus souvent aux lèvres, sur tous les modes, tous les tons. Plus qu'un mot, un personnage autour duquel tout s'organise et se désorganise. Son apparence vous divise. Son évanescence vous rend fous. Il est passé par ici, il ne repassera peut-être jamais par là. Même après la signature des accords de Washington, en 1993, ce n'était pas la paix. Le monde pourtant la saluait à grands cris, ce fut la seule fois. Un Israël espérait, l'autre désespérait. Pas de paix commune, collective, fusionnelle. Et donc une effroyable guerre entre soi et soi.

Lorsque le pire se produisit – l'assassinat d'Itzhak Rabin –, les dîners de Baqa ressemblaient à des camps retranchés. Un pays cernait l'autre, les rues se franchissaient comme des lignes ennemies où l'on épiait sur chaque passant la trace de la guerre intérieure. On poussait la grille du jardin, épuisés, avides de retrouver le huis clos de ce qui vous ressemblait.

Et cela continua.

Et cela avait toujours été ainsi.

Au fond, Shoshana, Motti, Rivka et leurs enfants n'avaient jamais vécu dans cette société du métissage, de l'échange, de l'éveil à l'autre décrite dans leurs livres d'histoire. À l'armée, bien sûr, à la guerre, Motti avait vu les tribus s'unir. C'est la tragédie d'Israël : ne pouvoir se retrouver qu'au sein de sa lutte contre l'ennemi extérieur. Comme aux derniers instants de la guerre de Rome contre Jérusalem voilà près de deux mille ans : les juifs étaient occupés à s'entretuer quand ils s'avisèrent que les assaillants avaient ouvert une première brèche. Ils s'unirent enfin pour perdre et mourir ensemble !

Aujourd'hui, après la bataille, chacun retourne à son propre monde, dans son université, son bureau, son magasin, sa *yechiva* ou son kibboutz. L'origine, la religiosité ou l'abandon des pratiques dressent entre les nouveaux Hébreux des murs qui peuvent être aussi épais qu'entre les juifs d'hier et les antisémites : on ne partage ni la table, ni le travail, ni le lit. La scrupuleuse observance de la *cashrout* – les commandements alimentaires – et les règles de la « pureté familiale » – la femme est intouchable pendant dix jours par mois et seul le bain rituel, à l'issue de la menstruation, la purifie – interdisent les mariages « mixtes » juifs. Tsahal, qui fut le ciment de la nation, devient un simple carrefour où les Israéliens se croisent mais où, là encore, se creuse le fossé entre religieux et laïcs.

Mes amis ne songeaient pas à en souffrir. Ils avaient par ailleurs trop de motifs de douleur, cette peur qui les tenaillait – la guerre, le terrorisme, l'ombre de la Shoah – pour abattre la muraille de verre et ramener des autres Israël un peu du vivant partagé.

C'est avec le meurtre de Rabin qu'ils prirent la mesure exacte de cet enfermement. Ils vivaient au sein d'autres logiques, en dépendaient et l'inverse était vrai. Tous les Israéliens étaient prisonniers les uns des autres.

À Baqa, réplique locale du VI^{e} arrondissement parisien, on votait à gauche. On voulait rendre les territoires. Enfin, presque… autrefois… car il y eut la seconde Intifada, le retrait du Liban, le Hezbollah, la guerre du Liban, la victoire du Hamas à Gaza, la guerre de Gaza…

Ils gardaient tout de même leurs réflexes existentiels, fût-ce dans les limbes d'une inaccessible fin de conflit. Et le réflexe était : il vaudrait mieux rendre les territoires pour avoir la paix.

Les territoires, ils n'y allaient jamais.

Je m'y rendais très souvent. J'y connaissais presque autant de Palestiniens que d'Israéliens.

Forcément, Baqa me demandait des nouvelles. Du Palestinien, mais surtout de l'ennemi intérieur, le colon des territoires.

— Tu es retournée à Kedumim ? On me donnerait cent mille shekels, je n'y mettrais pas les pieds ! Quand même, raconte…

Et c'était moi, venue de ma France lointaine, qui leur racontais cet autre Israël, distant de quelques

kilomètres.

3

SHOMRON

Huit heures du matin. Jérusalem est debout depuis l'aube. Elle a déjà vécu une première vie, joui brièvement d'un ciel pur de premier instant du monde en buvant son café à la hâte, avant de plonger dans l'énigme d'un nouveau jour.

L'autobus 473 pour la Samarie. *Shomron*, en hébreu. Il y a bien longtemps, mon père avait prononcé le mot d'un trait, comme s'il jaillissait des pages fertiles de son passé d'étudiant du Talmud, quand je lui avais annoncé mon premier reportage dans ces parages. La vitalité du mot sur ses lèvres, lui qui n'avait jamais vu Israël, confirmait l'intimité avec la terre invisible, celle qui avait continué à porter fleurs et fruits, temple, rois et juges, depuis deux mille ans dans les textes de l'exil planétaire.

Comment ceux qui vivaient là pouvaient-ils en dominer le vertige ?

C'était pour mesurer leur ivresse que je prenais de nouveau la route de Kedumim. Une colonie créée en 1974, à douze kilomètres de la Naplouse palestinienne, la Sichem juive, là où aurait campé Abraham avant d'entrer en Canaan. La capitale aussi de l'antique royaume d'Israël, entre 931 et 722 av. J.-C., avant l'invasion et la destruction par l'Empire assyrien. À cette époque, la Terre promise était scindée en deux : le royaume du Nord, fief des dix tribus qui finiront par disparaître, les fameuses tribus perdues d'Israël, et celui du Sud, autour de Jérusalem, l'actuelle Judée, fief des tribus de Juda et de Benyamin.

Naplouse ou Sichem ? Dédoublement des noms et des itinéraires. Routes juives, routes palestiniennes. Fragmentation du paysage : le soleil caresse de crête en crête les toits rouges des colonies juives et, en face, les villages arabes serrés autour de leur minaret. Flash d'information à la radio, qui me semble le même depuis trente ans : faux espoirs et vrais attentats. La musique lui succède. Ample musique, aux accents lents et rauques, forçant encore la gravité de la langue, cet hébreu rétif aux nuances dont le français s'est fait des jardins. Langue disant l'être immédiat dans sa convoitise, sa douleur, sa joie. Volontiers incantatoire, l'hébreu n'est pourtant pas une langue de transes. Le sens, chaque mot détaché du suivant par la chanteuse, tel un grain de la grappe, diffère de la sensualité hypnotique qui caractérise la musique arabe. Ainsi, les lettres carrées hébraïques diffèrent des lettres arabes gracieuses et fluides. Solidité des premières, séduction des secondes. Langues sémitiques, si proches, si lointaines. J'aime les deux musiques, les deux scansions. Elles habitent le même espace mais le décrivent différemment. Quand, de la porte de Damas, je quitte Jérusalem pour me rendre chez les Palestiniens, la voix qui chante est libanaise, jordanienne, syrienne, égyptienne, irakienne. Le paysage par la vitre redevient ce prolongement de terre arabe dont les colonies juives, en haut des djebels – « comme en ordre de bataille », me confiait amèrement l'écrivain palestinien Elias Sanbar –, cassent la continuité. Quand j'effectue le même trajet dans un car israélien, c'est la Judée et la Samarie que dessine la musique en allant chercher son souffle dans les abîmes de roches et son envol sur les pentes des collines.

Le bus dessert toutes les implantations. Sur la carte du conflit, ce ne sont pas des têtes d'épingle, à arracher d'un coup net, mais de véritables villes avec leurs lycées et leurs universités. Déjà, une troisième génération ne peut plus se souvenir de l'époque des caravanes sur la colline nue. Mais, celle-là même, souvent, part un peu plus loin, sur une colline contestée, pour en installer de nouvelles.

Une fois de plus, le déjeuner est servi chez Judith et Raffi, sur le balcon de Kedumim. En hors-d'œuvre, comme toujours : le paysage. Sa beauté nourrit peut-être, mais elle n'apaise pas. Tout de suite,

on la commente, on la surcharge.

— Ces terrasses en dégradé, ce sont les éclaireurs de Josué qui les ont dessinées. Quels sont tes souvenirs de la Bible ?

Le visage de Raffi s'éclaire d'un sourire pédagogue et protecteur. Il va m'apprendre la terre, sa terre que je dois rejoindre comme mienne en abandonnant les pacifistes de Baqa, mes amis et ses frères ennemis.

— En venant de Jérusalem et jusqu'à Shilo, tu as traversé les terres de la tribu de Benyamin. C'est à Shilo qu'aux premiers temps fut installée l'Arche construite par les Hébreux durant leurs quarante années d'errance à travers le Sinaï. Tu te souviens ?

— Oui, oui… Et si on parlait d'aujourd'hui ?

— Shomron, notre Samarie, fut conquise et perdue dans les catastrophes, sous le fer des Assyriens, puis sous le feu de Rome il y a deux mille ans. Nous ne la reperdrons plus. Que dit-on à Paris ?

— Que vous êtes fous.

— La folie juive a survécu, alors que bien des sagesses sont au musée. Sois sincère, ce paysage ne te parle pas ?

Bien sûr. Ils l'animent si bien dans leur son et lumière permanent. C'est lui, le paysage, le vrai héros de la conversation. La paix ? Ce qui le préserve ou pas. Les hommes et les femmes de valeur ? Ceux et celles dont la présence est capable de lui rendre la parole. Les mauvais, eux, veulent le faire taire, le replonger dans l'immobilité des siècles. La guerre ? Elle fait partie du décor.

Du vide ardent que Judith et Raffi me désignent monte, malgré la brise fraîche, une vapeur d'exodes et de batailles. La peur ? Une familière. Le prix à payer pour ce poids précieux qui les rend lourds et durs comme la pierre.

Raffi. En arrivant de Nice, il s'est d'abord installé à Jérusalem. C'était au lendemain de la guerre des Six Jours. La conquête de la Cisjordanie ravivait jusqu'à l'incandescence la mémoire biblique.

Pourtant, dans les premières semaines, les premiers mois, après l'agression des voisins arabes contre l'État juif, les territoires ne semblaient occupés que par le besoin stratégique d'assurer la défense du pays.

Mais, au contact physique de la Judée rêvée, de ses roches poudreuses, toute une géographie remonte du gouffre de la croyance. Magnétisée, une frange de la jeunesse juive rejette les partis religieux traditionnels. Elle fonde le Goush Emounim, le « Bloc de la Foi ». La colonisation commence. Sous l'impulsion des gouvernements travaillistes. Elle va rassembler des êtres que tout, jusqu'alors, opposait. Des hommes de gauche passent à droite. Des athées deviennent mystiques. Des antisionistes, comme les ultra-orthodoxes, se proclament plus sionistes que Ben Gourion…

La terrible électricité qui émane de la Judée-Samarie déclenche une onde de choc. À Brooklyn, à Dallas, à Paris, à Jérusalem, il suffit de dire « Judée-Samarie » pour frémir. Le Messie, symbole de l'espérance juive, n'est plus à venir : il vient ! Vers le Grand Israël et les terres unifiées par le ciment de la Torah. « *Machiah ! Machiah !* », martèle alors la chanson la plus populaire du pays. Le messianisme, en ses contours imprécis, était une dynamique, le secret de l'énergie juive : dévoyé, déformé, il se transforme en dynamite. L'arbre de vie devient arme de mort. Une mystique vénéneuse fond sur Israël à la vitesse de l'éclair. Elle relègue aux oubliettes de l'Histoire juive les éclaireurs d'hier, les libéraux, les universalistes, ceux pour qui le judaïsme était passage de l'esclavage à la liberté, refus radical de l'oppression pour soi comme pour les autres.

Devant cette trahison, une part d'Israël a mal : « La prostitution des valeurs du judaïsme consiste à se servir d'elles comme couverture pour satisfaire des pulsions[24] ! », rageait le vieux philosophe Yeshayahou Leibowitz. Cet imprécateur magnifique, disparu en 1994, ardemment patriote et religieux, rejetait de toute son âme la colonisation. Il avait même refusé le prix Israël que voulait lui remettre

Itzhak Rabin pour l'ensemble de son œuvre. C'est qu'il ne pardonnait pas aux travaillistes d'avoir lancé la colonisation des territoires. Leibowitz incarnait la version moderne des prophètes d'Israël qui prédisaient la destruction et la ruine au peuple élu transgressant le principe de la dignité humaine, reflet sacré de la toute-puissance divine. Il s'était battu pendant la guerre d'Indépendance, mais dénonçait la nouvelle surenchère.

« S'il se trouve des juifs religieux, écrivait-il, pour rejoindre le courant nationaliste-occupationniste et faire du Grand Israël – et de la guerre par tous les moyens pour atteindre ce but – l'essentiel de leur foi, un commandement religieux, ces gens-là deviennent les héritiers des adorateurs du Veau d'or qui, eux aussi, proclamaient : "Voici ton Dieu, Israël." Le Veau d'or ne doit pas nécessairement être d'or. Il peut s'appeler "nation", "terre", "État". L'État d'Israël existera sur la terre d'Israël comme cadre de l'indépendance politique nationale du peuple juif, s'il évite d'inclure dans ses frontières et d'assujettir l'autre peuple fils de cette terre. Autrement, il se trouve condamné à emprunter ce chemin contre lequel un intellectuel du XIX^{e} siècle mit en garde les peuples européens : "Le nationalisme est le chemin qui mène de l'humanité à la bestialité[25]"… »

Mais l'autre part d'Israël se fortifie. Cyniquement, les leaders du Likoud ont compris ce qu'ils pouvaient tirer de la passion mystique. Le discours de l'ultra-droite, décidée à garder coûte que coûte les territoires, se conjugue avec le verbe incantatoire des religieux nationalistes. C'est la rencontre des héritiers de Zeev Jabotinsky et des disciples du Rav Kook, premier grand rabbin de Palestine sous le mandat britannique et promoteur du néomessianisme. Se séparant des rabbins antisionistes, il voyait au contraire dans les pionniers les plus laïcs les instruments du projet divin.

« Les idées divines et nationales connaissent un nouvel essor, écrivait-il. Le processus naturel de leur unification se discerne clairement lors de la renaissance de la nation qui retrouve sa vigueur. Le sens intime des deux Temples, le premier et le second réunis, inspire à présent le mouvement de retour vers Eretz Israël. Nous nous apprêtons à accueillir, non l'idée divine dans la forme qu'elle a revêtue chez d'autres peuples, non l'idée religieuse coupée de son élan vital selon la figure qu'elle a empruntée durant l'Exil, non l'idée nationale séparée, mais toutes ces idées unifiées. Il faut, dans le pays de la résurrection, que ces forces, ainsi que ceux qui les soutiennent, se rencontrent[26]. »

Soixante ans après que ces lignes ont été écrites, ce cocktail, arrivé à maturation, va légitimer l'intolérable. Le meurtre d'un Premier ministre. Le second assassinat politique de l'histoire du sionisme après le meurtre de Haïm Arlozorov.

En 1978, Raffi rejoint le Bloc de la Foi, le Goush Emounim. Sa nièce a été poignardée par un Palestinien. Il s'installe à Kedumim.

Judith, elle, a passé sa jeunesse à Yamit, dans le Sinaï occupé jusqu'en 1982 puis restitué à l'Égypte par Menahem Begin en échange du traité de paix avec Anouar el-Sadate. Jamais vraiment remise de cette évacuation, elle échoue à Kedumim pour ne plus repartir. Elle ne supporte que ces solitudes : autrefois, la bande de sable sinaïtique léchée par la mer Rouge, puis la rocaille ingrate de Kedumim. C'est là qu'il faut inventer les mondes à venir. À l'époque des pionniers, Judith et Raffi auraient rejoint ceux qui édifiaient les tours de guet des premiers kibboutz. L'Histoire israélienne, qui basculait, a croisé leur personnalité au moment où ils attendaient que quelque chose la fertilise, dans la déception où ils étaient de voir un pays presque achevé. Ils ne pouvaient se contenter de « l'être-ensemble » tel-avivien, urbain, jouisseur. Ils n'avaient pas assez de force et de plaisir autonomes en eux pour vivre sans une idéologie qui les nourrisse.

Éternel profil des chercheurs de Graal qui peuvent bâtir l'admirable autant que le terrible.

Mais qu'ont-ils construit ici ? Rien, en dehors de leurs maisons. Pas de vergers, de floraisons-défi comme dans les kibboutz des premiers temps de l'État hébreu. Raffi enseigne à l'université de Tel-

Aviv ; Judith s'occupe d'une des crèches de Kedumim. Ce ne sont pas des soldats. C'est précisément sur eux que veillent les soldats de Tsahal dans le poste militaire, en contrebas. Ils ne produisent donc que leur propre présence. Au service exclusif du paysage, de sa minéralité, pas de sa terre vivante. Venus s'y implanter pour affirmer l'éternité des nouvelles frontières d'Israël, ils sont simplement là. Et ce qu'ils voudraient que je partage, c'est la force de leur immobilité.

Rien de plus tentant que de se laisser couler dans cette sidération. La poudrière de la mémoire est prête à exploser en chaque juif. C'était hier, c'est aujourd'hui. C'était il y a deux mille ans, c'est maintenant. Ainsi, dans l'islam mystique, les soufis répètent en boucle les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu en tournant sur eux-mêmes pour s'abattre finalement sur le sol, inconscients.

Comme il est facile de se fondre sans plus de questions au sein de cette fascination répétitive. Hier, aujourd'hui. Aujourd'hui, hier. Pas besoin d'être soldat, paysan, socialiste, talmudiste. Pas besoin de changer l'Homme. Restez capitalistes, carriéristes, individualistes. Juste un peu de Bible. La terre pourvoira au reste. Pas besoin de l'irriguer. Où sont tes orangeraies, plaine de Tel-Aviv, que les pionniers du début du XX^{e} siècle plantaient d'eucalyptus pour enrayer la malaria montée des marécages ? Beaucoup y succombèrent. Mais la malaria fut vaincue et les orangers fleurirent.

Au contraire, à Kedumim, et dans toutes les colonies de Judée et de Samarie, la roche se suffit à elle-même. L'implantation n'est qu'une grande banlieue des centres urbains israéliens. D'où l'importance des nouvelles routes, inaccessibles aux Palestiniens, qui sillonnent les territoires. Autour de Jérusalem, un tramway dessert désormais la plupart des colonies de la région en les reliant au cœur de la capitale.

Nous rentrons dans la maison. Au mur, deux gravures. La première représente un lion de Juda enserrant le mont du Temple, l'actuelle esplanade des Mosquées, de ses pattes puissantes. La seconde est un photomontage du Temple, détruit par Rome en 70 apr. J.-C., « quand il sera reconstruit ».

Il me semble entendre la voix de Yeshayahou Leibowitz: « La reconstruction du Temple n'a aucun rapport avec la réalité de la religion juive ! Tous ces fumistes qui étudient comment fabriquer les habits du grand prêtre, au lieu de consacrer leurs réflexions et leurs efforts à la place et à la condition de la femme dans notre monde, constituent un signe de dégénérescence du judaïsme[27]… »

Mais les maquettes du Troisième Temple fleurissent partout. Les sectes recrutent naïfs et égarés, diffusent régulièrement sur Internet des avis de rendez-vous sur le mont du Temple, lieu de fermentation des désirs. Il s'agit de montrer sa force aux musulmans. Attitude morbide qui appelle en riposte le nihilisme djihadiste. Même si la seconde Intifada se préparait en secret dans les semaines qui ont précédé son déclenchement en septembre 2000, c'est bel et bien la visite d'Ariel Sharon sur l'esplanade des mosquées qui lui a servi d'alibi.

Je vais à la fenêtre.

— Kfar Kadu, en face, chez les Palestiniens, c'est calme ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ? Nous n'avons pas pris un seul de leurs oliviers. Aux alentours, tout est vide. S'il plaît à Dieu, il y a de la place pour des milliers de juifs !

Je sais bien que la situation est plus sombre. Que les habitants de Kfar Kadu brandissent des papiers attestant que leurs terres ont été confisquées. Je sais qu'ailleurs en Samarie les villageois palestiniens de Brukin, en face de la colonie israélienne de Bruchin, regardent les eaux souillées de leur oued. C'est un jeune homme de l'autre Israël qui s'est fait leur témoin et leur porte-parole.

La loi pour laquelle se bat Dror Etkes, le fondateur du mouvement Yesh Din (« Il y a une loi »), n'est pas celle que défend Raffi. Dror est pourtant né en Israël, alors que Raffi est né en France.

— Mais le concept même de colonie est discriminatoire. Il mine le caractère d'Israël, mon pays, me répétait Dror, dans un café de Jérusalem, à deux pas du siège du mouvement La Paix maintenant, aujourd'hui codirigé par Hagit Ofran, la propre petite-fille du philosophe Yeshayahou Leibowitz.

Vaillante famille et vaillante Hagit cernée par les menaces de mort taguées sur les murs du siège du mouvement.

Dans la maison de Kedumim, des voisins viennent partager le café. Conversations tranquilles, sans éclats de voix. Pas d'empoignades véhémentes, comme à Baqa. Pas de dépression. Pas de sursaut non plus, pas de recherche acharnée d'une solution, pas de confrontation fiévreuse des diagnostics et des remèdes. Rien. La terre, fin des questions. Ici, la certitude ressemble à une anesthésie.

J'essaie de leur ôter un coin du masque :

— Dites-moi, l'intransigeance sur les colonies vous isole complètement…

— Israël est habitué à la solitude. Relis la Torah : « Et tu seras un peuple séparé des autres »…

Mais ils sont aussi séparés d'eux-mêmes, de leur ligne arrière, à Tel-Aviv, Haïfa, Baqa. Shoshana ne s'est jamais habituée à la solitude d'Israël. Lorsque Motti a été prié de suspendre sa participation à un congrès international de scientifiques, qui, outrés par la relance de la colonisation, refusaient la présence d'un Israélien, il a clamé rageusement :

— Et voilà, nous sommes redevenus des parias ! Je raconte l'anecdote à Raffi. Celle-ci ne fait que lui confirmer la justesse de ses choix :

— Ces scientifiques sont des imbéciles. Ce n'est pas à eux qu'il appartient de décréter que les territoires sont un péché. Ce n'est pas à la pseudo-morale internationale, si clémente pour tant de régimes sanglants, de dicter à Israël les voies de sa libération. Quant à ton copain Motti, un jour d'exaspération, il finira par nous rejoindre. La morale internationale a donc du bon.

— Rien à attendre de l'extérieur ?

— Si, encore et toujours des condamnations.

— Qu'est-ce que c'est que cette gravure ?

— Tu le vois bien. Le Lion de Juda appelant à reconstruire le Troisième Temple. Cela s'accomplira un jour, patience.

— C'est le Temple qui a déclenché la tragédie il y a deux mille ans : les Romains étaient prêts à négocier, pourvu qu'on y installe la statue de César. On aurait pu transiger et éviter la catastrophe. Les extrémistes l'ont emporté et le peuple juif a tout perdu…

Un murmure de réprobation s'élève au-dessus des tasses de café, chez les femmes portant pour la plupart la perruque des dévotes – qui ont sept enfants au minimum, alors qu'à Baqa ce n'est pas plus de deux par famille. Leur Israël est pour l'instant majoritaire.

— Allons jusqu'au bout de ton raisonnement, reprend Raffi. La statue est finalement érigée. La population juive est sauvée et le grand prêtre sacrifie des béliers pour honorer César. À sa suite, et rassurée par le *statu quo*, toute la Judée sombre peu à peu dans l'idolâtrie. La Torah n'a plus aucun sens. La petite colonie orientale emmerdante a été ramenée à la raison. Elle se noie peu à peu dans le monde qui l'entoure. Le peuple juif disparaît. Dix-neuf siècles après, ni toi ni moi ne sommes là, en train de nous disputer au sujet de l'avenir de ces collines, dont l'amour et la nostalgie ont mystérieusement gardé tes aïeux comme les miens de toute assimilation et fini par nous conduire ici, au point de départ. La querelle qui traverse Israël est donc inepte. Ce n'est pas la paix mais la terre qui nous a maintenus en vie.

J'appelle à l'aide les ombres éloquentes de mon père, de Leibowitz, les silhouettes décidées des « rabbins pour la paix » qui manifestent chaque samedi à Sheikh Jarrah, dans le quartier arabe de Jérusalem, pour protester contre les expulsions de Palestiniens :

— Des rabbins, des sages que vous ne pouvez pas accuser une seconde d'assimilation, des patriotes israéliens vous traitent à votre tour d'idolâtres. La Torah n'est pas la terre et les pierres !

Raffi avale tranquillement une tranche de ce cake que l'on sert sur toutes les tables israéliennes des deux rives.

— Mais que disent-ils toute la semaine, en se levant, en mangeant, en se couchant ? « Brise le joug de

l'exil qui pèse sur notre nuque et ramène-nous promptement vers notre pays. » Et qu'est-ce qu'un pays ? De la terre, des arbres et des pierres. Un autre peuple dit avoir été spolié ? Négocions. On peut tout négocier sauf notre présence.

Le soleil décline. Il est temps de redescendre vers Jérusalem. Quelques-uns des jeunes soldats chargés de protéger les colonies ont pris le même car que moi pour rentrer chez eux, souvent dans d'autres colonies. Ils dorment, épuisés, le fusil sous les sièges.

— Il y a un principe dans le judaïsme, peut-être l'un des plus importants de tous, disait mon père, celui de Pikouah Nefesh, le danger pour la vie : rien n'est plus sacré que la vie, on peut même transgresser le shabbat en son nom…

C'est en vertu de ce principe que des religieux du premier Israël sont partisans de la restitution des territoires: pour ne pas mettre en péril inutilement les jeunes vies juives.

Au contraire, le second Israël leur répond que les vies juives seront en bien plus grand danger si les colonies sont abandonnées.

Pour tenter de savoir qui dit vrai, je reprends le chemin de la Samarie. Direction Bruchin, chez Axelle et Alain, un jeune couple arrivé de France dans les années 2000. Ils n'ont connu ni le retrait du Sinaï ni celui de Gaza, comme leurs aînés Judith et Raffi. Bruchin, à trente kilomètres de Tel-Aviv, s'est créée en octobre 1999, sur des bases illégales. Mais toute implantation illégale visant à devenir un fait accompli, les habitants ont fait suffisamment pression sur Benyamin Netanyahou pour que, en avril 2012, celui-ci promette de légaliser le statut de la colonie.

Je m'y étais rendue quelques mois avant cette décision, au plus fort de l'affrontement entre les colons, soutenus par le ministre des Affaires étrangères Avigdor Lieberman, un ultra favorable au grand Israël, et un Premier ministre qui tentait de temporiser face aux injonctions du Président américain Barack Obama, pressé de voir Israël donner quelques gages aux Palestiniens pour sortir de l'impasse.

La personnalité d'Avigdor Lieberman mérite d'être passée en revue avant de prendre la route de Bruchin, où il compte tant de partisans.

L'homme, de stature aussi massive que son idéologie, est le leader du parti d'extrême droite Israel Beitenou (« Israël, notre Maison »). Ancien videur de boîte de nuit en Moldavie, bâti comme une armoire à glace, il se targue de faire déménager un million deux cent mille citoyens arabes d'Israël. Un mois après la guerre de Gaza, en janvier 2009, l'opération « Plomb durci », en réaction aux tirs de Qassam par le Hamas sur les villes du Sud, les électeurs donnent quinze sièges à son parti, désormais plus fort que le vieux Parti travailliste des pionniers, l'ancien parti-État réduit à l'état de groupuscule.

La « Maison Israël » de Lieberman est faite de plusieurs strates. Il l'a érigée au fur et à mesure que s'écroulaient les valeurs emblématiques du sionisme : socialisme, solidarité sociale, mixité nationale. Lieberman n'a eu qu'à se baisser pour ramasser ses outils dans les décombres. Le Parti travailliste se suicidait méthodiquement en reniant la justice et la paix. Le Likoud de Netanyahou célébrait la terre et l'ultra-libéralisme. Le pays éclatait en dizaines de tribus ethniques, sociologiques et même linguistiques. D'une année à l'autre, les décors bougent, les colonies se multiplient, les mythes et les discours s'effondrent. Une drôle d'alchimie, sur la toile de fond de l'impossible paix. Tous les concepts trinquent, même à droite. Lieberman, à l'intelligence instinctive, veut se débarrasser des scories de l'histoire sioniste, fût-elle de son camp. Passés, trépassés, les enseignements de l'ancêtre Zeev Jabotinsky, ce gentleman juif polonais dont le père de Netanyahou fut le dévoué secrétaire. Lui, Lieberman, n'a rien d'un gentleman. Même le chef du Likoud, son mentor, commence à le fatiguer. Netanyahou l'Américain, avec ses diplômes du Massachusetts Institute of Technology, est trop chic, trop bostonien. Ce qui intéresse Lieberman, c'est ce nouvel Israël à l'identité de plus en plus floue, sans autre dénominateur commun que la volonté de se garder de l'ennemi, obsédé par les routes de

contournement qui sillonnent tout le pays – surtout ne pas croiser un Palestinien ! – et viscéralement rassuré par le mur de séparation, la « barrière de sécurité ».

Avigdor Lieberman vit à Nokdim, au sud de Bethléem, dans les collines de Judée. Autrefois, on n'y voyait que des religieux. L'arrivée des Russes a changé l'atmosphère. La crispation sur les colonies, le refus absolu du retour aux frontières de 1967 ne sont plus le seul fait des adorateurs de la terre biblique. Il faut désormais compter avec les idéologues de l'espace vital.

Quand Ariel Sharon prend Lieberman dans son cabinet, il démissionne pour protester contre le retrait de Gaza en 2005. Sharon aussi, c'est de l'histoire ancienne. Ariel Sharon, même chargé de tous les péchés de la première guerre du Liban à l'été 1982 (l'été du massacre par les phalangistes chrétiens libanais des camps palestiniens de Sabra et Chatila : Tsahal, sous le commandement de Sharon, a observé sans intervenir) et ployé sous le fardeau du déclenchement de la deuxième Intifada, avait entrouvert la porte étroite du centrisme israélien en fondant le parti Kadima. N'eût été le coma dans lequel il a sombré en 2006, Sharon aurait peut-être fini par se trouver un partenaire palestinien. Tout comme un autre sioniste de droite, Menahem Begin, avait trouvé un partenaire arabe avec l'Égyptien Anouar el-Sadate.

Mais Lieberman ne veut pas de partenaire. Quand des attentats-suicides ensanglantent Israël en 2002, il suggère qu'« on aille bombarder tous les endroits de Ramallah où l'Autorité palestinienne fait du business ». En 2003, alors qu'il est question de libérer des prisonniers palestiniens, il propose « de les emmener à la mer Morte et de tous les y jeter, puisque c'est le point le plus bas du globe ! ». Il est alors ministre des Transports et s'esclaffe en proposant ses autobus pour l'opération.

Ces propos, loin de le marginaliser, vont le servir. Ce que Netanyahou ne se permet pas, Lieberman le grasseye. Toujours plus loin de l'autre, « l'Arabe ». Toujours plus loin du juif, selon Yeshayahou Leibowitz, David Grossman, Amos Oz, Avraham Yehoshua, ces romanciers qui sont l'honneur d'Israël. L'éthique qu'ils invoquent ? Une philosophie de lavette pour Avigdor. Tandis que toutes les issues se ferment, que les politiciens s'enferrent, il peaufine sa doctrine sur les Arabes Israéliens. Il réclame une loi pour exiger que tout citoyen arabe d'Israël fasse serment de loyauté. Ce sera le serment ou la valise, car celui qui refusera de s'y prêter sera déchu de sa citoyenneté. Son slogan : « Pas de citoyenneté sans loyauté. » À plus ou moins long terme, clame Lieberman, les Arabes devront de toute façon partir. Tous sont frappés de soupçon.

— Je ne dis pas que tous les musulmans sont des terroristes, scande l'orateur de sa voix lente, mais que tous les terroristes sont musulmans ! À commencer par les députés arabes d'Israël. Ils doivent quitter la Knesset : Lieberman veut les pousser, avec leurs frères, dans l'État palestinien futur. Les villes arabes israéliennes en feront partie. En échange, Israël ne démantèlera plus une seule colonie de Cisjordanie.

Ce plan, qu'on croirait concocté un soir trop arrosé de vodka en visionnant des vidéos de l'armée russe à Grozny, n'empêche pas son auteur d'être embauché par le centriste Ehud Olmert, alors Premier ministre, comme conseiller pour les affaires stratégiques, puis par Benyamin Netanyahou comme ministre des Affaires étrangères. Son dossier favori ? L'Iran. Sa solution ? L'attaque, bien sûr. La diplomatie, cet art d'esquiver la guerre, est une vieillerie comme le reste.

La « maison d'Israël », selon Lieberman, a dressé un mur entre elle et les autres. Et, une fois de plus, entre Israël et Israël.

Axelle m'a donné rendez-vous à Jérusalem, rue Strauss, à Mea Shearim, où elle fait son shopping ultra-casher. C'est de là que nous rejoindrons Bruchin. En l'attendant, je fais mine de m'intéresser à la vitrine de Stern, le marchand de meubles, gênée par les regards réprobateurs des grosses commères en perruque et des maigres passants en caftan. Je suis habillée normalement, chemisier discret et pantalon noir, mais à Mea Shearim la normalité consiste à cacher tout ce que la nature a fait de normal, des cheveux à la cheville. Le cheveu et le corps de femme, éternels coupables. C'est l'axe Mea Shearim-

Teheran-Djeddah!

Révoltée, je fais intérieurement mes dévotions à Voltaire – qui pourtant n'aimait guère les juifs – quand Axelle me rejoint enfin. Foulard bleu et jupe longue en jean, sa silhouette se fond parmi toutes les silhouettes féminines du quartier orthodoxe. Elle pourrait être jolie, elle ne s'en soucie pas. Elle a trente et un ans et quatre enfants : trois garçons et une petite fille de neuf mois qui a pour nom Ora, « Lumière ». Axelle est arrivée de Marseille à dix-huit ans. Alain, son mari, est né à Anvers.

Cette fois, pour aller en Samarie, nous prenons la route 443, fermée aux Palestiniens depuis 2002 en raison des agressions contre les voitures israéliennes. La Cour suprême a ordonné sa réouverture, estimant cette mesure discriminatoire. La 443 devrait redevenir route commune mais rien n'est moins sûr. L'affaire fait scandale.

Bruchin compte cinq cents habitants. Cinquante familles y vivent dans des préfabriqués. Elles espèrent bientôt pouvoir entamer la construction de nouveaux logements, grâce à l'appui d'Avigdor Lieberman.

Ce n'est pas une colonie « économique » comme Maale Adoumim, collée à Jérusalem, ou Ariel, à dix kilomètres, où l'on vient s'installer parce que les appartements y sont moins chers. Bruchin est une colonie idéologique, l'une de celles dont les Accords de Genève préconisent le retrait et dont même Ariel Sharon, alors Premier ministre, avait bloqué les nouvelles constructions en 2005. Pourtant, Benyamin Netanyahou, au printemps 2012, a accepté de transformer Bruchin en implantation légale.

Axelle roule sur la 443 jusqu'à l'implantation de Modiin Illith. À ce moment-là, nous franchissons la fameuse et invisible ligne verte – la ligne de cessez-le-feu d'avant la guerre des Six Jours – pour prendre une autre route, celle-ci commune aux juifs et aux Palestiniens.

Axelle a d'abord vécu à Tel-Aviv quelques mois, puis la famille a décidé de s'installer à Bruchin.

Tandis que la voiture, chargée d'enfants, roule à travers les villages arabes, Axelle raconte en souriant :

— On voulait une petite communauté, on a déménagé en novembre 2004. Il n'y avait alors qu'une trentaine de familles. L'année où nous sommes arrivés, la population a doublé. On a habité un an dans une caravane, en attendant que la maison soit prête.

Voici Aboud, un village palestinien. Axelle me questionne :

— Tu as été chez les Arabes ? Comment vivent-ils ? Je voudrais tant visiter une ville arabe…

Nous sommes pourtant dans un fragment du monde arabe en traversant Aboud, avec ses vieilles Palestiniennes en longue robe multicolore, ses paysans et ses gamins, son café d'où fuse la voix de Fairouz, à moins que ce ne soit celle d'Oum Kalsoum. Axelle les voit-elle, les entend-elle ? Quelle chose étrange, cet éloignement de ce qu'on côtoie et cette curiosité pour ceux dont on nie la réalité politique…

De la route, on voit à gauche l'implantation de Beth Arye et, à droite, celle de Paduel, où se situe l'école des enfants d'Axelle.

— Sur l'autre colline, voici Tsedah où se dressait une ville citée dans le Talmud, explique Axelle, et en face dans la vallée, c'est Kfar Adik, un autre village arabe.

Nous arrivons à Brukin, le Brukin arabe.

— Eux, ils n'arrêtent pas de construire. Ils sont en train d'installer une carrière pour extraire de la roche. Bientôt, les deux villages, Kfar Adik et Brukin, vont se rejoindre… Mais tant que nous sommes là, nous gardons le contrôle !

Nous arrivons au Bruchin juif. Sept soldats, des préfabriqués, une tour de guet. Solitude absolue. Comme à Kedumim, les habitants la contemplent avec extase de leurs terrasses. Solitude hantée par les descriptions bibliques de cette Samarie dont n'importe quel juif, d'Orient en Occident, dans les sables ou les neiges, savourait dans les textes le parfum perdu. Mais solitude partagée : les oliviers palestiniens ondulent jusqu'aux fenêtres d'Axelle.

— Les Arabes, on les voit, à quelques dizaines de mètres, quand ils viennent faire la cueillette.

On décharge la voiture, pleine de provisions et de couches pour bébés, dans ce brouhaha de familles nombreuses qui caractérise l'atmosphère des colonies. Entre les pleurs d'Ora et les gamins qui réclament leur goûter, Axelle n'a pas une seconde à elle. La vie des femmes des colonies, miroir inversé de celle des pionnières des kibboutz.

Au kibboutz, l'ordre familial avait été pulvérisé. Les enfants, les nourrissons dormaient dans leur maison à eux. Les parents ne les visitaient qu'à heures fixes. Le groupe maintenait à distance père et mère. Pendant les alertes de la guerre d'usure, c'étaient les éducateurs qui rassuraient les petits.

Bruchin, c'est l'envers du kibboutz de jadis. Comme si aucune révolution égalitaire et féministe n'avait jamais réinventé l'État hébreu.

Épuisée par le bruit et le tourbillon des enfants, j'abandonne lâchement Axelle pour filer un peu plus loin, chez Avishaï Shavtaï, trente-cinq ans. Venu d'une autre colonie en 2000, il a la lourde charge de la sécurité à Bruchin :

— Nous n'avons peur de personne : pas de barrières, tout est ouvert. Les Arabes ? Ils construisent nos maisons. Et puis on a mis au point avec l'armée un système de renseignements sophistiqué. Les ennemis éventuels savent qu'avec nous ils ne peuvent pas gagner. Ici, on est en zone B, sous contrôle militaire israélien. Une région relativement calme parce que nous sommes éloignés des villes comme Naplouse et Ramallah.

Avishaï a fait partie des Golani, les prestigieuses unités de commandos de Tsahal. Aujourd'hui, il dirige la *yechiva* militaire de Paduel, celle qui forme les soldats religieux. Des combattants en kippa pour qui l'armée est une *mitsva*, un commandement religieux. C'est ce qu'on appelle les *yechivot hesder.* Des séminaires jadis créés pour permettre aux religieux de rejoindre l'armée. Tsahal voulait récupérer les jeunes des milieux ultra-orthodoxes à qui la tradition enseignait le refus du combat. Longtemps boudés, les *yechivot hesder* sont devenus un must. Les Israéliens sont désormais des milliers à alterner le maniement des armes et l'étude de la Torah. Ils affluent au Kour Taiss, le cours d'entraînement au pilotage, cocktail de West Point et de Polytechnique. Le Kour Taiss, autrefois, était fréquenté en majorité par les kibboutzniks comme les écoles d'officiers et tous les corps d'élite. Mais la motivation a changé de camp.

— Ce qui se passe dans l'armée est un danger mortel pour le sionisme, me confiait, au lendemain de l'assassinat d'Itzhak Rabin, Meir Pail, l'homme qui fut l'un des plus hauts commandants du Palmach.

Ce « sioniste rouge », comme il se définissait lui-même crânement, n'y allait pas par quatre chemins :

— C'est un cancer. Mais encore opérable. Alors, sélectionnons. Fermons les *yechivot* qui lancent des appels extrémistes. Ne laissons pas leurs membres accéder au grade d'officier.

Après le meurtre du Premier ministre, le vice-ministre de la Défense d'alors, le général Uri Or, supplia Shimon Peres de fermer au moins le séminaire Or-Etzion, près d'Ashkelon, dans le Sud, où officiait l'un des rabbins les plus virulents, Haïm Druckmann. En vain. Peres, conscient de la popularité des *yechivot hesder*, s'était contenté de rappeler que les religieux faisaient de bons soldats.

Avishaï et moi sommes accoudés sur la table de la cuisine, face à l'horizon lumineux et vide. Décor toujours aussi biblique dans lequel il m'explique Bruchin en remontant au chaos fondateur. Un chaos teinté de sang, bien sûr.

— En 1983, le gouvernement a donné son accord au Goush Emounim pour fonder une implantation à Bruchin. Et puis rien ne s'est passé jusqu'en 1997. Alors, une jeune femme a été tuée sur une route des environs, dans le village arabe de Brukin. On a donc décidé de montrer aux Palestiniens que plus personne ne serait tué car, désormais, les juifs seraient là. Pour chaque juif tué, il y aurait une colonie. C'est comme ça que nous nous sommes créés. On a commencé avec les caravanes. Nous étions six familles, vingt-cinq personnes. Les générateurs nous fournissaient l'électricité. Et l'État construisait les

routes. Naturellement, pour bâtir une maison, nous avions besoin d'un prêt. Si une opération est illégale, les banques ne prêtent pas. Mais aucune banque ne nous a refusé le prêt ! En 2005, Ariel Sharon a retourné sa veste et Bruchin a été décrétée illégale.

C'était à la suite du rapport de l'avocate Talia Sasson sur les colonies illégales. Spécialiste des violations de l'État de droit, Talia Sasson était aussi une militante du Meretz, le parti d'extrême gauche partisan de l'évacuation totale de la Cisjordanie. Néanmoins, c'est à elle que le sioniste de droite Ariel Sharon a demandé l'enquête.

— Que se passerait-il si, un jour, on vous demandait d'abandonner Bruchin ? Vous opposeriez-vous à l'armée ? Et faut-il que les soldats désobéissent aux ordres qui leur intimeraient de vous évacuer ?

Je sais que ma question, à l'instant où je la pose, est absurde : car le retrait de la Cisjordanie est pour le moment impensable. Mais si le sionisme de gauche renaissait de ses cendres et finissait par l'emporter sur le sionisme des territoires ?

Avishaï balaie toutes ces hypothèses :

— Un clash avec l'armée ? Ce serait comme si on me demandait de tuer ma mère ! Nous n'avons que Tsahal pour veiller sur nous ! Nous devons débattre démocratiquement. Nous avons besoin de convaincre les gens qu'on peut rester en Judée-Samarie, mais sans se dresser contre les soldats. Si, un jour, on détruit Bruchin, je ne répondrai pas par la violence. Certes, je pense différemment du gouvernement mais je reste, moi aussi, un soldat.

— Et ceux qui demandent le « Tag Mehrir », ce qu'ils appellent « le prix à payer », les représailles, en agressant les Palestiniens ?

— Il faut les mettre en prison. Le « prix », le vrai, c'est de construire une autre colonie, pas de lancer des pogroms contre les Arabes.

Chez Avishaï comme chez Axelle, de vastes pans de livres tapissent les murs. Torah, Talmud, Michna. Majestueux in-folios en hautes lettres carrées pourpre et or. Elles protègent les habitants de toute peur. Mais ne peut-on pas tout faire dire aux livres, surtout lorsqu'ils sont saints ? Les Coran du Bruchin arabe ne sont-ils pas, eux aussi, le recours et la muraille de ses villageois ?

La tradition juive est pourtant très éloignée d'une lecture littérale de la Bible. Elle s'est construite autour du Talmud qui constitue le commentaire de la Bible, son interprétation sans cesse faite et défaite par les rabbins depuis deux mille ans. « Une lecture sans intermédiaire de la Bible risquant de conduire à des conclusions suspectes, mieux vaut s'en tenir à ses commentaires légués par la tradition », explique Moshe Halbertal, jeune philosophe pratiquant, professeur de pensée juive à l'Université hébraïque de Jérusalem[28]. Qu'est-ce que le Talmud, en effet, sinon la mise à distance du feu biblique, grâce au décryptage de l'esprit rationnel ? « Le Talmud, poursuit Halbertal, érige une barrière autour du Pentateuque, en raison de son caractère potentiellement subversif. C'est ce qui apparaît clairement dans l'organisation d'un enseignement qui privilégie son interprétation et réduit à la portion congrue l'étude du texte lui-même. La place centrale du Talmud dans les études juives ne doit rien au hasard. Elle résulte à la fois de la distance qui sépare le texte fondateur et la tradition, et des risques que comporte un accès sans médiation aucune au texte sacré[29]. »

Cet « accès sans médiation », c'est celui que pratiquent les idéologues religieux des territoires. Ainsi, la lecture littérale de la conquête du pays de Canaan par Josué peut-elle déboucher sur une justification de la guerre totale dans l'esprit des intégristes juifs. Yigal Amir, l'assassin d'Itzhak Rabin, s'appuyait sur les déclarations folles de certains rabbins des territoires. « Mon frère a recherché la caution des rabbins pour agir », déclarait le frère du meurtrier, Hagaï Amir. Yigal disait lui-même aux enquêteurs :

— Nous sommes des gens religieux et très croyants, et si je n'avais pas eu la caution d'un rabbin, je ne l'aurais pas fait. Qui suis-je pour prendre sur moi une telle responsabilité ?

Il n'avait pas eu de mal à trouver ces cautions. Toutes s'appuyaient sur de pseudo-lectures bibliques, de l'extermination des Amalécites à la nécessité de tuer le *Rodeph*, celui qui met un juif en danger de mort. Oubliés, marginalisés, les sages du Talmud et leurs milliers de commentaires qui avaient érigé entre la lettre et l'esprit la protection des questions rationnelles… Qui se souvient d'Aharon Land, un talmudiste du XVIe siècle ? Il conseillait : « Un juif devrait s'en tenir à l'étude du Talmud, tous les autres livres (Bible comprise) n'ont pas grand-chose à nous apprendre… » Un de ses collègues confirmait : « Seule l'étude du Talmud apportera la rédemption. Celle-ci ne viendra pas de l'étude d'autres matières ni même de l'étude de la Bible. La Bible ne conduit pas à la piété, car nous ne pouvons comprendre les fondements de notre sainte Torah, la Torah écrite, qu'avec l'aide de la Torah orale, son interprétation. Une pincée de Talmud instille une plus grande crainte de Dieu qu'une masse de connaissances dans d'autres domaines. »

Ces dialecticiens d'autrefois, que le sinistre esprit conformiste juif d'aujourd'hui jugerait provocateurs, furent les bâtisseurs et les gardiens de l'Israël intellectuel. C'est leur œuvre que pulvérise la nouvelle adoration biblique jaillie depuis la conquête de la Judée-Samarie. L'opinion, alors, a opté pour des réponses épaisses et closes en oubliant les questions aériennes et ouvertes des maîtres qui ont permis au judaïsme de rester vivant. La passion de la Judée-Samarie a livré aux juifs une Bible littérale. Ils ont abandonné la protection du Talmud qui, lui, se constitua après la destruction de Jérusalem, dans la nécessité de faire survivre l'être juif de l'exil.

Le conflit Bible-Talmud est antérieur à la guerre des Six Jours. C'est le sionisme qui redonne une dimension historique à la Bible. Même un non-religieux comme Ben Gourion lance aux Britanniques : « La Bible est mon mandat ! » Au contraire, le Talmud est ressenti par les créateurs du mouvement de libération nationale comme le symbole de l'exil dans lequel il a été conçu. Pour le sionisme, la Bible est le décor de l'épopée hébraïque, le Talmud l'incarnation des cogitations d'un peuple asservi.

« C'est un passé dont ils voulaient se débarrasser, écrit Moshe Halbertal. Son attention excessive à des vétilles et sa manière sinueuse de s'exprimer étaient le reflet d'une mentalité typiquement diasporique, craintive et repliée sur elle-même. En quête d'un nouvel idéal d'homme juif, ils proposaient d'autres modèles : le roi David plutôt que rabbi Aqiva, car un valeureux guerrier était plus enthousiasmant qu'un étudiant de *yechiva*, pâle et anémique[30]. »

Ben Gourion alla très loin dans sa volonté de surévaluation biblique et de dévaluation talmudique. « En deux mille ans d'exil, déclarait-il, notre créativité ne s'est pas complètement éteinte, mais l'éclat de la Bible s'est affaibli en même temps que celui du peuple d'Israël. Ce n'est qu'avec la restauration de la souveraineté hébraïque que nous pouvons saisir, dans toutes ses dimensions, la vraie et pleine lumière de la Bible. […] Certes, l'interprétation de la Bible par Rachi [l'un des plus grands talmudistes, vigneron français vivant à Troyes au XIe siècle] est précieuse, mais c'est son interprétation personnelle[31]… »

À cela s'ajoute plus tard une nouvelle marotte, celle de l'engouement pour la Kabbale, capable de faire dire tout et n'importe quoi à la Torah, en se fondant sur la valeur des lettres qui, en hébreu, ont une valeur numérique.

La pensée de la Kabbale a été combattue par les principales écoles talmudiques, depuis sa compilation au XIIIe siècle dans le « Livre de la Splendeur », le *Sefer ha Zohar* du penseur castillan Moïse de León. Sa version gadgétisée s'est coulée avec une virtuosité dangereuse dans l'appétit fétichiste qui caractérise notre modernité. La Kabbale, dont même les propres maîtres, au Moyen Âge, répétaient que nul ne devait chercher à en percer les secrets avant l'âge de quarante ans, s'est transformée en voie express pour les esprits faibles en quête identitaire. Ce judaïsme pour les nuls peut engendrer le pire, y compris la déformation de la Kabbale elle-même, laquelle a été élaborée, en son

temps, par des esprits pétris de pensée juive.

Quelle pensée peut s'épanouir entre Kedumim et Bruchin ? Mais comment assisterai-je à une discussion talmudique, biblique, voire kabbalistique, s'il s'en trouve une, puisque je suis femme ?

Retour chez Axelle qui a réussi à endormir Ora. Tout en préparant le repas des garçons, elle grignote un sandwich et discute au téléphone avec Alain, en voyage d'affaires à Anvers. Encore une demi-heure, les petits, repus, commenceront à s'épuiser et on pourra peut-être parler tranquillement.

Nous avons tissé en moins d'une journée une curieuse relation.

Axelle m'a fait basculer dans sa subjectivité – ou dans la mienne – en me transformant en complice de sa vie quotidienne. Moi aussi, je virevolte au milieu des casseroles, lançant à grand-peine une question tout en versant leur bol de chocolat aux *yeladim*, aux enfants, et en tâchant de picorer une réponse de la reine de ce foyer samaritain. Elle doit s'absenter une heure et me confie sa maisonnée.

Ora dort à poings fermés. J'échange quelques propos sommaires dans mon mauvais hébreu avec les garçons, pas franchement étonnés de la présence de cette étrangère. C'est le seul point commun avec les kibboutz du sionisme de gauche : le flot permanent des uns chez les autres, la conscience d'une collectivité ultra-présente même au sein des couples individualistes, par ailleurs pétris d'idéologie libérale.

Axelle revient en compagnie d'Élie Halperin, trente-quatre ans, avocat à Ramat Gan. Lui et sa femme ont grandi à Karne Shomron, une colonie à un quart d'heure de Bruchin. Comme tous les autres, Elie est un homme qui aime les commencements.

— On voulait aller quelque part où tout était à créer. Mes parents ont fait leur *alyah* d'Amérique en 1987. J'ai quatre sœurs, dont trois vivent dans des implantations de Samarie et l'une habite Bruchin. Je ne peux pas imaginer que l'armée me demande de partir. Les actes des Jeunes des collines desservent notre cause. Celui qui offense la loi doit être puni et mis en prison. Ce qu'ils font n'est pas juif.

Les Jeunes des collines est un mouvement au nom plus poétique que ses faits d'armes. Composé d'adolescents et de jeunes adultes, le groupe attaque régulièrement les villages palestiniens.

Il y a donc deux mondes, même chez les colons. Deux Israël, encore, au sein d'un seul que je croyais uni, soudé dans son hostilité à l'Israël pacifiste.

Je venais d'en avoir une autre preuve quelques jours plus tôt avec la démission du président de Yesha, le conseil des communautés de Judée-Samarie, pour protester contre les exactions des Jeunes des collines et l'incendie d'une mosquée. Avishaï Shavtaï et Élie Halperin me confirmaient donc l'existence de modérés chez les extrêmes…

— Si on me demande de partir, je ne réagirai pas par la violence, poursuit Halperin. Mon rêve, c'est que Bruchin accueille plusieurs milliers de familles israéliennes, pas seulement religieuses. Dieu a donné ce pays aux juifs et c'est notre raison d'être. Il y a un an et demi, des Arabes ont lancé des pierres sur ma voiture. Je sais pourtant que la plupart d'entre eux ne sont pas des terroristes.

Il fait nuit noire, mais je tiens à faire un tour dans le quartier des caravanes, à l'autre bout de Bruchin. Dans l'ombre, on bute sur des sèche-linge, des piles de cartons. Une atmosphère de camping pauvre, de roulottes tziganes. Sauf qu'ici habitent des comptables et des ingénieurs !

Revital, un très joli visage sous son béret de juive pratiquante, a trente-trois ans et trois enfants, un quatrième dans ses flancs.

— Nous sommes arrivés en 2006. Ofer, mon mari, est comptable à Herzliya. Moi, je travaille à l'Agence pour l'emploi d'Ariel. Cette ville est l'implantation la plus importante de Cisjordanie. Elle possède une université depuis le printemps 2012. Auparavant, je vivais à Karne Shomron. Je suis née à Petah Tikvah et mes parents ont déménagé à Karne Shomron quand j'étais tout enfant. On a commencé par vivre dans une caravane. Bruchin est très semblable à la communauté dans laquelle j'ai grandi. Ma sœur habite à Peduel, l'implantation que tu as dû croiser sur la route.

Revital, comme Avishaï, c'est la deuxième génération des colonies. Quand quelque chose est

construit, achevé, il leur faut repartir ailleurs.

La famille vit ici une existence précaire. La roulotte comprend une chambre pour les trois enfants et une chambre pour les parents.

— Cette caravane si pauvre… Bon, d'accord… Mais ce n'est pas juste une maison, c'est une communauté, explique Revital. Nous sommes ici parce que c'est la Samarie. Je suis responsable de l'éducation de la collectivité. Au début, on a vécu sous les tentes.

Elle raconte fièrement :

— Les préfabriqués ont été transportés de nuit, puisque nous étions une implantation illégale…

De nuit, comme la tour de guet que les jeunes pionniers du temps du mandat britannique transportaient dans leurs camions. La tour en bois qu'on dressait au jour premier sur les marécages de la côte méditerranéenne et la pierraille de Galilée. Elle a donné son nom à ce temps qu'Israël nomme pour toujours « le temps de la tour et des murs ». Une fois la tour dressée dans les solitudes incertaines de la nuit, alors que les villageois arabes pouvaient attaquer, le matin se levait sur le défi des juifs redevenus hébreux. Socialistes et athées pour la plupart, ils dansaient pourtant sur le verset d'Isaïe : « L'endroit solitaire et sauvage leur sera une joie. Et le désert se réjouira. »

Que disent leurs arrière-petits-enfants ?

— Nous ne voulons pas nous battre contre l'État, me répète Revital. Nous avons besoin d'être tous ensemble, le peuple de Sderot, Tel-Aviv et Samarie.

— Qu'allez-vous faire avec les Jeunes des collines, qui profanent les mosquées ?

— Ce sont des ados qui n'acceptent rien. Quand les rabbins leur disent que leurs actes sont contre la Halakha, la loi juive, ils répliquent que les rabbins ne connaissent rien à la Halakha. Leur intransigeance, nous ne l'acceptons pas, ce n'est pas notre façon d'être. Nous résistons par la loi, par les manifestations.

— En attendant, ces fanatiques aggravent le danger pour vous et vos enfants !

Ofer, son mari, proteste :

— Nous ne vivons pas dans la peur. Nous mesurons le risque. Il n'est rien comparé aux valeurs qui sont les nôtres.

Revital s'exalte :

— J'accomplis quelque chose d'important en vivant ici. J'ai grandi dans la proximité du danger, les pierres contre les bus, les gens tués par les Arabes. Quand j'ai fait mon service militaire à Petah Tikvah, je ne sentais pas que je me trouvais dans mon pays, je ne faisais pas partie des gens qui m'entouraient.

L'aveu : Revital a beau évoquer la nécessaire unité d'Israël, de Sderot à Bruchin, elle ne se sent chez elle qu'ici. Il y a bel et bien plusieurs Israël.

Retour chez Axelle qui va dormir tard parce que la nuit est le seul domaine de la jeune femme couverte d'enfants. Celles qui l'ont précédée jadis, sur les lignes de front, dans les premiers kibboutz chargés de marquer la présence de l'Israël naissant, étaient en short, les cuisses nues. Axelle est cachée jusqu'aux cheveux, au nom de la *tsniout*, la pudeur, concept ombrageux partagé avec l'autre, l'ennemi, le Palestinien d'en face. Nous nous lançons dans une discussion qui va très vite se révéler sans issue.

Je campe sur mon fervent respect historique de l'Israël numéro un, pionnier et laïque, voire mécréant : il arrivait que tout un kibboutz se partage une seule alliance, elle servait à chaque mariage tant était grande la phobie de la propriété individuelle ! Axelle, fille de l'Israël numéro deux, s'enveloppe dans le manteau de décence de la femme pieuse qui dissimule sa chevelure sous une perruque ou un foulard. Une image archaïque que les jeunes sionistes des années 1930 voulaient briser pour toujours en fuyant les ghettos russes et polonais pour la Palestine.

— Pour que les femmes fassent l'expérience de l'égalité, les enfants étaient pris en charge par la collectivité dans la maison d'enfants du kibboutz !

— Je sais, quelle horreur ça a dû être pour les parents…

Impossible pour Axelle de se mettre à la place des grands-mères du sionisme. C'est que la société israélienne a depuis longtemps réhabilité les caresses inquiètes de la mère juive, l'autorité sourcilleuse du père juif. Sociologues et pédiatres clament qu'au kibboutz les enfants du rêve ont vécu un cauchemar en grandissant à la va-comme-je-te-pousse dans leur nursery autogérée. À Bar-Am, sur le Golan, l'un des derniers kibboutz à posséder encore une maison d'enfants dans les années 1990, les filles avaient voté contre leurs mères en assemblée générale : plus question que le groupe élève les petits en lieu et place des parents. C'était la fin du meilleur des mondes socialo-laïco-féministo-sioniste.

Je le pleure encore. Le kibboutz, seul concept israélien qui avait réussi à mettre le monde entier de son côté !

Autour du café brûlant qui va prolonger jusqu'à l'aube notre enclos de liberté nocturne, Axelle et moi rivalisons d'arguments parfaitement impropres à bâtir une cohabitation, non pas israélienne, puisque je vis en France, mais tout simplement juive.

Le jour se lève. Dans chaque maison, les petits qui commencent à parler ânonnent déjà le *Modeh ani*, la première bénédiction du matin, celle qu'on récite avant même de mettre le pied hors du lit.

— *Modeh ani lefanekha Melekh haï vekayam.*… Je te remercie, Roi vivant et éternel…

Bruchin chantonne, Bruchin prie, mais Bruchin est en armes.

Les sept soldats qui gardent le Yishouv se retrouvent à la cafétéria installée pour les patrouilles. Des photos de jeunes gens rieurs ornent les murs. Les proches des familles de Bruchin tombés à la guerre ou dans les attentats. Efrat et Yaron Unger tués le 9 juin 1996 à Kiryat Malachi. Assaf Assouline, tué à Naplouse le 9 avril 2002, jour de la commémoration de la Shoah. Yoav Har Hashoshanim, tué au Liban en 1994…

C'est Ishaï Hollander, vingt-sept ans, qui me fait visiter l'endroit. Porte-parole régional de Yesha, le conseil des implantations de Judée-Samarie, il vient de Petah Tikvah. Dans le matin éblouissant, il désigne de hautes formes blanches à l'horizon :

— Tel-Aviv. La grande tour du centre commercial Azrieli : à quinze kilomètres à vol d'oiseau ! Des toits de ces villages arabes sur les crêtes, n'importe quel sniper palestinien peut tirer sur cette cible. Le choix est donc très simple. Qui doit tenir les collines de Samarie ? Tsahal ou le Hamas ? Si l'armée israélienne s'en va, le Hamas s'emparera du pouvoir palestinien et sera là en quatre heures. Les Arabes ne veulent pas seulement Bruchin, ils veulent Tel-Aviv, ils veulent Haïfa, ils veulent Beersheva ! Il y a six ans, un des rabbins de Peduel, le Rav Shapira, a été tué à l'aube. Il est tombé dans une embuscade. Sans la Judée-Samarie, il n'y aura plus d'État juif. Nous sommes la ceinture de sécurité d'Israël, la ceinture de sécurité de Tel-Aviv !

4

TEL-AVIV, BATEAU IVRE

Tel-Aviv, si près, si loin de Bruchin. Je retrouve avec soulagement la capitale de l'autre Israël.

Bien sûr, les blocs de béton se succèdent, les rues se ressemblent toutes dans leur alignement fastidieux, parallèles ou perpendiculaires au front de mer, sur le tracé des anciennes pistes dégagées dans le sable en 1909, quand Tel-Aviv n'était qu'un village de toile.

Pas de pause architecturale, de ruine aimable et rassurante. Pas de passé, ou alors si peu que c'est encore la modernité, des cubes de quatre étages montés sur pilotis datant des années 1930. Pas de fioritures, d'élégance, de savoir-construire – malgré le culte touchant voué à l'architecture Bauhaus – ni de savoir-vivre. Tel-Aviv a poussé dans la fièvre et l'urgence. Elle ne séduit pas – pas le temps –, elle racole. Si on n'accroche pas, elle vous laisse en plan sur ses trottoirs, errant péniblement à la recherche d'une douceur introuvable. Elle est au centuple Israël, avec son dédain des préambules, sa façon de vous précipiter brutalement dans le vif du sujet : ce pays et rien d'autre. Son narcissisme, sa tension, son énergie dévorante.

D'abord, j'ai détesté. Une ville qui est l'envers de toutes les autres, inabordable non par excès de distance, mais par excès de familiarité. Vous rudoyant comme si ce n'était pas elle mais vous qui deviez vous faire aimer. Sans le sas à l'intérieur duquel s'abrite habituellement le voyageur pour se protéger de ce qu'il découvre tout en progressant vers l'inconnu.

Au nom de quoi vous ménagerait-elle, cette cité qui vit dans une overdose de labeur, de désir, d'inquiétude? Loin de l'affaiblir, l'excès décuple ses forces. Que Tel-Aviv travaille ou s'amuse, c'est toujours au même rythme. Les plages sur lesquelles se ruent les Tel-Aviviens ne sont pas celles du farniente. S'ils s'y écroulent, rompus, c'est pour boire en quelques instants tout ce qu'ils peuvent de lumière. Très vite, ils se relèvent, se jettent à l'eau qu'ils fendent comme un élément hostile alors qu'elle est calme et chaude. Nageurs de Tel-Aviv, avides d'aller le plus loin possible puis de regagner le rivage à la vitesse des grands défis. Plongeant ensuite dans la mer de chair qui les entoure, à la fois furieux et soulagés de la solitude impossible. Fustigeant chez l'autre cette inaptitude au repos qui les caractérise eux-mêmes. Maudissant cet interventionnisme perpétuel dans les affaires privées du voisin dont ils se rendent coupables, eux aussi, avec délectation.

Uniquement méditerranéen, ce tempérament ? Mais sur les autres rivages de la Grande Bleue, on sait s'arrêter, s'oublier. Tel-Aviv, elle, jusque dans le loisir, ne s'arrête jamais. La municipalité en a fait son slogan, affiché sur des panneaux géants, à chaque carrefour.

C'est donc officiel. La pulsation folle n'est pas une crise mais une loi. Tel-Aviv, première ville créée par les sionistes, incarne obstinément la « fureur d'être » par laquelle Élie Faure, écrivain admirable et trop oublié, définissait l'âme juive.

Je détestais car je tentais d'y être comme ailleurs et ça ne marchait pas. J'essayais d'absorber Tel-Aviv comme d'autres villes qui s'étaient laissé capter malgré leur excès : Le Caire, New Delhi. Elles restaient à la lisière de moi-même, n'exigeant pas trop, hormis mon envie de percer leur mystère et la conviction naïve que j'y parviendrais peut-être.

Mais Tel-Aviv n'est pas exotique. J'arpentais les avenues toutes semblables, je quittais la rue Dizengoff pour buter dans la rue Arlozorov, laquelle était le sosie de la rue Jabotinsky. Seuls changeaient les plaques et le destin contraire des deux hommes – l'un, héros de gauche ; l'autre, héros

de droite – à qui elles rendaient hommage. Je redescendais vers la rue Yarkon, ce fleuve tari, la promenade Herbert-Samuel, du nom du premier haut commissaire britannique – juif – en Palestine, vers le front de mer barré par les hôtels, immenses et laids. Qu'y avait-il à « voir », à prendre, à admirer ? « Tel-Aviv, irréelle en sa laideur comme Venise en sa beauté[32] », écrivait naguère le romancier Arnold Mandel…

Je ne voyais rien, je ne sentais rien.

Sauf ce nom, Tel-Aviv, qui voguait en moi comme un bateau ivre.

Jusqu'à ce qu'un jour je me laisse couler. Cette ville parlait seulement à ceux qu'elle absorbait.

Tel-Aviv n'est liée ni au dogme religieux, ni au dogme politique. Elle se nourrit uniquement du besoin des juifs d'être ensemble, aussi compliqué, incommode et épuisant que cela puisse être.

Besoin qui peut également, ironie juive du sort, se transformer en allergie.

Besoin, désir, construits sur du vent, du sable.

Qui peuvent s'effriter, disparaître, renaître.

Tel-Aviv, effectivement, est sableuse et venteuse. On la croit édifiée sur du rien tant qu'on n'a pas perçu en soi le trop-plein d'angoisse que suscite la condition juive dans les diasporas momentanément les plus tranquilles.

Tel-Aviv : ils n'avaient pas choisi ce nom au hasard, les pionniers de 1909. Ils l'avaient pioché dans Ézéchiel, la voix des exilés de Babylone, au VI^{e} siècle av. J.-C. C'est dans une autre Tel-Aviv, sur les bords de l'Euphrate, que le prophète eut la vision des ossements desséchés revenant à la vie. Ainsi, ici, l'ombre juive retrouve sa chair et sa lumière.

La nuit tombe ou plutôt se lève, houle d'énergies galvanisées par les accords de rock, de techno et de jazz, par le soleil qui a fait son œuvre de renouvellement des épidermes et des désirs. La rue Yarkon, le long du rivage, n'est plus qu'un exaspérant embouteillage. Tout ce que Tel-Aviv compte de jeunesse converge vers la mer et tout ce qui a vingt ans en Israël converge vers Tel-Aviv. Jérusalmites impatients d'échapper aux pierres austères qui les cernent. Permissionnaires de Haute Galilée, peu tentés par Haïfa, plus proche mais trop bourgeoise, ni par Netanyah, trop familiale avec ses troupes serrées de vacanciers français. À la gare routière, des flots de très jeunes gens s'échappent des *sherut*, les taxis collectifs, et des autobus qui redémarrent quelques minutes plus tard, poursuivant leur ronde incessante d'un bout à l'autre d'Israël et d'un Israël à l'autre. De l'aube à minuit, le pays n'est qu'une navette frénétique. Un ballet de claustrophobes coincés à l'intérieur de leurs frontières qui furent naguère dérisoires. Jusqu'à la conquête de cette extension trompeuse : la Cisjordanie, profondeur stratégique d'Israël, cette Judée-Samarie qui veut se justifier aussi par le besoin d'améliorer la respiration quotidienne.

Mais les respirations s'accordent si peu… Non, le soir de Tel-Aviv n'est pas le soir de Bruchin. J'y respire mieux. J'y retrouve des amis disparates. Ils ont vingt, quarante, soixante-quinze ans. Ils sont de gauche, de droite. Ils haïssent la guerre mais croient difficilement à la paix. L'aile de la mort les a tous frôlés. Même les plus jeunes sont pleins de choses perdues. Même les plus vieux sont pleins d'une juvénile envie de vivre. Tous aiment leur patrie en rêvant de lui échapper. Ils en décrivent les folies avec horreur et les défis avec orgueil. Ils connaissent le poids du doute. Pas comme à Kedumim ou à Bruchin.

Carmela[33] tient un magasin de vêtements, rue Dizengoff. Des vêtements bariolés, dans des tissus collants pour les corps des Tel-Aviviennes qui se collent à la vie, aux jours qui déferlent, aux nuits ininterrompues. Les Tel-Aviviennes avec leur sexualité qui s'affiche comme un SOS, dans une urgence d'apaisement vital. Avec leur allure, baroque pur. Comme leur ville, elles méprisent l'élégance qui requiert le temps, l'attention à soi, la certitude et l'art de se plaire avant de plaire à l'autre. Les Tel-Aviviennes ne se plaisent pas, malgré leur beauté d'orage. Elles ne se plairont que quand leur mâle les

aura prises pour les recréer. En cela, ce sont des Orientales.

Pourtant, elles luttent contre ses tyrannies car ce ne sont pas des recluses. Leur dépendance intime a pour cadre une société qui n'aurait pas pu se construire sans affirmer leur indépendance publique. D'où leur énergie, leur besoin d'art, de théâtre, de littérature, de cinéma. On y sent le désir de l'affranchissement, l'envie d'échapper à cet état de manque créé par les guerres et l'influence des sociétés religieuses juives et musulmanes.

En cela elles seront peut-être un jour des Occidentales.

Entre deux essayages, la robe rouge ou la robe verte, j'écoute Carmela, cette jolie femme fine, me raconter sa vie. Ou plutôt sa survie.

— Mes parents sont venus en Israël dans les années 1930, de Bulgarie et de Grèce. Mes grands-parents étaient des sionistes grecs, mon grand-père est le seul survivant de la famille. Tous ont été tués à Auschwitz. Il a survécu parce qu'il était sioniste et voulait venir en Palestine. On nous accuse de parler tout le temps de la Shoah, mais ici chacun a au moins un proche disparu pendant la Shoah ! J'aime Tel-Aviv parce qu'il n'y a pas de pierres sacrées. Tel-Aviv, c'est le New York du Moyen-Orient, c'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mon fils était officier dans les Golani, les unités d'élite, il a servi au Liban et à Hébron. Le Liban, c'était dur, mais Hébron, c'était pire. Chaque soldat qui se bat pour ce pays a une griffe dans le cœur à cause de ce qu'il a vu. J'ai manifesté pour la paix, mais je ne vois pas de manifestants pour la paix du côté arabe… Je me souviens du jour de l'assassinat de Rabin, ce 4 novembre 1995 a été le pire jour de ma vie, le pire. Ce jour-là on n'a pas seulement assassiné notre Premier ministre, mais toutes les chances que nous avions de vivre en paix…

Carmela interrompt un instant le flot de ses souvenirs.

— Finalement, c'est la robe verte qui te va le mieux !

Une robe un peu flashy, qui ne peut se porter qu'à Tel-Aviv.

— Le plus grand désastre d'Israël, continue Carmela en cherchant un sac doré pour emballer la robe, c'est celui des relations entre Israéliens. Nous n'avons aucun contact les uns avec les autres. Religieux et non-religieux ne s'adressent pas la parole. Les Tel-Aviviens ne parlent pas aux colons, les gens de Jérusalem disent que Tel-Aviv n'est pas une ville pour les vrais juifs et pourtant… Dans les rues de Tel-Aviv, je me sens bien, mais quand, autrefois, j'ai visité Hébron et les territoires, je me suis sentie mal. En 1973, pendant la guerre de Kippour, j'avais dix-neuf ans, j'étais secrétaire à l'armée, mon petit ami était dans le Sinaï. J'ai pensé que ça finirait quand j'aurais des enfants et ça ne finit pas. Je n'ai pas dormi tranquille depuis 1997…

C'est un fleuve ininterrompu, Carmela, une hémorragie de douleur et d'espérance, de grâce et de disgrâces.

J'ai mis la robe verte et nous sommes allées prendre un verre au Namal, le nouveau port, avec ses planches, ses bars, ses vélos et ses *mojitos*, le Deauville tel-avivien, à des années-lumière de Hébron, de Shomron. Toutes les couleurs de robes et de peau défilent devant notre terrasse, le long d'une mer qui est aussi celle de Gaza, à quelques dizaines de kilomètres. Des passantes aux airs de cover-girls, des Arabes israéliennes voilées, des Éthiopiennes en uniforme, des juifs russes baraqués et dragueurs à l'hébreu qui roule autant de vodka que de Volga.

— Quand mon fils rentre de l'armée le week-end, il jette son uniforme par terre et il va à la mer, me raconte Carmela.

La clarté baisse, nous entrons dans ce moment du *bein hashmashot*, l'entre-deux-soleils hébraïque, soleil du jour et soleil de la nuit, qu'en français on appelle plus prosaïquement « entre chien et loup ». Traquée par les chiens du jour et les loups de la nuit, ma Tel-Avivienne a mal pour son enfant du soleil :

— Le week-end dernier, il a passé le jour et la nuit sur la plage. Il a besoin d'air, et à l'armée, il n'y a pas d'air. Pourtant, l'armée l'a aidé à aimer davantage son pays…

Une gorgée d'alcool pour faire passer les paradoxes, elle continue :

— Son meilleur ami, un commandant, a été tué près de Hébron. Il était dans la première Jeep, mon fils dans la seconde. Des Palestiniens les attendaient pour déclencher le détonateur de la bombe. La Jeep de son copain a explosé. La nuit précédente, ils avaient discuté d'un bon plan pour aller en Amérique…

Elle s'arrête, me reparle fringues pour guérir l'insupportable. Carmela et sa sœur Iris ont tenu une boutique à Ramat Gan pendant quatorze ans. Elles avaient une clientèle de femmes religieuses.

— Notre boutique, c'était un petit Israël qui remettait les gens ensemble. Ceux de Goush Etsion, de Hébron, de Goush Katif, de Jérusalem. Autrement, on ne se rencontre pas. C'est dommage parce qu'on est tous nés ici et on y mourra tous. Près de la mer.

On a quitté le port et repris la voiture vers le centre. Vers la place Itzhak-Rabin. Carmela a souri :

— Tu te souviens de la manifestation après Soukkot ?

— Bien sûr !

C'était un soir dans la nuit tiède, en octobre 2010. Place Itzhak-Rabin, ils étaient tous là. Emmanuel, vingt-deux ans, le jeune *ole hadach*, le nouvel immigrant arrivé de Villeurbanne, près de Lyon, où sa kippa de juif religieux lui valait trop d'insultes des voyous salafistes. Emmanuel est de droite. Aviva, cinquante ans, la sabra née d'un père juif irakien et d'une mère juive iranienne. Elle est de gauche. Uri, cinquante-cinq ans, du kibboutz Gaash, à une dizaine de kilomètres, fils de ses champs et de ses serres, mais aimant par-dessus tout la ville où bat le pouls d'Israël. Très, très à gauche. Et Carmela, bien sûr, avec Omer et Maya, ses enfants.

Il y avait de la musique, des larmes, des bougies, des souvenirs. Près de quarante mille Israéliens s'étaient réunis sur le vaste terre-plein pour saluer la mémoire du Premier ministre assassiné ici même, alors place des Rois-d'Israël, quinze ans auparavant, le 4 novembre 1995, par Yigal Amir, le fanatique qui éclaboussa de sang le destin d'Israël.

Emmanuel, Aviva, Uri, Carmela, Omer, Maya et les milliers d'autres brandissaient d'ultimes banderoles de paix, insolites et bouleversantes. Une belle surprise, cette foule, à l'heure où certains veulent en finir avec la commémoration de ce drame. Il y avait peu de vrais militants : la majorité était venue moins pour les orateurs qui se succédaient à la tribune, entre deux orchestres, que pour l'émotion de se retrouver ensemble.

Ensemble : le rêve sans cesse assassiné de l'État hébreu.

C'étaient, au fond, des Israéliens du centre, déçus par la classe politique, épuisés par l'absence totale d'horizon qui condamne leurs fils à endosser l'éternel uniforme des guerriers. Angoissés par les provocations d'Avigdor Lieberman, leur ministre des Affaires étrangères, le diplomate qui dynamite la diplomatie. Pas du tout enclins, comme les militants d'extrême gauche, à descendre vers les quartiers arabes de Jérusalem pour clamer leur solidarité avec les Palestiniens expulsés. Et pourtant, bien décidés à se battre contre la métamorphose fascisante de leur pays. Absolument convaincus qu'il y aurait un jour un État palestinien, ils n'en étaient pas des supporters enthousiastes, mais si cela pouvait sauver enfin leurs enfants… Sur l'estrade, le très vieux Président, Shimon Peres, témoin des derniers mondes enfuis, prononçait des incantations vagues, propres à unir cette foule hétéroclite mais curieusement soudée. Il en appelait à la paix et à l'espoir.

Tous écoutaient respectueusement, habitués à ce flou qui nimbait leurs destins tout en désirant âprement que quelque chose émerge enfin de ses contours. La juriste Ruth Gavison, soixante-cinq ans, ex-présidente de l'association pour les droits civiques, répétait sa foi en un « État juif et démocratique ». Le petit-fils de Rabin, Michaël, les suppliait de « se réveiller pour assombrir et non pas illuminer le visage de l'assassin Yigal Amir ».

Car le meurtrier, incarcéré à vie, risquait néanmoins de gagner : son idéologie avait réussi à gangrener l'État. Il fallait la stopper. Vite.

À Yigal Amir, Dieu avait, selon ses propres mots aux enquêteurs, « dicté des instructions pour tuer ».

Mais des fureurs plus visibles avaient guidé sa main… Dès la signature des accords d'Oslo, en septembre 1993, la droite lançait les mots qui se transformeraient en balles : « Rabin, c'est Pétain ! », « Rabin brade la terre ! », « Rabin vend la patrie ! », « Rabin est un islamo-marxiste ! »

De meeting en meeting, ces mots passaient de la tribune à la foule. On brûlait la photo du Premier ministre, on scandait : « Mort au traître ! » Des rabbins en délire édictaient un décret religieux appelant les soldats à la désobéissance « pour ne pas violer la Torah ».

Au-delà de cette limite, le verbe se fait sang. Avi Pazner, futur ambassadeur d'Israël à Paris, le rappelait, désespéré, quelques heures après l'assassinat : « Il nous faudra absolument tempérer la violence oratoire contre les hommes politiques. Car des déséquilibrés transforment les mots en verdicts. »

Ce « verdict » contre Rabin a été applaudi dans certaines écoles israéliennes. À Rosh Haayim, près de Tel-Aviv, une enseignante orthodoxe, Tzipora Kevel, a déclaré à sa classe : « Rabin était un dictateur et son meurtrier un Juste. » Ailleurs, on a vu des jeunes se réjouir de l'assassinat du Premier ministre sur le même ton que les islamistes de Beyrouth. Ces réactions ont été enregistrées dans des écoles laïques. En Israël et pas seulement dans les territoires. En diaspora aussi : à Brooklyn, au lendemain du meurtre, le groupe extrémiste Kahane, héritier du Kach, le groupuscule qui avait déjà tué le militant pacifiste Emil Grunzweig en 1983, distribuait des badges proclamant: « Yigal Amir, héros juif ! »

Le mal reste, la pulsion de mort demeure, fichée dans le flanc d'Israël. L'hallucination perdure, confondue avec cette terre-territoire qui, pour l'écrivain Avraham Yehoshua, n'est qu'un « camouflage de l'identité ». Une identité fictive, fondée purement et simplement sur la loi du désir qui autorise toutes les possessions arbitraires. En exilant le réel, la négociation, l'espérance, la vie.

La place de la commémoration s'est lentement vidée après que des chanteurs au look aussi bigarré que le public eurent fait reprendre en chœur rock et cantiques. Y a-t-il encore de la lumière dans l'État hébreu ?

Le long de la mer, Uri, le copain du kibboutz, habitué aux plantes savamment greffées et abreuvées d'eau miroitante, ne se résigne pas à ce qui stérilise les floraisons humaines. Il continue à chercher l'autre, le double, le Palestinien, dans les ruelles de Jaffa comme à Jérusalem-Est :

— C'est avec eux qu'il faut vivre !

Il est d'un angélisme irritant et merveilleux. Pense que la terre, ce Canaan juif et arabe, réunira un jour ceux qui l'aiment charnellement.

En attendant, Uri, tu es un traître aux yeux de tes frères. Ceux que je vais retrouver à Hébron.

5

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE UN PEUPLE NORMAL

Une route en Judée, un vendredi, quelques heures avant que le shabbat ne recouvre Israël. Le ciel est voilé par les vents de sable venus du désert. La voiture file entre la rocaille et l'olivier, la douceur et l'âpreté. La conductrice roule pied au plancher, pressée d'atteindre Hébron, première capitale du roi David, « une ville aussi précieuse que Jérusalem », dit-elle. Nadia Matar livre son état civil avec orgueil : « J'ai quarante-six ans et plusieurs millénaires. »

Le chapeau vert ou la casquette – selon la coquetterie du jour – qu'elle porte enfoncé sur sa chevelure brune est l'insigne des Femmes en vert, les nationalistes religieuses, farouchement opposées à la restitution de la Cisjordanie aux Palestiniens. Pasionaria du mouvement, Nadia ne vit, ne sent et ne rêve que par le paysage qui vibre autour de nous. Son dernier fils a été circoncis dans la grotte de Makhpela, à Hébron. Cette caverne est pourvue d'une généalogie fastueuse. Adam et Ève y auraient été ensevelis. Abraham l'aurait achetée aux Hittites pour quatre cents sicles d'argent afin d'y enterrer Sarah, son épouse bien-aimée. Isaac et Ismaël, ses fils, y auraient inhumé à leur tour le père des deux monothéismes juif et musulman. Jacob, et sa première femme, Léa, y reposeraient côte à côte.

Hérode, le dernier roi juif, avait fait construire un mausolée sur l'emplacement de ces tombeaux mythiques. Le monument est intact. Les pierres énormes sont taillées comme celles du mur des Lamentations, érigé à la même époque. Les pèlerins les embrassent avec autant de ferveur.

Makhpela, dont ont hérité le judaïsme et l'islam, est aujourd'hui divisée en deux : d'un côté, une synagogue, de l'autre une mosquée. Personne ne doit s'y rencontrer.

Le fils de Nadia Matar porte un nom d'étendard : Israël Amihaï (« Israël mon peuple vit »). Sa mère se pare d'accessoires bibliques. En guise de boucles d'oreilles, des monnaies hébraïques frappées au temps du second Temple.

— C'est dans les entrailles de cette terre, entre Jérusalem et Hébron, qu'on les a retrouvées, assure-t-elle, hiératique. Là où a commencé l'histoire juive.

Voici la ville des origines, entaille au fond de la vallée. Hébron, berceau ou tombeau ?

Le sang y coule sans cesse. Le pogrom de 1929, perpétré par les Arabes, avait fait soixante-quatre victimes juives. On en voit les photos dans le mémorial édifié par ceux qui récusent aujourd'hui l'appellation de « colons », puisqu'il y a toujours eu des juifs à Hébron, avant le sionisme, sous l'Empire ottoman. Soixante-cinq ans plus tard, nouveau pogrom mais à l'envers : le 25 février 1994, Baruch Goldstein, juif d'origine américaine, vide son chargeur sur les musulmans en prière dans la mosquée du caveau, accolée à la synagogue. Il fait vingt-neuf morts et cent blessés.

— La chose la plus terrible qui se soit produite dans l'histoire du sionisme ! crie le Président d'Israël d'alors, Ezer Weizman.

C'était avant l'assassinat de Rabin… Yigal Amir, son futur meurtrier, fera du soutien ou non au crime de Baruch Goldstein le test d'intelligence de ses petites amies. Pour distinguer une fille « superficielle » d'une fille « réfléchie », il leur demandait ce qu'elles pensaient du « docteur Goldstein ». Lors de son interrogatoire, il raconte : « Le docteur Goldstein, voilà un homme. J'étais curieux de savoir comment un homme pareil, un médecin, en arrive un jour à sacrifier sa vie. Je suis allé aux funérailles à Kiryat Arba. Tout d'abord, je voulais connaître son environnement, c'était la première fois que je venais à

Hébron. Je suis allé sur place et j'ai vu les milliers de gens qui assistaient à ses funérailles. J'ai vu l'amour qu'ils avaient pour lui. C'était une foule qui manifestait pour le peuple d'Israël, portant des valeurs juives[34]. »

Inversion absolue de tous les sens. Ce qui tue les valeurs devient *la* valeur. Le crime devient l'innocence. Le mal devient le bien. Le judaïsme a connu beaucoup de ces faux Messie. Le plus célèbre s'appelait Sabbataï Zevi. Il avait décrété la transformation du 9 Av, jour de deuil anniversaire de la destruction du Temple, en jour de fête. Né à Smyrne, il se prétendait le libérateur des juifs annoncé par la prophétie et avait rassemblé des foules immenses. Arrêté et conduit devant le Sultan, il se convertit à l'islam pour ne pas être exécuté. Certains de ses disciples continuèrent à professer que le Bien se cachant derrière le Mal, cette abjuration était un nouveau signe que les temps derniers étaient arrivés.

Révolution non copernicienne de toutes les valeurs juives, le délire messianique d'hier a refait surface aujourd'hui dans le sang. Il est palpable à Hébron.

La route rétrécit, s'enfonce entre les maisons sombres, les soldats d'Israël veillent à chaque carrefour, les enfants palestiniens, immobiles, regardent. Nous sinuons dans les ruelles du quartier Abrama-vinou (« Abraham notre père »), dans la zone restée israélienne aux termes des accords signés par Netanyahou en janvier 1997.

Hébron est une ville divisée… D'un côté, la Palestine, de l'autre Israël ? Pas si simple. En réalité, les lignes de démarcation serpentent au cœur de la cité, comme toutes les séparations en Cisjordanie, qui coupent les villes et les champs, traversent effrontément les villages et ont fini par ériger un mur entre Palestine et Palestine, autant qu'entre Palestine et Israël.

Hébron est un puzzle : un pas en terre juive, le suivant en terre arabe et on recommence. La rue principale de la vieille ville, naguère dévolue aux commerces palestiniens, est absolument déserte, tous les magasins ont fermé. Il arrive que de la colline d'Abu Sneineh, en face, des snipers palestiniens tirent sur les quartiers juifs. Un bébé a été tué. Comment vivre ici ? David Ben Gourion rêvait d'un pays normal. Où est la normalité dans les territoires ? Nadia Matar se cabre :

— Mais je ne veux pas que ce soit un pays normal. Je veux un pays juif, au goût juif. Et Hébron est à nous, les juifs y ont toujours vécu !

Son cri tinte dans la rue Chouhada, « rue des Martyrs » pour les Palestiniens, « rue du Roi-David » pour les juifs. Il réveille en moi une voix plus grave, celle d'un des plus grands écrivains d'Israël : Avraham Yehoshua.

Figure phare de ce que fut le sionisme de gauche et de ce qu'il en reste, Yehoshua milite depuis quatre décennies pour l'évacuation totale de la Cisjordanie. Il appartient à cette catégorie de romanciers – Amos Oz, David Grossman – viscéralement attachés à leur pays, mais que la droite accuse de traîtrise. Outre ses romans, Yehoshua écrit aussi des essais. L'un d'eux m'avait particulièrement frappée[35]. Il illuminait la problématique que vient de pulvériser Nadia dans le soir vertigineux de Hébron : la capacité du peuple juif à vivre « normalement ».

C'était dans un bruyant café de Ramat Gan, dans la banlieue de Tel-Aviv, qu'Avraham Yehoshua m'avait donné rendez-vous. La musique assourdissante ne semblait pas gêner les jeunes consommateurs autour de nous. Ils ne se ressemblaient pas. Il y avait des religieux avec les franges rituelles dépassant de leur costume et des étudiants au look de rockeurs. Dehors, des bandes de filles et de garçons, la plupart en uniforme, soldats et soldates en permission, blaguaient et draguaient. On voyait des lolitas au ventre moulé dans des T-shirts à l'effigie de Mickey. Des jeunes filles qui sortaient des écoles religieuses avec leurs longues jupes sombres. Un *hassid* en caftan gris rayé, maigre comme un clou, pourvu d'une longue barbe également grise et sale, semblait marcher sur les nuages et se cognait dans une soldate noire. Une Éthiopienne au visage hiératique, une petite-fille de cette tribu juive perdue

d'Afrique, ramenée en 1984 et 1991 dans les flancs des avions-cargos d'El-Al, directement de l'âge de pierre à celui des ordinateurs.

Bref, un lieu normal, typiquement israélien.

Yehoshua installa sa carrure massive sur une chaise près de la fenêtre et me considéra avec résignation :

— *Nou ?*

Difficile de traduire ce *nou* hébraïque. Théoriquement, c'est le « alors ? » français. Mais un « alors » plus ample, qui embrasse une grande partie des interrogations triviales et existentielles, voire leur intégralité. L'écrivain me signifiait par là avec une amabilité fatiguée qu'il savait parfaitement de quoi je désirais l'entretenir. Car la situation d'Israël, dans sa complexité, est en réalité extrêmement simple. Elle se résume à une question, que je connais par cœur, qui me taraude depuis toujours parce qu'elle fait aussi partie de moi.

— *Nou…* est-ce qu'Israël sera un jour un peuple normal, monsieur Yehoshua ?

Je tenais à la main le petit livre qui m'avait bouleversée à Paris. J'en avais souligné un passage : « J'insiste sur cette vérité simple, écrivait Avraham Yehoshua, que le peuple juif est un peuple comme les autres, et je m'étonne de constater combien cette vérité ne semble pas simple à certains ; c'est là le germe du malheur. Je découvre avec stupeur un grand nombre d'Israéliens qui ne comprennent pas la signification simple de la normalité et de l'égalité fondamentale qui existe entre le peuple juif et les autres peuples. Le peuple juif ne peut pas continuer à réclamer une égalité juridico-politique s'il ne reconnaît pas que sa position spirituelle est égale à celle de l'ensemble de l'humanité[36]… »

Yehoshua refuse absolument l'idée de peuple élu. Ce concept, estime-t-il, doit être extirpé du tréfonds de la croyance pour que le peuple accède enfin à la normalité.

Bien sûr, à ma question, il va répondre par une autre question, ancestral et fécond réflexe talmudique, hélas, battu en brèche ces derniers temps par le règne arrogant des certitudes avec leurs réponses toutes faites.

— Vous rendez-vous compte que je me bats depuis 1967 afin que nous puissions marcher vers ce statut normal, avec des négociations menées pour résoudre un conflit qui n'est pas religieux mais territorial? Et, naturellement, quand je disais, au lendemain de la guerre des Six Jours, qu'il fallait rendre la terre pour avoir la paix, on me considérait comme un fou ! La folie, en Israël, c'est d'être normal ! Or, c'est ce principe qui a été admis comme fondement de toutes les tentatives de règlement ! D'abord, celles qui ont été négociées officiellement, et de façon plus poussée que jamais : en janvier 2001, Bill Clinton, qui voulait quitter la Maison Blanche sur la paix au Moyen-Orient, s'est assis pendant deux semaines avec Ehud Barak pour examiner le destin de chaque colline de Judée-Samarie. Ensuite, c'est le socle même de l'Initiative de Genève proposée en 2003 et approuvée par la plupart des diplomaties…

En 2003, deux hommes de bonne volonté, l'Israélien Yossi Beilin, déjà négociateur des accords d'Oslo dix ans plus tôt, en 1993, et le Palestinien Yasser Abed Rabbo, avaient en effet réussi à s'entendre. La solution était toujours la même : la terre contre la paix, l'État palestinien accédant à la dignité et l'État hébreu pleinement reconnu dans son existence et son droit à la sécurité. Yossi Beilin, ancien ministre travailliste de la Justice, messager de cette normalité plaidée par Yehoshua, est pourtant minoritaire en Israël. « Israël, ne fais confiance qu'à Dieu ! », répètent même les moins religieux. De quoi justifier mon commentaire dépressif :

— Tout a été tenté et tout a échoué. C'est que les Israéliens ne veulent pas être un peuple normal !

— Mais ils seront forcés de le devenir un jour ! prophétise cet Isaïe du XXIe siècle.

Autre lieu, autre homme, même diagnostic. Dans un café de Jaffa, face à la Méditerranée scintillante,

le député travailliste Daniel Bensimon, un ancien journaliste d'origine marocaine qui s'est beaucoup battu pour les catégories les plus pauvres de juifs orientaux, confirme la nécessité existentielle du dialogue avec l'autre :

— Si rien ne se passe dans dix ans, Israël cessera d'être un pays juif ! Les Arabes sont cinq millions, nous sept millions. Sans solution politique, en 2035, les Palestiniens seront cinquante-cinq pour cent et nous quarante-cinq. Le rêve sioniste sera anéanti. Est-ce que je suis venu ici pour vivre comme au Maroc ? Ce n'est pas pour ça qu'on a fait la révolution sioniste ! La politique, c'est le compromis. Si on ne sépare pas cette terre avant 2030, c'est fini ! Il y aura un Premier ministre palestinien et une majorité palestinienne à la Knesset ! Ce serait une insulte à Herzl et aux vingt-quatre mille soldats tombés pour l'État juif ! Pour garder le caractère juif de l'État, je répète qu'il faut une solution politique…

En tout cas, à Hébron, la normalité prendra du temps : guérilla en suspens, entassement de tombeaux, envol de cantiques dans la minuscule synagogue.

— Les Arabes en avaient fait une étable, rappelle Nadia Matar, les traits durcis.

C'est l'heure de la grande prière pour l'islam : jailli de tous les minarets, l'appel déchire le silence. Les juifs se hâtent, les bras pleins des pains nattés du shabbat, septième jour où s'arrête le temps et où se taisent les armes. Mais les passants palestiniens et les soldats juifs ont le même visage triste et fermé. Hébron, contre tout espoir ? Je repense à Avraham Yehoshua : « La lutte permanente entre la structure religieuse et la structure nationale agite continuellement le peuple juif et risque de provoquer des explosions. »

Nadia Matar ne redoute aucun destin. Dans sa belle maison d'Efrat aux murs de pierre mordorée, une photo résume la tragédie : celle d'une fête de famille, en Hollande, en 1938.

— Tous ceux qui figurent sur cette photo ont été gazés, chacun de mes enfants est une réponse aux nazis et notre présence à Hébron, une preuve de la survie d'Israël …

Elle récite de mémoire le Livre des Rois :

— « Tous les rameaux d'Israël vont vers David à Hébron… David régna à Hébron sept ans et six lunes. »

Pas de sionisme sans Hébron :

— Si on lâche cette ville, on renonce à tous nos mythes historiques. Autant aller vivre en Ouganda !

Hébron est la ligne rouge qui sépare l'Israël héritier de Ben Gourion de l'Israël prôné jadis par le leader de la droite, Zeev Jabotinsky, l'homme qui écrivait : « La substance de la nation, l'alpha et l'omega de sa spécificité, se trouve dans sa composition raciale… »

Le rabbin Kahana, fondateur du Kach, n'avait-il pas déposé en 1984 devant la Knesset deux projets de loi visant à instaurer un apartheid total ? Certains ne parlent-ils pas aujourd'hui d'instituer un « État de Judée », loin des lois d'Israël ?

Pourtant, il existe un autre Hébron que celui de Nadia Matar. C'est celui de Yehuda Shaul, un jeune homme en colère qui organise dans la ville et ses alentours un singulier tourisme : ses « Hebron tours » ont pour but de faire découvrir aux juifs, Israéliens ou non, comme aux non-juifs, l'envers du décor. Témoignages et explications dénoncent les certitudes des huit cents colons, leurs exactions et celles de l'armée israélienne contrainte de couvrir leurs débordements. C'est suffisant pour que David Wilder, président de la communauté juive de Hébron, surnomme Yehuda Shaul « le Hamas en kippa ».

Yehuda ressemble pourtant étrangement à ceux qu'il combat. La calotte noire des juifs très pratiquants vissée sur le crâne, la barbe fournie sur son visage poupin, il n'a pas le look branché des pacifistes de Tel-Aviv ou de Baqa. Et pour cause :

— Je suis né à Jérusalem et ma famille naturelle est la droite, m'expliquait-il en janvier 2009.

Israël traversait l'un des moments les plus graves de son Histoire : l'opération « Plomb durci » à Gaza, qui devait tuer mille quatre cents Palestiniens.

Nous nous étions donné rendez-vous dans un café de Jérusalem-Est, du côté arabe de la ville. Le

moka à la cardamome était formidable, mais les Palestiniens nous regardaient froidement. On prenait Yehuda pour ce qu'il n'était pas : un adorateur musclé de la terre, un partisan de la Torah et du fusil. Ces regards ne paraissaient pas le gêner. Il ne pouvait pas renier le cadre dans lequel il avait passé sa jeunesse. Il était simplement celui qui avait osé franchir le fleuve entre les deux Israël.

— Ma sœur vit dans une colonie de Cisjordanie et j'ai grandi à Maale Michmas, une colonie très religieuse, en bordure du désert de Judée. Comme n'importe quel jeune Israélien, j'ai fait mon service militaire pendant trois ans. C'était entre 2001 et 2004, au plus fort de la seconde Intifada. Deux ans en Cisjordanie et quatorze mois à Hébron. Je me posais des questions… mais quand on est soldat, on apprend à refouler les questions.

— Comment passe-t-on d'un Israël à l'autre, des silences aux questions ?

— C'est arrivé trois ou quatre mois avant la fin de mon service. Je me trouvais à un poste de contrôle à l'entrée de Bethléem. Brusquement, j'ai commencé à penser comme un civil et non plus comme un soldat. Je ne trouvais plus aucune justification à mes actes. En discutant avec mes camarades, j'ai découvert qu'il se passait exactement la même chose en eux. On ne venait pourtant pas du même horizon. Eux avaient grandi dans les mouvements de jeunesse de gauche. Mais nous partagions la réalité : nous étions les seuls à savoir ce que nous avions réellement fait à Hébron et en Cisjordanie. C'est comme ça qu'on a créé notre groupe « Briser le silence[37] ».

Yehuda et ses camarades ont commencé par une exposition de photos et de témoignages sur Hébron, en 2004, à Tel-Aviv. L'expo a eu un succès tel qu'elle a même été présentée à la Knesset. À travers l'expérience du 50e bataillon de la brigade Nahal de Judée-Samarie, les jeunes Israéliens ont reconnu ce qu'ils avaient subi et fait subir :

— Ils voyaient Hébron et ils se souvenaient de ce qu'ils avaient vécu à Naplouse. C'était la boîte de Pandore. Les témoignages ont afflué. On a commencé à organiser les tours à Hébron.

— Quel est le but, Yehuda ?

— Imposer un débat public sur le prix de l'occupation. Prouver clairement, à travers des récits personnels, qu'il y a une limite à ne pas dépasser. On ne donne pas de réponses, on pose des questions.

Bienvenue au club des interrogations, avec Avraham Yehoshua, Dror Etkes, et tous ceux qui ont dit non dans le vieux passé juif et le jeune passé israélien.

Autour de nous s'étire la Jérusalem arabe. Depuis la porte de Damas, j'ai marché en croyant sans arrêt buter sur une impasse, alors qu'à un carrefour l'horizon s'entrouvrait de nouveau. On passe du même au même, indéfiniment, comme les chanteuses dont la voix m'escorte d'un détour au suivant, répétitive et obsédante parce qu'elle jaillit de partout.

Un juif occidental cherchera à tout prix une issue à ce labyrinthe. La ville arabe l'enserre de ses anneaux. Il rêve de la grande lumière nue qui mettrait un terme à ce clair-obscur. Alors il la réinvente. Il la veut trouée d'espaces clairs, ponctuée de repères précis. Ainsi font les juifs américains, militants d'une métamorphose graduelle de Jérusalem-Est. Pour la judaïser, bien sûr. Inconsciemment, pour l'occidentaliser.

Le juif oriental, lui, aime d'instinct ce qui lui ressemble, la mélodie dans laquelle il a grandi et qui le fait toujours danser. L'espace en boucles successives où d'autres se perdent mais où lui, fils de Tunis, de Tanger, de Bagdad, de Tripoli, de Téhéran, se repère parfaitement, avec ses émotions ondoyantes accordées aux modifications de la lumière, du souk ombreux à la ruelle rétrécie où le soleil reste toujours un peu captif. Il la respire en amant, cette Jérusalem arabe. Elle ressemble si fort à la Jérusalem juive antique sur laquelle elle s'est construite.

Je rêve, en fille du peuple, des questions : l'étoile de David à côté du croissant de Mahomet ?

Je ne rêve plus : les fanatiques manipulent notre juif oriental. La phrase qui tue, au nom de laquelle

on tue, enflamme la voûte gracieuse du souk des soieries : « C'est à nous ! »

L'étoile est un bouclier et le croissant la lame d'une épée.

— *Fadl*, s'il vous plaît… encore deux cafés à la cardamome !

Bien sucrés, si possible, pour adoucir l'amertume du conflit.

— La logique militaire israélienne, c'est que les Palestiniens sentent notre puissance pour qu'ils soient découragés d'attaquer, reprend Yehuda, et il n'y a pas d'autre comportement possible avec l'occupation. L'occupation des territoires corrompt et ce n'est pas un slogan : j'ai été un occupant pendant trois ans. Un jour, à Hébron, j'ai pris un gamin palestinien et on l'a trimbalé tout le temps qu'a duré notre patrouille. C'était pour être sûr de ne pas recevoir de pierres. Il ne faut pas blâmer les soldats, mais ceux qui donnent les ordres…

De Hébron à Jérusalem, la route des pierres et des prières s'achève au Kotel, le mur occidental, dernier vestige de l'enceinte qui entourait le mont du Temple au temps d'Hérode. L'esplanade dégagée en 1967 est le haut lieu de la ferveur individuelle et collective. C'est là que prêtent serment les régiments de nouveaux conscrits. Dans la houle de la *Hatikva*, « l'Espoir », l'hymne national, les jeunes défenseurs d'Israël s'amarrent aux reliques de la destruction d'Israël.

Jusqu'au XVI^{e} siècle, le mur fut recouvert d'immondices. Sous le mandat britannique, interdit d'y disposer des chaises pour prier, interdit d'y chanter. Les autorités religieuses musulmanes avaient installé un muret le long du Kotel. Les fidèles ne disposaient que d'un étroit couloir. On les bousculait pour se rendre au souk ou pour vider ses ordures un peu plus loin. Ânes, chalands, cris d'enfants. Des latrines jouxtaient le renfoncement.

Les juifs en appellent à la Société des nations. Ils jettent sur la table tout l'argent qu'ils peuvent trouver :

— Vendez-nous ce couloir !

Peine perdue.

Entre 1948 et 1967, de la guerre d'Indépendance à la guerre des Six Jours, le mur interdit devient le symbole d'une Jérusalem toujours captive, une blessure dans la chair du jeune État hébreu. Pour l'apercevoir, on escalade la haute tour du YMCA, siège de l'association des jeunes chrétiens, en face de l'hôtel King David.

À la reconquête, l'Histoire se venge. Israël rase les maisons arabes qui entourent le Kotel. Dès le 8 juin 1967, Ben Gourion, qui a toujours été silencieusement hanté par la perte de la vieille ville en 1948, donne l'ordre de reconstruire et de repeupler l'ancien quartier juif. Les fouilles archéologiques commencent. Elles mettent à nu ce que fut la vie juive d'avant la destruction. Le mur cesse d'être une trace solitaire.

Petits papiers entre les pierres. On y griffonne un vœu, une prière, un hommage à ses morts. Le mur est un écrivain public. Il déborde d'un courrier innombrable. Une brise et tout s'envole. Les services du nettoyage noieront les messages avec leur pompe à eau. On le sait, mais on continue à tasser son papier dans la fente. Aujourd'hui, un fax absurde, un e-mail fétichiste permet d'expédier des ex-voto de Los Angeles, Paris ou Johannesburg.

Mon père aurait hoché la tête, sceptique :

— *Avoda Zara !* Idolâtrie !

Yeshayahou Leibowitz refusait, quant à lui, de se rendre au Kotel, bien qu'il fût un juif fervent. Après l'occupation de la Cisjordanie, il y voyait le symbole de l'adoration stérile. Une nouvelle trahison du judaïsme. Cet illustre mur des Lamentations, il osait le surnommer le « Discotel » !

— Toute l'histoire racontée dans les textes bibliques est le processus par lequel on surmonte la tendance naturelle à l'idolâtrie enracinée dans le peuple d'Israël comme dans l'humanité en général,

expliquait-il. Telle est la grandeur de la Bible…

Mais la passion du mur, la même depuis toujours, du temps de l'asservissement à celui de la souveraineté, n'était aussi intense qu'en raison d'une fonction secrète et rassurante. Pour les juifs restés en Palestine, sous les dominations successives, et pour les pèlerins de la diaspora, il s'agissait, malgré la poussière de l'humiliation, de vérifier la réalité de l'histoire juive antique.

— Étions-nous là où nous sommes ? Sommes-nous là où nous étions ?

Cette nuque qui s'incline, se redresse, s'incline de nouveau, c'est un hochement de tête :

— Oui, oui, mille fois oui !

L'archéologie est donc l'enjeu d'une furieuse bataille entre experts palestiniens et israéliens.

Les Palestiniens tiennent à prouver que les ruines juives n'ont aucun intérêt historique et que le sous-sol ne recèle aucune trace qui puisse confirmer l'antériorité hébraïque. Ce parti pris, d'une mauvaise foi évidente, a provoqué un véritable désastre voilà quelques années.

— Lorsque le Waqf, l'autorité musulmane qui administre les biens religieux, a construit une nouvelle mosquée souterraine sur les dix-huit hectares du mont du Temple, il a creusé une sortie de secours sans consulter un seul archéologue israélien pour les travaux, m'explique Gabriel Barkay, l'un des plus grands archéologues israéliens. Ils ont extrait pêlemêle treize mille tonnes de gravats chargés de monnaies, de bijoux, de poteries, de sceaux de l'époque du premier Temple. Leurs camions ont déversé ces trésors comme des immondices dans une décharge publique ! Qui s'est ému dans l'opinion internationale, pourtant si prompte à nous condamner ?

Gabriel Barkay fouille dans les entrailles de Jérusalem depuis 1964. Cet homme de soixante-huit ans, au regard doux, est passionné par toutes les périodes : païennes, romaines, omeyyades, abbassides, ayyoubides, mamelouks, ottomanes. Et, bien sûr, celle du premier et du second Temple. Partout où fut la vie, Barkay cherche. Né à Budapest en 1944, il n'était promis qu'à la mort. Mais, grâce à Raoul Wallenberg, le légendaire diplomate suédois qui sauva des dizaines de milliers de juifs dans la capitale hongroise, l'enfant Gabriel fit partie des miraculés. Jérusalem l'a pris dans ses bras tumultueux, et il a voué son existence aux passés mystérieux de sa ville.

Dans sa maison blanche de Talpiot, face aux collines de Judée saturées de mémoire, l'archéologue recense ses merveilles. Un sceau gravé au nom du fils d'Immer, l'homme qui jeta en prison le prophète Jérémie. Un poids, le « *gera* », mentionné dans le Livre des Proverbes. De petits rouleaux d'argent vieux de deux mille six cents ans, portant une bénédiction mentionnée aux versets 24-26 du chapitre 6 du Livre des Nombres. Ainsi va et fouille l'infatigable Gabriel : du texte qui permit aux juifs de rester un peuple à la trace qui prouve que leur passé ne fut pas une invention.

— Nous avons toutes les sources et toutes les preuves, mais les Palestiniens ne veulent pas l'accepter. Le Waqf a un archéologue officiel : seulement, il ne peut pas reconnaître l'existence des vestiges juifs, au risque d'être assassiné le lendemain ! Je ne veux pas qu'on m'ampute de mon histoire.

De fait, les autorités musulmanes ont muré la porte qui menait au mont du Temple – celle qu'empruntait le grand prêtre –, découverte en 1867 par l'archéologue britannique Charles Warren. En tout, cinquante excavations pratiquées aux XIX^{e} et début XX^{e} siècles par les Anglais, les Allemands et les Français ont été obturées. La dernière tentative en date remonte à 1927. Un tremblement de terre endommage Al-Aqsa. La Palestine est alors sous mandat de Londres et les Britanniques restaurent l'édifice. À cette occasion, ils découvrent, éblouis, des mosaïques chrétiennes et une statue païenne. Le Waqf interdit la publication de leurs travaux : le passé de l'endroit doit rester exclusivement islamique.

Une Intifada en sous-sol se déroule ainsi au cœur de la Ville sainte. Archéologues israéliens et palestiniens s'y disputent leur passé, mais les archéologues juifs, aussi, s'opposent les uns aux autres.

Le déni palestinien a eu pour seul effet de galvaniser le discours national-religieux. Si les Palestiniens veulent murer l'Histoire, grande est la tentation, en riposte, pour les Israéliens, de s'emmurer dans l'Histoire.

— Dans les deux camps, l'archéologie a été trahie, résume Israël Finkelstein, athlète au sourire éclatant et l'une des stars dans son domaine depuis la publication de *La Bible dévoilée*[38]. D'un côté, la brutalité avec laquelle le Waqf a travaillé sous le mont du Temple est intolérable. L'affaire des tonnes de gravats millénaires est quasiment comparable à la destruction des Bouddhas de Bamiyan par les talibans, en Afghanistan! Et puis je n'aime pas la tendance palestinienne à clamer qu'il n'y a jamais eu de Temple juif à Jérusalem. En revanche, le gouvernement israélien a commis une faute en laissant le contrôle du champ de fouilles de la cité de David à une association d'extrême droite, Elad, dont l'arrogance a envenimé les choses. Ce lieu majeur pour les juifs et les chrétiens – ici, on marche dans les pas de Jérémie et des rois de Juda – doit être géré par l'État.

Car il y a les fouilles et leur interprétation. Celle d'Elad, financée par le milliardaire américain Irving Moskowitz, sert la propagande de ceux qui refusent toute négociation sur le statut de Jérusalem. Ce qui gêne beaucoup d'Israéliens.

Pour contrer le message diffusé aux visiteurs pendant le circuit archéologique hollywoodien d'Elad, Jonathan Mizrahi a organisé un « tour alternatif ». Comme Yehuda Shaul à Hébron ! Mizrahi est tombé dans la contestation en travaillant sur le chantier du mur de séparation en 2006. Cette monstrueuse barrière de béton gris qui serpente à travers la Cisjordanie pour isoler les Palestiniens et empêcher les infiltrations de kamikazes en Israël. La barrière a rendu la vie un peu plus intenable aux Palestiniens, mais elle est légitimée par la majorité des Israéliens car elle a bel et bien découragé les attentats-suicides.

Las de collaborer à une division, Jonathan Mizrahi démissionne en 2007. Il veut tenter, sinon de réconcilier, au moins de ne pas haïr. Il imagine donc un nouveau circuit archéologique dans le contexte de la cité de David, qui ne nie rien de l'héritage judéen mais invite les participants à discuter avec les habitants palestiniens. Avec sa bouille d'étudiant rêveur, Mizrahi répète que « l'archéologie doit conduire à la compréhension des cultures, pas à leur affrontement »…

J'avais été placée personnellement au cœur de cet affrontement, au début des fouilles de la cité de David. Et de bien étrange façon.

De Shaar Haashpot, la porte des Détritus, l'une des huit portes percées dans les murailles de Soliman, on aperçoit, blotti dans les ravins, le petit village de Silwan. C'est là qu'habitait mon double. Car j'ai un double sur cette terre trop promise : un journaliste palestinien qui porte le même patronyme que moi.

Petit détour généalogique. Mon nom a le don d'ubiquité. D'origine arabe, comme de nombreux noms de juifs séfarades, les juifs de l'Orient arabe, il est alternativement juif ou musulman. Cela m'a parfois placée dans des situations ambiguës. En reportage à Bagdad, quand y régnait Saddam Hussein, je fus accueillie par le sourire ravi du patron de l'hôtel Mansour : il me prenait pour la sœur parisienne d'une des chanteuses les plus populaires d'Irak. À Damas, on me demanda depuis combien de temps je n'avais pas vu ma famille de Deraa, non loin de la frontière syro-jordanienne. Manifestement, les services du renseignement des dictatures se cassaient le nez sur mon identité. Mais les circonstances ne furent jamais aussi troublantes qu'à Silwan.

J'étais arrivée jusqu'à mon homonyme par un avocat israélien d'une association de défense des droits de tous les citoyens. Il le défendait dans une affaire d'expulsion. Sa maison était en effet située au sommet du champ de fouilles de la cité de David. Les archéologues demandaient à ce qu'il en parte au plus vite pour creuser plus commodément la terre de l'Histoire juive.

Mon Gozlan palestinien, chroniqueur dans le journal de Yasser Arafat, m'accueillit fort bien et

m'installa, pour déjeuner, sur sa merveilleuse mais précaire terrasse. Je me penchais avec curiosité vers l'abîme, en contrebas, qui recélait les traces du roi David. Assis l'un en face de l'autre, sous les citronniers rebelles aux pelleteuses sionistes, nous partagions le pain et le sel, estomaqués d'être à la fois l'autre et le même. Pour recomposer le parcours de nos aïeuls respectifs, il eût fallu des années d'onomastique, la science des noms de famille. L'ambiance ne s'y prêtait guère. Nos arbres généalogiques avaient dû sombrer quelque part en Méditerranée. Les enfants me furent présentés comme à une tante éloignée, et on me questionna sur ma propre descendance.

Or, mon fils porte précisément le nom du souverain dont le fantôme risquait de jeter à la rue ces petits cousins palestiniens. Je l'avais choisi par tendresse pour l'histoire, tant chérie chez les juifs, d'un roi tout à la fois guerrier et poète, mystique et charnel. Humain, trop humain, ce David n'avait rien de saint, contrairement au calendrier chrétien qui l'a ridiculement intégré dans son panthéon angélique. Il n'y a pas de saints dans la tradition juive : même les anges se recouvrent les pieds de leurs ailes, honteux de ne pas être des hommes. David avait convoité une femme interdite, l'éblouissante Bethsabée, et fait tuer son mari Uri pour la posséder. Il avait assouvi son désir et souffert de sa faute, connu le plaisir et le remords. Bien qu'il eût vaillamment défendu et agrandi son royaume, puis dédié à Dieu des psaumes ardents composés sur sa harpe, David ne fut pas autorisé à construire le Temple car il avait versé le sang. Cet honneur revint à Salomon, le fils qu'il eut de Bethsabée. Héros sensuel et tragique, fils des armes, des mots, des caresses et des larmes, David incarne les contradictions majeures, non seulement d'Israël mais aussi de l'être humain, dans sa violence, son infidélité, sa vérité et son accomplissement.

Je n'allais évidemment pas m'attarder sur ces symboles chez mon hôte. Une pudeur-vigilance-inquiétude me contraignit à taire le prénom éloquent, hommage trop clair au mythique ancêtre combattant et harpiste. Ce fut le seul point sur lequel je fus amenée à louvoyer. Et à mentir.

Je rebaptisais derechef mon fils absent du nom de Pierre.

Sur cette pierre pouvait s'édifier notre malentendu. Le ciel de Jérusalem était, comme à son habitude, d'une grande beauté. J'étais transportée par le vivant symbole que formaient la Gozlan juive et le Gozlan palestinien. Mon étourdissement frôlait l'abrutissement.

— Quelle paix inouïe !

Il hésita.

— Moui…Vous voyez ces drapeaux israéliens ?

Ils claquaient au vent sur les toits de quelques maisons aux alentours.

— J'ai une dizaine de mes voisins qui ont dû partir…

— Expulsés !

Mes neurones recommençaient à fonctionner. J'étais en mission, informée par un Israël humaniste – celui de l'avocat du journaliste palestinien – des dégâts commis par un Israël ultra-nationaliste.

Chaque matin, en prenant son café, mon homonyme ne faisait pas le salut au soleil mais à l'étoile. Il lui en disait des vertes et des pas mûres. Dégage. Que je ne te voie plus, ni à Silwan ni ailleurs. Il en avait assez, et plus qu'assez, de ce David, satrape imprécis ressuscité d'il ne savait quel grimoire pour lui voler ses clés. Pendant ce temps, les ménagères sionistes, affiliées au Bloc de la foi, chantre de la colonisation et de l'appropriation de toutes les terres arabes, y compris à Jérusalem, faisaient leurs carreaux en chantant les psaumes.

C'était évidemment une situation catastrophique. Tels Dupond et Dupond, Gozlan et Gozlan regardaient l'étoile de David en grignotant des olives.

— Il faut retirer ces drapeaux !

— C'est exactement ce que je viens de dire, il faut immédiatement retirer ces drapeaux !

Nous étions bien d'accord. Cependant, le malentendu s'insinuait en moi, édifiant une ligne secrète entre nous, autant qu'entre les deux Israël qui se disputaient sournoisement mon cœur caché.

Car je ne pouvais haïr cette étoile. Qu'elle se recule, qu'elle laisse vivre ce cousin, qu'elle s'en aille

flotter vers Jérusalem-Ouest. Mais je ne pouvais communier dans sa détestation totale, pour aussi compréhensible qu'elle fût d'un point de vue d'exproprié palestinien. Ce signe à six branches était une très grande chose pour moi. Il était gravé sur la tombe de mes parents et je le retrouvais, lavé par la lumière, en débarquant à Lod. Entre cette étoile et moi, c'était à la mort et à la vie, puisque la vie, toujours, l'emporterait. Les homonymes pouvaient donc se réjouir œcuméniquement de leur cousinage mais en aucune façon partager leur mémoire. Elle se dressait entre eux, rebelle à leur bonne volonté.

— Il faut la paix !

— C'est ce que je viens de dire, il faut la paix !

Nous soupirâmes d'un commun accord. C'était déjà ça.

Je le quittai, tenaillée par une vague culpabilité, avec dans ma sacoche la photo de sa maison à pic sur la terre retournée. Culpabilité absurde : j'étais prête à manifester pour que lui et les siens puissent vivre à Silwan. Et je relatai fidèlement, dans les années sombres qui suivirent, le combat légitime des villageois de Silwan pour rester chez eux autant que le soutien des Israéliens du camp de la paix à leur cause.

Cependant, une certaine curiosité nationale me taraudait quant à ce champ de fouilles. J'aurais volontiers consacré, en même temps qu'un article à la désolante volonté d'expulsion, un autre article au resurgissement d'un carré d'Histoire davidique.

Je n'eus pas à me fatiguer. Il y eut bien vite des centaines d'articles sur la cité de David. En Israël comme en diaspora, on les lisait avec passion. Aucun, sauf dans la presse de gauche comme *Haaretz*, ne mentionnait l'injustice faite aux familles de Silwan et à mon double palestinien. L'Israël de la reconquête l'emportait largement sur l'Israël de l'altérité.

Nous autres juifs, sommes-nous décidément trop enfouis en nous-mêmes pour prêter à l'autre l'attention que requiert sa propre tragédie ? Ou bien avons-nous peur de voir se dissoudre notre identité en reconnaissant pleinement celle d'en face ?

Mais l'inverse est vrai aussi. Certains Israéliens ne s'aiment pas. Exclusivement alignés sur les positions palestiniennes, ils adhèrent au concept dangereux d'un seul État binational. À quoi bon militer pour la fin d'un conflit dont on souhaite, de toute façon, voir disparaître en tant qu'État l'un des deux protagonistes? Pourquoi, le 14 mai 2012, sur le campus de l'université de Tel-Aviv, quelques centaines d'étudiants juifs israéliens ont-ils commémoré avec les étudiants arabes israéliens le jour de la Nakba, « la Catastrophe », comme les Palestiniens nomment le jour de l'indépendance d'Israël, le 14 mai 1948 ? Autant je comprends la volonté des Arabes israéliens de marquer, pour leur mémoire nationale, le deuil du passé, autant je discerne mal les contours de la solidarité de leurs camarades juifs dont les familles ont, ce jour-là, littéralement ressuscité des cendres de l'exil.

Ils sont très loin du centrisme intelligent et pragmatique, qui, seul, pourra sauver le pays du fanatisme.

Mohamed Gozlan a été expulsé avec sa famille en 2005, après une bataille juridique qui dura plus de quinze ans. Soutenu par plusieurs ONG israéliennes, dont les Rabbins pour la paix, il vit sa maison récupérée par le Fonds national juif en liaison étroite avec l'association Elad qui gère la totalité du nouveau site de la cité de David. Celle-ci est désormais maîtresse absolue de l'immense champ de fouilles et du tourisme qu'elle y développe. Son interprétation partisane – établir la preuve irréfutable de la présence d'une majestueuse cité royale au X^{e} siècle av. J.-C. – est contestée par certains des plus fameux archéologues israéliens. Ainsi, pour Israël Finkelstein, le tableau resplendissant dressé de la capitale du roi David est complètement tronqué.

« L'exploration du terrain de la Jérusalem biblique n'a apporté aucune preuve significative d'occupation au X^{e} siècle av. J.-C. Non seulement toute trace d'architecture monumentale y est absente, mais on n'y trouve même pas le moindre tesson. Ces vestiges qui, sur d'autres sites, caractérisent si bien

le Xe siècle, se font rares à Jérusalem. La conclusion la plus optimiste que l'on puisse tirer de cette absence d'indices est que la superficie de la Jérusalem du Xe siècle était plutôt réduite, qu'elle devait se limiter aux dimensions habituelles d'un village de montagne[39]… »

Les conclusions de Finkelstein et Silberman firent scandale en Israël : elles remettaient en cause l'acharnement avec lequel l'idéologie voulait faire coller le récit juif, fondateur d'une identité qui avait survécu à l'exil, avec la réalité des pierres.

J'ai rencontré Israël Finkelstein. C'est un formidable archéologue. Il aime son pays et l'honore par ses découvertes et son talent. Il n'a jamais nié le lien entre la terre et l'épopée du peuple juif. Mais il ne veut se fier qu'aux faits. Les faits sont parfois fascinants, même s'ils sont différents des perspectives majestueuses de la cité royale de David chantées par Elad.

Ainsi, Finkelstein constate que les découvertes opérées dans le sous-sol de hameaux identifiés comme sites des premiers israélites, vers 1200 av. J.-C., montrent que les villageois ne consommaient pas de porc :

« Les os de porc ne figurent pas dans les tas d'ossements, contrairement à ceux des habitats philistins, ammonites et moabites… Cette absence de consommation de porc reste le seul indice que nous possédions d'une identité précise partagée par l'ensemble des villageois établis dans les hautes terres. Peut-être les proto-israélites ont-ils cessé de manger du porc uniquement parce que les peuplades qui les environnaient – leurs adversaires – en consommaient et qu'ils commençaient à se vouloir différents d'eux ? Des pratiques culinaires ou des coutumes diététiques spécifiques sont deux des moyens qui permettent de dresser des frontières ethniques. Donc, un demi-millénaire avant la composition des textes bibliques qui présentent les détails des règlements diététiques, les israélites avaient décidé, pour des raisons qui demeurent obscures, de ne plus manger de porc. Lorsque les juifs contemporains observent cette interdiction, ils ne font que perpétuer la plus ancienne pratique culturelle du peuple d'Israël attestée par l'archéologie[40]… »

Alors que Finkelstein et Silberman, sans nier, raccordent avec passion les éléments concrets de la saga israélite et hébraïque, ils se font traiter de négationnistes par les simplificateurs de l'autre Israël, avides de créer une copie biblique de Disneyland autour du site de la cité de David. Supporters des colons qui se sont installés dans les maisons de Silwan, les propagandistes d'Elad affichent un discours agressif et sans nuances. Manifestement, ils ont tout oublié du message principal de la Torah, que Rabbi Hillel, un sage du Ier siècle av. J.-C., résumait à ce principe : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît. »

Une fois comprise cette phrase, socle de l'éthique juive, l'élève, selon Hillel, n'avait plus qu'à étudier tout le reste.

Les enseignements de Rabbi Hillel ont été totalement trahis par ceux qui manipulent l'information sur la cité de David. Il se trouve pourtant parmi eux une majorité de juifs arborant la kippa noire des craignant-Dieu.

Quand je revins à Silwan, un jour de septembre 2011, Jérusalem suffoquait sous un ciel de Golgotha, noir à 3 heures de l'après-midi. Les pierres volaient et les sirènes de police hurlaient des deux côtés du ravin où s'étire la cité de David. Colons ultraviolents et Palestiniens que les agressions pourraient bien pousser vers le nihilisme djihadiste en étaient encore venus aux mains dans le village de toutes les convoitises.

Comment dominer le vertige qui monte du sous-sol de la ville trop désirée ? En septembre 1996, Benyamin Netanyahou, lors de son premier mandat, avait ouvert sur la Via Dolorosa la porte du tunnel des Hasmonéens creusé par les rois juifs du IIe siècle avant notre ère. « Si tu touches à cette porte,

Jérusalem s'embrasera ! », lui prédisait alors le Mossad. Il y eut soixante-dix morts.

Le tunnel s'ouvre à la gauche du Kotel. Il sinue sur près de cinq cents mètres. Sa visite comme l'observation des réactions du public qui le découvre sont spectaculaires.

En attendant de descendre au fond du puits de l'histoire nationale, hommes, femmes et enfants se massent aux barrières métalliques placées devant une petite porte grise. Ils piétinent, frémissent, tempêtent. L'instant convoité tarde trop.

Le tunnel se visite à heures fixes. Par sécurité, sa capacité d'accueil ne doit pas excéder une cinquantaine de visiteurs. De passagers, plutôt : cette cohue ressemble à celle d'un quai d'embarquement. Au-dessus de la porte, une pancarte : « Tunnel ». Pour quel voyage levons-nous l'ancre ?

La petite porte s'ouvre, comme celle d'*Alice au pays des merveilles*. Lentement, nous descendons une dizaine de marches, parmi les vagues de rêveurs éveillés. J'entends l'issue se refermer derrière moi avec un claquement sec. Ça y est, nous sommes bouclés.

Ce n'est pas un tunnel mais un monde. Un pan de ville sous la terre, avec des salles de prière, des piscines, des citernes, des carrières, une rue dallée que foulaient les juifs voilà plus de deux mille ans, en marchant vers le Temple, à l'intérieur des murs qui protégeaient le mont. Une longue, haute et sombre caverne où résonne, comme dans les abysses des civilisations perdues, l'écho des anciens vivants. Mais ici amplifié et repris par le visiteur. Il caresse ce décor de l'œil et de la main, comme s'il respirait au présent.

On marche d'abord d'un pas ferme, puis, à mi-parcours, le passage se rétrécit brusquement, la pierre énorme vient se coller au corps. La roche est zébrée de nervures grises et rousses, recouverte de gouttelettes comme une peau humide.

On s'arrête. Sur la droite, dans un renfoncement encombré de gravats, une porte condamnée. Celle découverte par l'archéologue anglais Warren, au XIX^{e} siècle, dont me parlait Gabriel Barkay. C'était l'issue empruntée il y a deux mille ans par les prêtres et les notables pour accéder au mont du Temple.

De très anciens textes rabbiniques décrivent la porte et son usage. Derrière, un escalier interdit mène directement à l'esplanade des mosquées.

On arrive au point le plus proche du lieu où se dressait l'autel, sur le mont, et où ne pouvait pénétrer que le grand prêtre. Et encore, seulement une fois par an, le jour de Kippour.

Les Romains, lors de la prise du Temple en 70, furent stupéfaits, en déchirant le rideau, de trouver vide de toute statue ce célébrissime et mystérieux recoin du sanctuaire.

Où se cachait donc le Dieu des juifs ? Ils en conclurent que les rebelles étaient athées.

Ces rues enterrées, où nous progressons lentement, étaient alors à ciel ouvert. Les juifs y fuyaient, désespérés, poursuivis par les assaillants. Le Temple était aux mains des idolâtres ! Jérusalem flambait, torche monstrueuse au faîte de la Judée vaincue. Gris de cendres, on se ruait vers les collines, sur un tapis de cadavres. « Les flammes n'étaient rien comparées à la mer de sang », écrit l'historien Flavius Josèphe, ce grand reporter de jadis qui eut le sombre privilège de couvrir l'événement en direct depuis le camp romain. Il était juif. Il avait mené la résistance en Galilée. Il était passé à l'ennemi pour sauver sa peau et parce qu'il croyait au compromis. Tant mieux. Sans lui, on ne saurait rien. C'est le seul et le dernier scribe de la tragédie juive. Il a décrit l'assaut, de la première boule de feu lancée sur les portes d'or aux hurlements des victimes.

Il y eut plus d'un million de morts, le 9 du mois d'Av – juillet-août du calendrier hébraïque –, dans l'été écrasant. En mémoire de cette catastrophe, fin de la souveraineté et entrée dans l'exil, les juifs observent ce jour-là un jeûne absolu.

Mille huit cent quatre-vingt-dix-sept ans plus tard, le 7 juin 1967, à 10 heures du matin, un cri bref et triomphal crépitait sur tous les postes de transmission de Tsahal.

— Le mont du Temple est entre nos mains !

Rejoignant les parachutistes qui viennent de prendre le Kotel et embrassent le mur en pleurant, le grand rabbin des armées, Shlomo Goren, fait sonner le shofar, la corne de bélier par où s'exhale un son rauque et strident, tel le râle d'un coureur à bout de souffle.

Les juifs, en effet, avaient couru longtemps.

À quoi pense notre caravane muette, immobilisée dans ce goulot étroit ? À la destruction ou à la renaissance? Saisis par la proximité du légendaire saint des saints, la synagogue invisible la plus sacrée du monde juif, beaucoup récitent tout bas le Kaddish, cette prière des morts qui est paradoxalement une affirmation de la vie.

J'étouffe ? Je respire ? Trop d'ombres ici. Suis-je happée, moi aussi, par le vertige ?

— *Hashmonaïm !* Les Hasmonéens !

Un autre envoûté répète le nom en hébreu. Il détache solennellement les syllabes. Nous avons en effet atteint les canalisations installées par ces souverains, formidables architectes et excellents guerriers. Les derniers conquérants de l'histoire juive antique. De la colonie grecque qu'était devenue la Judée en 165 av. J.-C., les Hasmonéens refirent un royaume indépendant. Ils prirent la Samarie, la Galilée et les villes côtières. Fins politiques, ils négocièrent, après avoir prouvé leur force, des traités de paix avec les puissances voisines. Ce fut un boom économique sans précédent. Les immigrants affluaient de toute la diaspora. La Judée, dans ses frontières élargies, devint l'une des régions les plus peuplées du Moyen-Orient. Tous les écoliers israéliens ont été bercés par la saga triomphale de cette dynastie. Mais personne n'oublie que les querelles de succession et les assassinats politiques provoquèrent la chute des Hasmonéens. C'est alors que l'État juif, miné par les haines internes, fut occupé puis démantelé par Rome.

— *Hashmonaïm !*

Sur leur grandeur et leur chute, on disserte même à la Knesset !

Nous approchons de la sortie. La pierre épouse de plus en plus étroitement le torse et les bras du marcheur. Elle le pousse presque en avant, c'est une prise de possession. La petite colonne avance, fébrile. Avide de couler à pic, toujours plus loin. Vers la voix du grand prêtre, le Temple au toit incrusté d'épis d'or sur lesquels venaient se fracasser les oiseaux.

Dangereux, ce tunnel, avec sa lumière glauque. Le jour, au-dessus, n'existe plus.

— *Hashmonaïm !*

Je suis happée par un passé magnétique.

Un dernier escalier et le voyage s'achève. Trois coups frappés à une porte grise. Les soldats ouvrent.

Nous sommes sur la Via Dolorosa.

Péniblement, je m'arrache à mon somnambulisme. Les Palestiniens, le visage fermé, regardent les juifs émerger de leur mémoire, cette poudrière.

Ai-je franchi, moi aussi, la ligne qui sépare les deux Israël ?

— Un café bien fort ?

Dans sa bibliothèque d'Emek Refaim, la « Vallée des fantômes », en réalité le quartier du seringa et de la raison, le professeur Moshe Halbertal, philosophe, écrivain, partisan de la restitution des territoires, me sourit, amusé.

— On est en pleine fétichisation du politique ! Le mont du Temple en est devenu le symbole le plus extrême. C'est un Moloch pour lequel, des deux côtés, on est prêt à sacrifier des générations ! Le problème, c'est la peur qui s'est renforcée après le retrait unilatéral de Gaza et ses conséquences sans espoir avec la consécration du Hamas. Celui qui ne comprend pas cette peur ne pourra pas faire la paix.

— La paix… ?

De Hébron au tunnel des Hasmonéens, en passant par Bruchin et Silwan, je n'y crois plus. Le mot a

fini par se planquer derrière un mur de mon cerveau, à l'israélienne. Un mur de lamentations et de séparation. Un mur d'antiquités et d'obscurité. Mais le pessimisme est un luxe que les juifs ne peuvent pas se permettre, répétait Golda Meir.

— Depuis 1967, il y a eu trois idéologies et elles ont toutes échoué, poursuit Moshe Halbertal. D'abord, la gauche a promis la terre contre la paix et elle a échoué. Ensuite, la droite a voulu le Grand Israël et les colonies et elle a échoué à cause de la démographie palestinienne. Enfin, l'unilatéralisme n'a mené à rien : la construction du mur de séparation en Cisjordanie, comme le retrait de Gaza ne nous ont apporté aucun répit.

— Alors il est temps d'inventer une quatrième idéologie, mais laquelle ?

— Il faut se retirer des territoires. Mais il doit y avoir un élément sécurisant entre les Palestiniens et nous. Une force internationale. Jusqu'à ce que nous soyons prêts pour une sorte de coopération qui ouvrirait la voie à la réconciliation.

— La réconciliation ?

J'ai l'impression de rêver, mais l'optimisme de Moshe Halbertal est aussi réconfortant que son café. Il n'est pas le seul à préconiser une médiation physique entre Israéliens et Palestiniens. Plusieurs plans de paix la mentionnent. Avi Primor, ancien ambassadeur d'Israël en France et en Allemagne, en fait, lui aussi, la condition d'un apaisement. Israël continue à y voir une offense à sa souveraineté. Mais le contexte dans lequel ce refus s'inscrit est celui de la délégitimation constante du fait juif historique dans le discours palestinien. C'est là-dessus qu'insiste Moshe Halbertal :

— Les Palestiniens doivent comprendre que les juifs ne sont pas des Croisés mais des enfants de cette terre. L'Autorité palestinienne doit accepter qu'il y ait une synagogue sur le mont du Temple.

Je me remémore mes dizaines d'entretiens avec des Palestiniens de tous milieux et de tous bords politiques. Des partisans du Hamas, dans les ruelles de Naplouse, aux intellectuels laïques tels que le philosophe Sari Nusseibeh, président de l'université al-Qods.

— On en est loin !

— On s'en rapprochera, si les Israéliens reconnaissent leur part de responsabilité dans le drame des réfugiés palestiniens. Cela suffit : nous nous sommes suffisamment brûlés ! Il n'y aura pas de réelle réconciliation sans combat contre la nouvelle idolâtrie…

À Emek Refaim, au coin de la rue Lloyd-George et de l'avenue principale qui n'est pas bien large, il y a un banc sous les feuillages. J'aime m'y asseoir quand je passe voir Motti et Shoshana dans leur jardin de Baqa, Hagit Ofran au siège de La Paix maintenant, Moshe Halbertal dans sa bibliothèque, Dror Etkes dans le café d'à côté. J'y respire l'air des fleurs et des livres, celui du combat simple et pur pour la dignité des autres, sans laquelle le judaïsme enseigne qu'il ne peut y avoir de dignité pour soi. C'est là que je cherche, à mes côtés, la silhouette élégante de mon père, sa voix sage et son sourire pensif :

> *— Chacun sera assis sous sa vigne et sous son figuier Et il n'y aura personne pour les troubler*[41]…

6

SHABBAT CONTRE SHABBAT

Vite, vite, pressons s'il vous plaît, on ferme. Les marchands me poussent dehors, les rideaux de fer tombent, les passants courent, les voitures accélèrent, les portes claquent. Mais qu'a donc Jérusalem en ce milieu d'après-midi ? Il est 4 heures à peine et chacun s'envole comme si un couvre-feu général venait d'être subitement décrété. Le soleil est pourtant haut. Comment, haut ? Vous ne le voyez pas dégringoler ? Vite, vite, il s'agit de regagner la maison avant qu'il ne se soit enfoncé derrière les collines. Cessez de lambiner: il ne faut pas rater le dernier autobus, regardez à quelle allure il file ! Juste le temps de freiner pour prendre les voyageurs : le chauffeur, lui aussi, regarde le ciel d'un air inquiet.

À la fin, me direz-vous ce qu'il se passe ? Quelle est cette nouvelle tempête ? Donnez-moi les journaux ! Comment ? Il n'y a plus de journaux ? Servez-moi un café ! Quoi, on ne sert plus rien de chaud ? On me jette à la rue ? Taxi ! Comment, je vais trop loin ? Mais on en a pour dix minutes ! Dix de trop ? Mais c'est une grève générale ! Où est mon portable, que j'appelle l'ami Asher ! Comment, vite ? Toi aussi ? Dans cinq minutes, tu te débranches ? Je suis en retard ? Mais à quelle heure dînez-vous donc ? Ah, c'est qu'il faut tout préparer ? Oh, ne vous mettez pas en peine pour moi ! Ce n'est pas pour moi ? Qu'ils sont courtois, ces Jérusalmites !

Ah, c'est vendredi soir. J'avais oublié. Shabbat.

Sixième soir, à la première étoile, entrée du septième jour, au quatrième commandement de la Torah, stop ! Tout s'arrête, le travail, les trains, les bus, les taxis, les avions d'El Al, le téléphone, la flamme des réchauds, les cigarettes et même les ascenseurs. Le temps se fige : c'est vers l'immobilité que vous courez en tous sens avec une précipitation affolée.

D'accord, j'irai à pied, le moyen d'échapper au shabbat ! Il descend, cela se sent au fur et à mesure que je remonte la rue Yaffo, maintenant aussi vide et déprimante que le boulevard Haussmann un 15 août. Tous volatilisés.

Ah non, voici quelques réfractaires. Deux jeunes filles sur un banc. Elles ont allumé une cigarette avec indolence et croisé leurs longues jambes nues. Aïe, un petit bataillon d'orthodoxes en redingote noire surgit de la rue Havatselet, la rue du Lys. C'est là que se trouve le quartier général de leurs pires ennemis, les journalistes du quotidien *Haaretz*. Bon, mais pour eux aussi, c'est repos, shabbat oblige.

Sur les beautés fumeuses et solaires, ils ont un bref regard de biais, terrorisé et terrorisant. Surgit une troisième pin-up. Et, en face, deux autres craignant-Dieu. De leur veston dépassent les *tsitsith*, les franges rituelles destinées à rappeler tout au long de la journée les injonctions de la Torah. La belle et les dévots allant tous au pas de charge, qui vers Dieu, qui vers le diable, on craint une collision. Assisterai-je au choc frontal des deux Israël ? Ouf, on se contourne au dernier moment, on se déroute sans s'effacer, chacun et chacune affichant une présence brûlante prête à consumer l'autre sans gestes ni mots. La silhouette de chair cuivrée et les lévites sombres prennent la tangente. Le frôlement redouté n'a pas lieu.

Les trois belles attendaient leurs petits amis. Ils arrivent hors d'haleine, tout le shabbat à leurs trousses. Grandes effusions. Et grand émoi, à ce spectacle, d'un *hassid* égaré qui tire désespérément sur ses papillotes comme s'il voulait en faire des cordons de rideau à refermer sur cette abomination. La petite troupe s'enfonce dans le lacis de ruelles, derrière la place de Sion. Il y a là-bas un passage où l'on mange chaud, on boit sec, on fume dru et on musique à tout-va, pas précisément sur l'air des cantiques.

C'est sombre, étroit, incommode et très, très mal vu par la population majoritaire. C'est un ghetto. Un ghetto anti-shabbat. J'ai promis à l'ami Sefi de l'y rejoindre dans la soirée. En attendant, on m'attend chez Asher.

Et je cahote avec mes paquets, ce qui est violemment anti-sabbatique. Interdit de porter le moindre fardeau dès que se profile l'heure sacrée. Or le crépuscule est arrivé sans crier gare, comme toujours à Jérusalem et je suis au beau milieu de la sainte trêve. Miracle, un taxi passe, un taxi s'arrête. L'ange des mécréants a dû me prendre en pitié.

— À l'American Colony, madame ?

Il est clair que j'ai une tête à me rendre dans cet hôtel délicieux de Jérusalem-Est, rendez-vous des intellectuels palestiniens, des pacifistes israéliens et des journalistes européens. Une tête à m'être complètement perdue dans l'incongruité juive du vendredi soir, à la recherche du café turc, du patio fleuri et des fauteuils syriens incrustés de nacre, du sourire des serveurs qui parlent tous français et de la mélopée du muezzin qui fuse de la mosquée voisine.

Non, hélas.

« Que signifie ? », comme s'interrogent les talmudistes. Oui, que signifie ce « non, hélas », dans le texte de ma vie profane ? Suis-je tant assoiffée de l'American Colony et de son allergie exaspérée au judaïsme majoritaire ? Mais ne suis-je pas en même temps tombée à mon insu dans le manteau sabbatique, intrigant et étouffant, qui enveloppe la Jérusalem juive ?

J'ai soif et j'ai faim des deux, comme d'habitude.

Je vois double. Je vis double. Comme tant de juifs. Comme tant d'Israéliens.

Allons ! Chez Asher, chez Shabbat…

— Ah, c'est toi, enfin ! La diaspora sera toujours en retard…

— Je…

— Non, n'explique pas, n'explique rien, chuuuuuut, c'est la prière…

Baroukh Ata Adonaï, Elohenou Melekh a olam, Béni sois-tu, Roi du monde, qui as mis un taxi mécréant sur ma route alors que j'errais dans le désert sabbatique rue Yaffo. Béni sois-tu, Toi qui soutiens les faibles, consoles les affligés et vas enfin me permettre de boire les trois coupes rituelles de ce bordeaux millésimé disponible dans les bonnes maisons casher. Oui, béni sois-tu, Toi qui as inspiré à Lisa ce couscous purement constantinois, où la courgette n'est pas immergée dans un océan de sauce mais se détache délicatement sur une couronne de navets odorants. *Lehaïm !* À la vie ! Réjouissons-nous sabbatiquement et boulimiquement.

— Alors, Asher, ton portable est en panne ?

— Il marche très bien. On a un réseau fantastique. Mais je ne réponds plus le shabbat, fini.

— Asher hyper-casher ! Il y a trois ans, tu ne mettais pas les pieds à la synagogue !

— On est à Jérusalem, comment veux-tu vivre autrement ? C'est tout un chemin. Tu travailles avec des religieux, tu dînes chez des religieux et il faut bien que tu rendes les invitations. Pour rendre les invitations, il faut que ce soit casher. Pour que ce soit casher, il faut deux vaisselles, une pour le lait, une pour la viande.

Les lois alimentaires du judaïsme s'appuient notamment sur cette prescription sibylline de la Torah : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère. » En conséquence, nul ne consomme des laitages dans un repas qui comprend de la viande. La séparation stricte des ustensiles est la première condition d'une cuisine conforme aux *mitsvot*, les commandements qui règlent toute l'existence religieuse juive.

Pourquoi les *mitsvot* et les lois alimentaires ? Parce qu'il s'agissait, aux temps bibliques, de tracer une ligne infranchissable entre les pratiques des peuples idolâtres et celles des juifs monothéistes. Les autres tribus de la région faisaient cuire la viande dans le lait ? Il n'en sera plus question pour les gastronomes hébraïques. Ce casse-tête m'interdit entre autres de commander une entrecôte *et* de m'offrir une mousse

au chocolat en dessert dans les restaurants de Jérusalem. En revanche, à l'American Colony…

— Si tu achètes les deux vaisselles, poursuit Asher en engloutissant les divines boulettes du sixième soir, pourquoi les laisser dans le placard ? Tu dois les utiliser, et si tu les utilises, tu manges forcément casher. Une fois que tu manges casher, tu es un religieux. Et si tu es un religieux, tu ne peux plus te bricoler un petit shabbat, juste t'arrêter de fumer. Tu dois faire un vrai shabbat et donc j'arrête tout et je débranche mon téléphone. De toute façon, il ne sonnait jamais le shabbat, puisqu'il n'y a pratiquement plus que des religieux à Jérusalem. Tu as compris le chemin ?

— J'ai compris que tu étais devenu religieux pour rendre les invitations !

— Oïe… Quel mauvais esprit ! Et le métier, ça va ? Tu écris toujours des horreurs sur Israël ? Qu'on est en guerre civile et tout ça ?

— Ce n'est pas vrai ? Laïcs et religieux n'ont pas été tout près de se trucider quand tes copains les orthodoxes ont jeté des pierres à la petite fille de Beth Shemesh parce qu'ils trouvaient sa jupe trop courte ?

En décembre 2011, Naama Margolese, huit ans, a été agressée et insultée par des *haredim*, des hommes en noir, qui ont craché sur sa tenue « immodeste ». L'affaire a déclenché un énorme scandale. Le 27 décembre, dix mille manifestants occupaient les rues de Beth Shemesh pour protester contre les fanatiques. Ils étaient soutenus par le Premier ministre Benyamin Netanyahou. La foule scandait : « Israël ne sera pas l'Iran ! » La petite Naama venait d'une famille conservatrice, mais il n'y a plus rien de commun entre des juifs conservateurs pratiquants et les ultra-orthodoxes qui installent des barrières pour indiquer quel chemin doivent emprunter les femmes, ou leur ordonnent de s'installer exclusivement à l'arrière des autobus. Shimon Peres, le vieux Président, a lui aussi tonné :

— Aucun homme n'a le droit de forcer une femme à s'asseoir où il veut !

Même les ministres des partis religieux ont pris fait et cause pour la petite Naama et sa famille. Netanyahou martelait :

— En Israël, il n'y a pas de place pour l'exclusion de la moitié de la population !

Cet obscurantisme, je l'avais vu en action en Israël, au cœur de ma propre famille, dans un de ses rameaux lointains qui avait choisi l'État hébreu après l'indépendance de l'Algérie en 1962.

Les juifs d'origine algérienne sont beaucoup moins nombreux en Israël que les juifs d'origine tunisienne et marocaine. Cela tient à leur attachement à la République, qui en fit des citoyens français dès 1870, statut radicalement différent de celui de leurs voisins du Maghreb restés des sujets du bey de Tunis ou du roi du Maroc. La plupart des pieds-noirs juifs ont donc choisi la France et non Israël lors de leur tragique exode de 1962. Un demi-frère de mon père faisait exception et avait opté avec un certain courage pour l'*alyah*.

Je l'avais rencontré deux ou trois fois, lui et sa famille. Tous étaient devenus religieux. Ce qui n'empêchait pas la chaleur humaine, même empreinte de componction, de la part de cet oncle lointain. Je les visitai rapidement, un peu lasse devant cet étalage de piété. Mon dernier contact fut catastrophique. Non avec lui et son épouse, une charmante femme qui rêvait sans doute secrètement de s'évader de l'obsession pieuse. Mais avec leur fils, mon cousin.

Je l'avais entrevu de longues années auparavant. Alex avait alors tous les traits du jeune *olé hadach*, du nouvel immigrant qui apprenait l'armée et son nouveau pays. Depuis, il avait épousé une jeune fille issue d'un milieu ultra-orthodoxe d'origine marocaine.

Vingt ans plus tard, ils avaient eu neuf enfants. J'étais invitée à venir les embrasser à Beth Shean, dans la vallée du Jourdain.

Enfin, les embrasser… c'est vite dit. Le nouveau look du cousin Alex excluait cette éventualité. Il m'attendait à la gare routière de Beth Shean, enveloppé dans sa lévite noire et pourvu d'une barbe décourageante. Toutes les femmes, même les cousines de son âge, étant suspectes de vouloir activer le

yetzer hara, le mauvais penchant, il me salua avec une certaine froideur. Devenu conseiller municipal sous les couleurs du Shass, le parti des ultra-orthodoxes séfarades, il tenait à sa réputation.

Des enfants trop sages peuplaient la maison. Les garçons tout de noir vêtus, les petites filles avec les jambes et les bras couverts. Je me perdais dans les prénoms mais aussi dans l'atmosphère. Où étais-je ? Dans une partie de ma famille, en Israël ? Ou chez des étrangers, dans une société dont j'avais vu la réplique exacte au fil de mes reportages sur les terres d'islam, de la Jordanie à l'Iran ?

Adolescents et fillettes me regardaient avec une curiosité intense. Ils éprouvaient sans doute le même choc que moi, mais à l'envers. Cette dame, de leur famille, disait-on, venait d'un monde profane à leurs yeux, celui des *Hilonim*, les laïcs en hébreu, les « gens vides ».

La plus vive des enfants, âgée de treize ans, me souriait avec gentillesse. Je parlais très mal hébreu, elle ne parlait pas français mais maniait fort bien l'anglais. Nous pouvions jeter un pont entre deux rives. Émue, je m'enquis de son futur auprès de son père :

— Myriam fera sûrement de belles études !

Alex lissa sa barbe lentement. Et me répondit aussi lentement que sa fille était rapide :

— Chez nous, ma cousine… les filles… les filles ne vont pas à l'université…

— Quoi ?

— Nous préférons qu'elles se consacrent aux jardins d'enfants ou qu'elles soient institutrices dans les petites classes, avant leur mariage. Nous n'aimons pas qu'elles fréquentent un monde qui n'est pas fait pour elles…

Je croyais rêver – cauchemarder.

— Voyons, Alex, l'éducation a toujours été le but suprême des parents juifs. Dans les mellahs d'Afrique du Nord comme dans les ghettos d'Europe centrale, est-ce qu'ils n'ont pas tout fait pour que leurs enfants s'échappent de leur condition par l'école, le lycée, la fac ? Et cet Israël que tes parents ont choisi en 1962, comment aurait-il pu être construit sans les femmes, les femmes libres, intelligentes et actives ?

Myriam me regardait sans soupçonner qu'elle était au cœur de la discussion. Ses frères, eux, tentaient de comprendre ce qui se passait entre leur père respecté et cette lointaine cousine à la désastreuse allure de mécréante. Ils fréquentaient une *yechiva* de Bnei Brak, la banlieue ultra-orthodoxe de Tel-Aviv.

Alex ergotait :

— Hum… C'est la foi qui nous guide et nous conseille…

Ces bondieuseries commençaient à me taper sur le système. La discussion était impossible. Je pris rapidement congé. Myriam fut chargée de m'escorter à la gare routière. Elle, sa vivacité, sa jupe longue, ses bas de fillette destinée à se préserver du monde.

— Suis des études, quoi qu'il arrive, Myriam. Tu es intelligente, tu dois réussir !

Des mots absurdes. Reverrai-je jamais cette enfant ? Je la vis s'éloigner, le cœur aussi serré qu'à Ispahan, en quittant Azadeh, fille d'un marchand du Bazar, ou Laleh, adolescente de Qom, la ville des mollahs. Encore ces dernières étaient-elles frôlées par le souffle du vent vert, la révolte qui avait jeté dans la rue la jeunesse iranienne en juin 2009…

Dans l'autobus, toujours sous le choc, je restai pour la première fois insensible à la beauté âpre de la vallée du Jourdain, hermétique à l'hébreu grave des vieilles chansons diffusées sur la radio du car. Un Israël en noir, brutalement trop proche de moi, effaçait tous les Israël que j'aimais.

L'ami Asher est mal à l'aise face au fossé qui sépare laïcs et ultrareligieux. C'est qu'il existe une nuée de sectes au centre du monde religieux. Toutes se déchirent à belles dents. Au cœur de chaque Israël, comme d'habitude, d'autres Israël se combattent. Ce peuple a décidément la vocation du schisme.

Tel mon cousin Alex, Asher lisse sa barbe qu'il ne porte pas encore très touffue, une barbe du juste milieu comme ce qu'il me prêche :

— Écoute… on est un pays juif, oui ou non ? Il faut trouver le moyen de ne blesser ni les uns ni les autres…

— Dans le fond, tu parles comme Ben Gourion…

Soucieux de rassembler sous un même drapeau les pionniers socialistes et athées et les défenseurs jaloux de la Torah, Ben Gourion adresse en effet aux religieux, dès juin 1947, ce qui restera dans l'Histoire comme la « lettre du *statu quo* ». Il s'y engage à maintenir, pour ce qui est du droit privé, les lois en vigueur sous la domination ottomane puis sous le mandat britannique. Le statut personnel des juifs restera placé sous l'autorité exclusive du grand rabbinat.

Le 14 mai 1948, alors que les délégués sionistes préparent la déclaration d'indépendance, de vives discussions opposent encore laïcs et religieux. Même le mot Dieu, à la fin du texte, sera soigneusement évité, remplacé par une périphrase. Toutes les traductions hypocrites actuelles n'y changent rien.

Mais Ben Gourion est hanté par la guerre civile. Il accepte donc que l'État hébreu soit une théocratie. Les partis religieux, sans lesquels aucune coalition n'a pu tenir durant soixante ans, s'opposeront toujours à une constitution fondée sur la séparation de la synagogue et de l'État. Dans un pays où les femmes manient les armes, elles resteront soumises à des lois rabbiniques d'un autre âge : obligation faite à la veuve d'épouser son beau-frère, statut de hors-la-loi pour les enfants nés d'amours adultérines, les *mamzerim*. Même la vie économique dépend de la synagogue : l'interdiction de faire voler les avions d'El Al le jour du shabbat a creusé le déficit de la compagnie nationale israélienne. En 2000, Ehud Barak, alors Premier ministre, a voulu revenir sur cette décision : il s'est attiré les foudres des bigots de gauche comme de droite. La vie privée et publique des Israéliens est prise en otage.

Malgré nos incompatibilités manifestes, la soirée chez Asher et Lisa se poursuit en buvant, en mangeant, dans un *statu quo* agrémenté de petites chansons sautillantes entre les plats. Des psaumes en état d'ébriété hébraïque d'où il ressort que la princesse Shabbat est bonne fille et adore se faire câliner par tout son peuple énamouré, en grande tension spirituelle, érotique et culinaire jusqu'à la première étoile de la nuit suivante. Lisa s'est habillée comme une hétaïre, l'étreinte conjugale est une prescription sabbatique et je ferais bien de m'esquiver rapidement pour ne pas retarder davantage leurs dévotions. Ma place naturelle n'est-elle pas au club des mécréants, où tous les *apikores*, les épicuriens, détestés de toute éternité par les bigots, préparent leur soulèvement général contre le grand rabbinat ?

En chemin, l'air est doux avec ses bouffées de résine. Je croise quelques promeneurs, des *hassidim* avec leur pieuse moitié, se contant fleurette, extatiques, dans ce minuit suspendu entre ciel et terre dont la nostalgie s'étendra comme une brume sur toute la semaine à venir. Sixième soir, quatrième commandement à l'épicentre des dix paroles du Sinaï, pilier du système. Sans lui, le reste vacille.

— Qu'est-ce qu'un juif sans shabbat ? philosophait Asher tout à l'heure, poussé à la méditation par un petit verre d'alcool de figues. Un aéroport sans tour de contrôle, un ordinateur sans disque dur, un…

Voyons ce que veulent les juifs sans shabbat. Je suis arrivée.

Mais on étouffe là-dedans ! C'est un pub londonien ou irlandais, ma parole. Tous entassés le long du comptoir, serrés entre les tables. Les serveuses sinuent, la bière mousse comme les propos.

Ah, Sefi est là, coincé contre la fenêtre et, naturellement, il écrit. Qu'écrit-il ? Un traité antireligieux.

— Ça avance, ton livre, Sefi ?

— Mais qu'est-ce que tu fichais ? Je t'avais dit de passer vers 22 heures !

— J'étais invitée pour shabbat… Tu en es à quel chapitre ?

— Celui où j'établis que la Kabbale et le Talmud ont toujours été en quasi-opposition, voire en concurrence. Le Talmud est une voie de discussion, la Kabbale une grille d'interprétation mystique.

— D'accord. Tu reprends les thèses du Pr Yeshayahou Leibowitz, pour qui la Kabbale constitue une sorte d'idolâtrie ?

C'est parti. Nous ne sommes pas pour rien, Sefi et moi, les arrière-arrière-petits-enfants des

discutailleurs du Talmud. Leibowitz, dont j'évoque si souvent la haute figure, est très critique vis-à-vis de la voie mystique du judaïsme, celle de la Kabbale, qui séduit pourtant un public de plus en plus large, envoûté par son ésotérisme. Une Kabbale très populaire chez les rabbins du Goush Emounim, le mouvement qui revendique l'intégration totale de la Judée-Samarie à Israël.

Mon camarade s'inquiète fraternellement :

— Au fait, qu'est-ce que tu manges ?

— J'ai déjà dîné !

— Eh bien, tu remanges, on est vendredi soir !

Je n'y échapperai pas. Le shabbat a la peau dure. Cette anti-fête est encore une fête.

— Je veux bien boire. Il y a de la vodka à l'herbe de bison ?

— Il y a tout ce qu'on veut, ici. Regarde comme ces gens sont heureux. Ils font de la résistance, ils refusent la dictature des rabbins !

J'examine les troupes. Une cinquantaine de joyeux drilles. C'est maigre.

Sefi commande d'autorité un en-cas laïque :

— Deux tranches de carpe farcie et une vodka à l'herbe de bison, s'il vous plaît !

Comment vais-je pouvoir avaler un second shabbat ?

— Tu sais, nous sommes en pleine bataille !

Il a l'air d'un jeune rabbin. Même front pâle ; même regard interrogateur, inquiet d'une faille qui se faufilerait dans le raisonnement.

— On assiste à une révolution messianique. C'est la troisième fois que cela se produit dans le judaïsme. Le phénomène surgit, comme toujours, dans la réminiscence d'une catastrophe, la Shoah. Le premier mouvement messianique était né soixante ans après la destruction du second Temple, en 132 de l'ère chrétienne avec Rabbi Akiba. Le deuxième en 1667, après les effroyables massacres de Chmielnicki, Hitler du XVII^{e} siècle pour les juifs d'Europe centrale. Sabbataï Zevi, un faux messie venu de Smyrne, en Turquie, avait alors convaincu les masses juives qu'après le mal absolu viendrait la Rédemption.

Sefi, cet agnostique, est une *yechiva* à lui tout seul. Autour de nous, ça chahute, ça rigole, ça se bécote. Lui, penché sur la table, le front entre les mains, cherche, cite, récite, raisonne, questionne, fouille, fouaille, démonte, démontre, revient à son point de départ, celui d'il y a une demi-heure, pour le relier à son point d'arrivée. Puis il relève la tête, pose les mains sur la table, les paumes ouvertes, le torse droit, triomphant. L'adversaire absent est au sol, tétanisé par sa démonstration.

Je vois bien cependant qu'il lui manque, cet interlocuteur détesté. Au cœur de son anti-shabbat, Sefi est malgré lui un fils du sixième soir. Un de ces étudiants obstinés, volant de page en page sur les ailes des vieux traités, bifurquant de Rabbi Shammai, qui soutenait qu'il eût mieux valu que Dieu n'ait pas créé le monde, à Rabbi Hillel persuadé du contraire. Les convoquant, les interpellant comme s'ils se tenaient là, assis dans cette fumerie, prêts à répliquer au jeune insolent, leur ennemi, leur enfant.

— Tu ne bois plus ?

— J'ai bu ce soir pour huit jours, Sefi !

— Tu sais, je n'ai rien contre la symbolique du shabbat. Au contraire, je la trouve très belle. À la fin de la fête, on respire des parfums, comme ça…

Il arrondit les mains et se penche pour humer un arôme imaginaire.

— C'est pour en garder le souvenir toute la semaine. Mais ils ont oublié le parfum, ils ont transformé la pause merveilleuse en tyrannie !

Voilà qu'il prophétise. Le livre auquel Sefi, spécialiste de théologie juive, travaillait ce soir-là a fini par paraître. C'était une critique terrible de la déviation religieuse qui dresse un Israël contre l'autre et mine le chemin vers la paix avec les Palestiniens. J'en avais eu la primeur[42].

— Benyamin Netanyahou, c'est l'âne du Messie.

— Dis donc, je te trouve sévère avec Bibi ! Si je ne partage pas sa vision d'Israël, je reconnais son intelligence…

— C'est une métaphore. Tu sais qu'on a toujours dit que le Messie viendrait sur un âne, c'est-à-dire sur un animal qui représentait l'inverse exact de ce que le Messie est censé apporter ? Eh bien, Netanyahou est celui qui permet aux religieux de s'acheminer vers l'État messianique. Un laïc, mais un laïc que les religieux ont porté au pouvoir. Il ouvre une ère où tous les espoirs sont permis aux orthodoxes. Il a fallu longtemps pour que ceux-ci puissent prendre un tel poids. Naguère, il y avait des sionistes laïques et des sionistes religieux. Tous étaient parvenus à s'entendre car les religieux n'étaient pas messianiques du tout. La question des frontières d'Israël ne faisait aucune référence au sacré : on pouvait diviser la Terre promise. Par ailleurs, les ultra-orthodoxes de l'époque étaient antisionistes. Cependant, un petit mouvement, celui du Rav Abraham Kook, estimait, lui, que le sionisme avait une fonction ultime et secrète, qu'il servait de prélude aux temps messianiques.

Toujours le Rav Kook, ce barbu dont le rêve est le cauchemar des Palestiniens en Cisjordanie…

Sefi a raison, bien sûr. Les événements des dernières décennies sont tous liés à la lame de fond religieuse qui a secoué la société israélienne. Le Rav Kook est devenu la grande référence théologico-politique en Israël comme en diaspora.

— Le Rav Kook, précise Sefi en finissant ma vodka, était le premier grand rabbin de Palestine, né en 1865 et mort en 1935. Son fils, Zvi Yehuda Kook, a repris sa pensée. Le Rav Kook était donc un kabbaliste. Or, il y a toujours eu un affrontement entre les deux versants de la tradition. Au Moyen Âge, Maïmonide combattait les messianistes de son temps.

Maïmonide, ce commentateur du Talmud né à Cordoue au XII^{e} siècle et réfugié au Caire, est l'un des phares de la tradition juive. Pétri de foi hébraïque et lecteur de la philosophie grecque, il répétait inlassablement: « Que soit emporté l'esprit de ceux qui spéculent sur la fin des temps ! »

Si l'attente du Messie est explicite dans le judaïsme, elle n'est qu'attente, et rien d'autre. En témoigne l'article de foi d'une ironique profondeur qui stipule: « Je crois en la venue du Messie… même s'il tarde » ! Maïmonide précise : « Ne lui assigne pas une date et ne cherche pas dans les Écritures pour déduire le moment de sa venue. »

De nombreux faux Messie ont émaillé l'histoire juive. Les oracles et les constructions de la Kabbale, la voie mystique popularisée à partir du XIII^{e} siècle, leur ouvraient les voies du miracle et de la crédulité.

— Pour les kabbalistes, tout a un sens caché, reprend Sefi, même le mal a un rôle à jouer. Ainsi, le Rav Kook pensait que les sionistes commettaient, certes, un crime, puisqu'ils vivaient en dehors du sacré, mais qu'au bout viendrait le bien. Les religieux finiraient par prendre l'État matérialiste, le dominer et en faire un État messianique. Or, les kabbalistes, marginaux qu'ils étaient en Israël, se sont mis à occuper une place centrale.

— Comment est-ce arrivé ?

— Par la métamorphose des sionistes religieux. Ces gens-là avaient un complexe : ils n'étaient ni prêtres ni guerriers, très mal à l'aise dans ce centre mou. Mais les héritiers du Rav Kook enseignaient qu'on pouvait être les deux. Et encore davantage : on pouvait accéder à l'identité messianique. Jusqu'alors, Israël n'avait pas d'identité définie…

On pensait que l'État hébreu avait une identité forte, mais c'était trompeur. Comme dans l'antiquité juive, il y avait plusieurs royaumes. Face au courant laïque qui fut longtemps majoritaire, la guerre des Six Jours et l'occupation des territoires ont donné aux messianistes l'occasion d'asseoir leur discours sur des événements spectaculaires. La révolte et la lucidité de Sefi sont d'autant plus méritoires que lui-même, né en 1967, n'a connu que cet Israël magnétisé.

— Trois semaines avant la guerre, le fils du Rav Kook, Zvi Yehuda Kook, clamait : « Où sont Jérusalem, Sichem, Hébron ? » Et, vingt jours plus tard, l'étoile de David flottait sur ces villes ! La victoire de 1967 a donc été interprétée comme un signe de Dieu. Soudain, on pouvait créer des colonies et être plus pionnier que les pionniers, plus religieux que les religieux. Les messianistes pouvaient à leur tour devenir des modèles, et faire des adeptes. En face, Itzhak Rabin n'offrait pas une identité, mais il ouvrait un chemin ; c'était le guerrier, le pain et le vin des sabras, la jeunesse israélienne nourrie des idéaux des pionniers. Et c'est pour cette raison qu'on l'a tué. On l'a assassiné non parce qu'il faisait la paix mais parce qu'il était populaire. Son meurtrier, Yigal Amir, a compris que Rabin était l'unique symbole capable de barrer la route au messianisme…

Le regard de Sefi fixe un point invisible, caché dans la fumée qui nous entoure. Ce laïc très talmudique descend d'une pieuse famille de haute lignée rabbinique. C'était jadis, en Lituanie. Intellectuellement, elle se réclamait des *mitnagdim*, les opposants, le courant rationaliste religieux qui s'opposait aux *hassidim*, ceux qui prônaient l'accès à la foi par la spontanéité et le mysticisme. C'était, transposée dans les neiges de l'Est, la bataille spirituelle qui opposa au XII^e^ siècle, sous le ciel andalou puis égyptien, Moïse Maïmonide, fervent admirateur d'Aristote, aux « égarés », plus préoccupés d'amulettes kabbalistiques que de rigueur monothéiste.

Au début du XX^e^ siècle, la famille Rachlevsky fit route vers la Palestine en emportant sa bibliothèque et son tempérament contestataire. Sefi est le dernier héritier de cette dynastie. Il combat toujours le culte des énigmes, la tendance à chercher la clé magique qui expliquerait et résoudrait le destin d'Israël. Il est resté l'un de ces *mitnagdim* ombrageux, bête noire des partisans du grand chambardement messianique. La plupart se réclament du Gaon (chef) de Vilna, qui, à la fin du XVIII^e^ siècle, prit la tête de l'opposition aux *hassidim*.

Mon père affirmait que nous descendions aussi, par sa branche maternelle lituanienne, de ce fameux Gaon, qui refusait l'irruption de la spontanéité brouillonne et messianique des *hassidim* au cœur de la vigilance talmudique. Dans les quelques pages de souvenirs qu'il m'a laissées, il remonte le cours du temps pour marquer cette différence spirituelle entre les deux Israël diasporiques :

« Mon grand-père, Jacob-Élie Avijansky, artisan tanneur, suivait régulièrement les enseignements de la *yechiva*, dont le rabbin qui la dirigeait, Chemouel Rouven Adelstein, devint son beau-père. Ils appartenaient à cette petite-bourgeoisie juive lituanienne pratiquante, mais non hassidique, qui fit tant pour le sionisme et le renouveau de l'hébreu moderne. »

Ces lignes de Samuel me reviennent en mémoire aux côtés de Sefi. Au fond, nous partageons la même généalogie.

Pourtant cet héritage révèle les profondes fractures de la pensée juive. Il ne s'agit pas de broutilles, de discussions, ni de fâcheries ; mais d'excommunications, d'interdits, d'anathèmes. Le Gaon de Vilna a effectivement excommunié les adeptes du hassidisme. Une décision lourde de conséquences. Elle impliquait l'interdiction d'épouser un de leurs enfants et de manger à leur table. Les excommunications ont été très fréquentes dans le judaïsme au cours des siècles. Elles ne concernaient pas seulement des libres-penseurs comme Spinoza, événement qui a dépassé les frontières du monde juif, mais visaient également des rabbins aussi pratiquants que leurs adversaires. C'est ainsi que, au XIII^e^ siècle, la communauté juive de Barcelone excommunia la communauté juive de Montpellier. Non parce qu'ils ne respectaient pas le shabbat ou ne mangeaient pas casher : cela aurait été inconcevable. Il s'agissait d'une dispute intellectuelle. Les juifs de Barcelone reprochaient à ceux de Montpellier d'étudier la philosophie grecque et d'en imprégner leurs commentaires. Cette affaire s'inscrivait dans le sillage des écrits de Maïmonide, un demi-siècle plus tôt, qui ne rejetaient pas l'influence grecque et estimaient, au contraire,

que la foi était fortifiée par l'analyse des concepts. Les rabbins de Barcelone n'étaient pas d'accord, mais ils n'osèrent pas, au moment de contester leurs coreligionnaires provençaux, condamner la grande figure de Maïmonide. Ils préférèrent s'en prendre à des petits rabbins accusés de corrompre la jeunesse. Des Socrate juifs à qui il fallait faire boire la ciguë de l'excommunication !

Les juifs de Montpellier rendirent coup pour coup. « Ils menacèrent d'excommunication ceux qui se refuseraient à enseigner la philosophie à leurs fils. Défiant publiquement l'interdit prononcé par les Barcelonais, ils se réunirent à la synagogue lors d'un shabbat pour y étudier l'ouvrage à caractère philosophique de Jacob Anatoli (un de leurs rabbins) *Malmad ha-talmidim*[43]. » On lut des lettres dénonçant le kabbalisme des Barcelonais et, la situation s'envenimant, on frôla le schisme.

Quand des figures de faux Messie apparurent, là encore le peuple rabbinique se déchira. Il y eut deux cauchemars : Sabbataï Zevi, qui se convertit à l'islam au XVII^{e} siècle, puis Jacob Frank au XVIII^{e} siècle, qui se convertit au christianisme et accepta d'être manipulé par l'Église polonaise en faisant miroiter des conversions massives de juifs au catholicisme. Ces hérésies surgissaient sur la toile de fond des persécutions et il s'agissait toujours de questionner le ciel – ou plutôt les coreligionnaires – sur le sens et la fin de l'interminable épreuve juive.

Mais les autres troubles récurrents dans la vie juive – ces émeutes de la pensée qui, au fil des siècles, dressaient école contre école, Kabbale contre Talmud, Talmud contre Torah, et même Torah contre Torah – constituaient aussi une réaction à l'angoisse de la dissolution identitaire.

C'est toujours la même question qui harcèle les scribes, les poètes, les rabbins : quelle méthode suivre pour rester juif ? De quelle armure intellectuelle s'équiper pour réussir à garder la foi et à la transmettre? Vaut-il mieux en passer par la Kabbale et ses secrets magiques, par la philosophie et sa dialectique, par l'agilité féconde et optimiste, démocratique et communautaire de la controverse talmudique ?

Plus tard, quand les lumières de la Haskala, l'Émancipation, commencèrent à percer l'obscurité du ghetto, ce fut une autre partie de cartes : quel chemin emprunter pour rejoindre le monde non juif et comment éviter de s'y noyer ? Yeshayahou Leibowitz, en vrai provocateur, situe le commencement de la fin du judaïsme véritable – lequel se définit uniquement par sa Loi et ses commandements – dans cette Haskala qui éveilla au XVIII^{e} siècle la grande espérance universaliste et s'acheva dans les fours crématoires et les charniers de la Shoah.

Ces ruptures à répétition au sein du peuple, alors qu'il n'avait que ses textes et ses intellectuels pour survivre, n'entraînèrent cependant jamais son extinction. Les juifs jouaient avec leur feu interne. Ils se brûlaient les uns aux autres comme pour faire l'expérience en leur propre sein de la division générale du monde. La vision juive de l'univers – celle des vases brisés qui recélaient à l'origine la Shekhina, la présence divine – se plaît à chercher indéfiniment leur réparation, leur *tikkoun*. Au sein de cette quête, tout est ouvert. C'est la loi de la concurrence et du marché des idées.

Et, puisque cela commença dès le don de la Torah, avec le refus furieux du peuple qui se forgea un veau d'or, il était logique que cela continuât tout au long des millénaires. La division, le schisme, la rébellion sont le judaïsme. Talmudistes et kabbalistes s'interrogent sans cesse sur le choix de la première lettre de la Torah : le *beth*, seconde lettre de l'alphabet. En effet, le texte hébraïque de la Bible commence par le mot *Bereshit*, qui signifie « commencement ». Faire commencer le commencement par la lettre qui ne commence pas l'alphabet indique, selon les scribes les plus zélés et les illuminés les plus ailés, qu'il y eut bien un schisme fondateur.

« La création tout entière est sous le signe de la dualité, de la discorde, de la déchirure, écrit le philosophe franco-israélien André Neher, rien de ce qui est créé n'apparaît dans l'unité… Il n'est plus

possible, depuis *bereshit*, de tracer une figure du monde, de concevoir une physionomie de l'Être, d'imaginer une structure du Tout, qui ne comportent en elles une ligne intérieure de clivage[44]. »

C'est cette histoire, plus intellectuelle que religieuse, en ligne brisée, qui constitue l'arrière-plan de mon shabbat et de mon anti-shabbat avec Asher et Sefi, dans une Jérusalem morcelée.

— On va fermer, nous prévient la serveuse, pressée de vivre son shabbat à elle, après cette soirée à charrier des bières et de la vodka athées.

Notre discussion continue dehors, dans la ville désertée, en descendant la rue King-George, en longeant le parc de l'Indépendance, puis la grande synagogue. Toujours cette odeur de pins et la clarté nocturne de la pierre de Jérusalem, teintée de rose par les réverbères. Le paysage est uni, les êtres disloqués.

De l'autre côté de la ville, dans le quartier de Kiryat Moshe, une *yechiva* doit dormir. Elle porte le nom de l'homme dont nous avons parlé toute la soirée. C'est la *yechiva* du Rav Kook.

Le 6 mars 2008, un Palestinien de Jérusalem a vidé son chargeur sur les élèves. Il y eut huit jeunes morts.

Je m'y étais rendue, trois semaines après l'attentat.

Entre les pêchers en fleur, la tente bleu et noir du souvenir est dressée dans la cour, sous les portraits des victimes qui avaient entre quinze et vingt et un ans. Beaucoup d'Israéliens non religieux viennent s'y recueillir, signer le cahier de condoléances. Moi aussi, j'écris, le cœur brisé : « Qu'Israël connaisse un jour la paix. Que toutes les larmes soient séchées. »

Dan Assous, d'origine française, fait partie des survivants de l'attentat. Arrivé de France à neuf ans, il vit à Bethel, dans les territoires. Il a trente-deux ans. Je l'interroge doucement, il me parle avidement, et c'est une hémorragie :

— Ceux qui veulent éteindre le flambeau de la Torah et empoisonner notre vie quotidienne ne l'emporteront pas… Israël connaîtra-t-il toujours la guerre et la souffrance ? Pour le Rav Kook, « les souffrances, en dehors de la terre d'Israël, sont des râles d'agonie, mais sur la terre d'Israël, ce sont les douleurs de l'enfantement ». L'avenir, c'est un pays en paix, sans gardien à chacune de ses portes. Chez moi, à Bethel, nous avons des barrières, des caméras, des gardiens. On s'habitue… Les Arabes ont commencé par des pierres, ils ont continué avec des couteaux, puis avec des armes, puis des missiles… On s'habitue… On espère que les dirigeants de ce pays ouvriront les yeux. Israël est un corps, maintenant il doit se doter d'une âme.

Dan Assous égrène la litanie du massacre :

— Voici la photo du jeune Éthiopien qui voulait devenir rabbin. Celui-là, sa tête est tombée sur le livre qu'il étudiait. Il a été enterré avec le livre. Celui-là, Moses, apprenait le Talmud même en faisant le ménage.

Le ton se fait terrible :

— Il y a des lois pour les non-juifs qui habitent en Israël. Et si le non-juif veut tuer, il doit quitter cette terre.

Sang pour sang.

Sefi s'interroge à voix haute, comme si une réponse devait jaillir de la nuit.

— Où est le roc capable de donner un sens à l'existence de tant de gens différents ? Il faut un leader, un programme, une parole. Il faut créer l'État des citoyens sur une base laïque. En même temps, il nous faut acquérir une connaissance des textes et de la religion qui n'ait pas été filtrée par les messianistes. Ils sont même en train de réécrire la Bible ! Par exemple, le fameux épisode où le roi David fait assassiner son compagnon Uri en l'envoyant à la guerre, simplement parce qu'il veut coucher avec sa femme Bethsabée. Eh bien, pour les bigots, Bethsabée devient tout simplement une femme dont le mari

a disparu à la guerre. Et, du coup, David n'a pas vraiment péché !

— On irait vers une version lisse de la Bible, un véritable révisionnisme religieux ?

— Oui, c'est ça le fanatisme. Tu es arrivée, *shabbat shalom*.

Mon petit hôtel, situé juste en face du luxueux et célébrissime King David, a beaucoup changé avec les années. Naguère très amical avec les laïques, il est désormais fréquenté par des familles très tatillonnes sur le respect des *mitsvot* et le look bigot. Quand nous nous croisons, nous nous hérissons les uns les autres. J'y étouffe. Mais aller prendre un verre au King David, demain, ne me remontera pas le moral : je n'y croiserai que des jeunes couples ultra-orthodoxes nouvellement fiancés, à qui les conventions interdisent de se voir autre part que dans un espace public. Ou des juifs américains, parfois français, rétifs à la lucidité, enchantés par la fausse unité d'Israël transfigurée grâce aux fastes d'un des palaces les plus snobs du monde.

Samedi matin. 9 heures, 10 heures ? Les aiguilles de ma montre continuent à rythmer sans succès un temps dont Jérusalem s'est détachée. Je me penche à la fenêtre. Promeneurs au pas lent. Un pas de week-end? Non. Une avancée méditative qui tient aussi peu de la promenade hygiénique que le repas du vendredi soir, malgré ses allures de festin, tient du gueuleton. On a mangé mais avec des prières en hors-d'œuvre et des psaumes en dessert. Les repas d'aujourd'hui se poursuivront sur le même mode. De même, on marche, mais dans une sorte de progression mesurée. Il ne s'agit pas de brûler les étapes du chemin et du dîner, mais de les ralentir. Le jogging, par exemple, n'est pas du tout sabbatique. Il est réservé aux Tel-Aviviens. Là-bas, les jambes minces et musclées qui battent leur propre record, chaque samedi matin, le long de la mer. Ici, à Jérusalem, les longues jupes flottantes, les franges du châle de prière qui s'envolent au vent. Les papillotes qui se balancent. Et rien dans les mains, rien dans les poches. Juste le trousseau de clés coincé à la ceinture. Glissements, ballet continu d'abandons.

Tout ce monde est de noir vêtu : la présence divine, la *Shekhina*, est en exil même sur la terre d'Israël et il convient de porter son deuil.

Cette noirceur m'exaspère. Naguère, je ne la voyais pas autant déployée. En dehors des quartiers orthodoxes, Jérusalem gardait des couleurs. Les femmes ne portaient pas toutes l'affreux béret, le chapeau qui tente d'être élégant sans y parvenir, car il est fait pour cacher l'impudicité de la chevelure. Tous les chapeliers de Jérusalem – la profession est devenue lucrative – ont beau s'évertuer : le bibi pieux est une horreur. Feutre, paille ou panama, c'est du même acabit. On a agrémenté le couvre-chef de quelques fleurettes ? En pure perte. Jamais ne s'épanouiront dessous les agréables et répréhensibles pensées qui font l'œil vif, la joue rose et la moue câline.

Résultat : à Jérusalem, l'été, bien que le soleil tape dur, je ne peux plus porter de chapeau.

C'est donc la tête nue que je sors dans la ville d'or festonnée de noir lugubre. Une chape opaque qui fond sur le passant, davantage encore sur la passante, l'oblige tantôt à plier, à s'ensevelir sous l'étouffant habit de pudeur – *tsniout* –, tantôt à le défier, à l'arracher, à courir loin, de toutes ses forces révoltées.

Détestation de la chair : ce qui n'est pas juif du tout. Dévastation des âmes. Crises de nerf étouffées, province glauque qui finirait par dissoudre l'extraordinaire clarté du ciel et de la pierre. Chacun guette sur l'autre les signes d'un manquement à la loi. Rebelle magnifique, le cinéaste Amos Gitaï a capté les éclats qui jaillissent de cette incarcération des désirs. Avec le film *Kadosh*, il dépeint la douleur et le suicide de Rivka, répudiée pour stérilité par son mari, pourtant éperdument épris, mais soumis à la volonté d'un rabbin. Le réalisateur dépeint l'enfermement des hommes et des femmes sous l'amoncellement d'étoffes, entre les murs étroits de leur *yechiva* ou les murailles d'une Torah trahie par les fanatiques.

J'invoque mentalement le jaune éblouissant des plages de Tel-Aviv, le vert tendre des pentes du Carmel, le bleu turquoise d'Eilat, le rose des bougainvillées sur les villas d'Herzliya, l'orange des

vergers de Jaffa, le bleu blanc de la mer de sel, *Yam Hamelah*, nom hébraïque de la mer Morte. Le rouge du soleil au-dessus du Néguev.

Mais que faites-vous dans tout ce noir ? Le temps de la lamentation est fini. Nous n'avons que trop pleuré. Oubliez ce noir ! Comment vous a-t-il conquis ? Vous n'êtes pas des vieillards !

— C'est que nous sommes à Jérusalem !

Et alors ? Ne voyez-vous pas ces ocre et ces roses, ces bosquets émeraude, tous ces blancs étincelants ?

— Ah, mais le blanc, nous ne le portons qu'à Kippour !

Trois cent soixante-quatre jours sur trois cent soixante-cinq, vous êtes donc habillés de nuit ! À quoi rime ce costume emprunté aux marchands polonais du XVIII^{e} siècle ? J'en vois parmi vous dont la famille est née à Alger, à Fès, à Kairouan : vos aïeux portaient des caftans lumineux, les femmes des ceintures d'or et des pantalons de soie bouffants !

— Nous sommes les fils de la Torah. Nous discernons le pur de l'impur, le pudique de l'impudique. Nous n'obéissons qu'à des désirs licites. Quand il nous arrive d'en éprouver d'autres, nous les refoulons soigneusement. Nous vivons dans un monde qui n'a pas besoin de couleurs pour rayonner. Nous arpentons Jérusalem d'un pas tranquille, car elle sera intégralement nôtre un jour. Nos femmes ne prennent pas la pilule, ce sont des champs fertiles. Nous avons tous au moins six enfants. Tes amis laïcs s'arrêtent à deux. La courbe démographique est de notre côté, c'est la seule qui contrebalance le taux de fertilité palestinien. Même si cela ne te plaît pas, tu es obligée de constater que nous assurons le renouvellement du peuple juif. Notre tristesse est très relative. Nous dansons souvent, entre hommes bien sûr, chaque fois qu'il se trouve une occasion de se réjouir. La nuit dernière, pendant que tu fomentais un complot stérile contre la sainteté avec ton copain athée, nous avons festoyé comme des princes et chanté comme des rossignols. Ensuite, nous avons ensemencé nos épouses. Nous portons les vêtements du passé, mais nous sommes l'avenir.

Tartuffes ! Vous êtes arc-boutés sur des lois archaïques que vous prétendez imposer à tout Israël. Vous avez fait le malheur de milliers de juifs en établissant des listes noires de citoyens soupçonnés d'être le fruit de liaisons adultères. Ils ne peuvent ni se marier, ni reconnaître leurs enfants ! Vous écoutez aux portes, vous surveillez les cuisines et les alcôves. Vous faites passer aux fiancées un examen de passage humiliant, vous leur demandez la date de leurs dernières règles pour vérifier si elles n'ont pas vécu dans le péché avant de leur accorder l'autorisation de convoler ! Parce que vous refusez d'abolir l'antique loi du Lévirat, celle qui fait obligation à une veuve sans descendance mâle d'épouser son beau-frère, vous condamnez au désespoir des centaines de femmes ! Mais pourquoi donc Ben Gourion ne vous a-t-il pas imposé le silence en séparant la synagogue et l'État ?

— Ne profane pas, avec tes récriminations, la sainte harmonie du shabbat. Que disait Ben Gourion? « Je n'accepterai jamais la séparation de la religion et de l'État ; je veux que l'État ait la haute main sur la religion. » Et que se passe-t-il aujourd'hui ? La religion est en passe d'avoir la haute main sur l'État. L'Éternel, bénie soit Sa clairvoyance, a astucieusement retourné la situation et c'est pourquoi tu ferais bien de circuler.

Tartuffes ! J'ai rencontré bien des preuves de votre indifférence au destin des autres juifs, de votre entêtement à vouloir les emmurer. Les femmes, surtout, évidemment.

Je me souviens.

Elle prie, pleure, crie sous le plafond bas d'un petit appartement de Netanyah.

— Dieu ! *Elohim !* C'est horrible ! Qu'ils me libèrent !

De qui Esther, trente-quatre ans, est-elle l'otage ? Des lois religieuses. Veuve depuis cinq ans, elle appartient désormais au frère de son mari en vertu de la loi du Lévirat. S'il refuse de la libérer devant un tribunal rabbinique, même de loin, comme ce Simon qui vit quelque part en France, Esther n'a pas le

droit de fonder un nouveau foyer. Elle est *agouna*, intouchable, possession d'un maître absent.

— *Elohim !* Libérez-moi !

Mais les rabbins ne modifieront pas, pour cette embastillée de la Torah, une ligne de la juridiction sacrée. Le drame des *agounot* (pluriel d'*agouna*) concerne pourtant des milliers de femmes en Israël. Des dizaines de milliers de juives dans le monde entier. Selon l'universitaire israélienne Liliane Vana, professeur de droit hébraïque, c'est l'un des problèmes les plus graves posés aujourd'hui par le judaïsme orthodoxe. Par le judaïsme tout court, d'ailleurs, celui qui s'inscrit simplement dans la loi juive, la Halakha.

« Aucun des courants de l'orthodoxie, des plus modérés aux plus extrêmes, n'a eu le courage de s'y attaquer, explique Liliane Vana. Le terme d'*agouna* reflète plusieurs réalités : celle de la femme mariée dont le mari a disparu et dont la mort ne peut être vérifiée. C'est le cas de soldats disparus, voire de victimes d'attentats, y compris ceux du 11 Septembre ! Selon la Halakha, la femme, toujours considérée comme une femme mariée, est enchaînée à son statut. Si elle veut refaire sa vie, ses enfants seront des *mamzerim*, des bâtards, et ils ne pourront se marier qu'avec d'autres bâtards. Mais une *agouna* peut aussi être celle qui se voit refuser le certificat de divorce religieux, le *get*, par l'époux[45]. »

Le *get*. Tandis qu'Esther, dans la sensualité inutile du printemps méditerranéen, comptabilise les années qui fuient sans l'espoir d'un amour à vivre ni d'enfants à porter, ce petit mot remonte du fond de ma mémoire. Le *get*. Un écho lointain, une confidence vite oubliée. Un secret pourtant si près de moi.

Je ne connais d'elle que les yeux clairs, les cheveux gracieusement ondulés par le fer du coiffeur à la mode des années 1930, les traits fins, le sourire à peine esquissé. Elle s'appuie délicatement sur un jeune homme tendrement protecteur et le photographe de l'époque a saisi, non sans talent, le lien qui unissait cette mère et ce fils.

Elle s'appelait Rose. C'était la mère de mon père. Une aïeule que son absence – elle est morte avant ma naissance – fige dans cette image de femme de quarante ans, au charme profond mais triste, à la séduction, non pas enfuie mais enfouie.

C'était une séduction interdite.

Rose Avijansky était née à Kovno, en Lituanie, dans une famille de juifs pieux qui vivaient selon la loi juive et tentaient de survivre en échappant aux lois des hommes. Réfugiée avec ses parents et ses sœurs à Paris au lendemain de la Première Guerre mondiale, c'était une jeune fille élégante, à la silhouette élancée et aux beaux yeux gris. Fille de Jacob, tanneur, et de Myriam, qui revendiquait une généalogie de brillants talmudistes du côté de Vilna, la Jérusalem lithuanienne, Rose s'habillait comme une Parisienne, mais n'aurait pas fait un pas hors de la loi de Moïse. La Halakha régnait sur le foyer de ses parents, comme sur celui de la plupart des juifs de l'Est, émigrés pauvres qui avaient fait souche dans la Ville lumière au début du XX^{e} siècle.

C'est sur le carreau du Temple, en accompagnant son père venu négocier ses peausseries, que Rose rencontra Mardochée. Un jeune forain débarqué de son Algérie natale avec ses frères, pour tenter sa chance, lui aussi, dans le Paris de tous les possibles. Un juif né sur les hauts plateaux, dans une petite ville située non loin de la frontière tunisienne : Souk-Ahras.

Pouvait-il y avoir couple plus dissemblable que celui formé par Rose Avijansky et Mardochée Gozlan ? Jacob prit Mardochée pour un Arabe musulman, ce dont il dut le détromper en venant réciter les prières du shabbat. Elles étaient indubitablement juives bien que modulées avec l'accent oriental.

Jacob, pourtant, restait sceptique. Un juif, sans doute, mais ferait-il un bon mari ?

— Donnez-moi votre fille, sinon je me tire une balle dans la tête !

L'étrange prétendant alternait les démonstrations de piété et de passion. Jacob, malmené par tous ses exils, par un voyage au Caucase en pleine révolution russe pour trouver de nouveaux cuirs, était épuisé.

Et puis Rose semblait tant l'aimer, le bouillant Mardochée. Bel homme, mais trop théâtral. Enfin… il était temps qu'elle fonde un foyer.

Ils se marièrent et ne furent pas heureux. De leurs deux enfants, le premier, René, mourut de la tuberculose. Le second, mon père, ne grandit pas au foyer conjugal mais dans la maison de Jacob et Myriam, où Rose s'était réfugiée loin de Mardochée.

Le bel Oriental s'était vite révélé brutal, suspicieux. Rose, qu'il avait emmenée au début de son mariage en Algérie, pour présenter fièrement la Parisienne à ses amis, étouffait dans une atmosphère étrangère. Quand ils revinrent à Paris, une vie lugubre commença. Mardochée enfermait Rose à clé. Il vivait selon les réflexes inculqués aux mâles dans leur Orient natal. Une femme ne sortait pas seule. Son maître devait toujours l'accompagner. La culture française, l'assimilation républicaine et laïque qui devait métamorphoser le judaïsme algérien avec le décret Crémieux de 1870, faisaient très lentement leur œuvre dans les couches les plus pauvres de la population. Rien de commun, sur ce point, entre les grandes familles juives d'Alger et le petit peuple de l'intérieur.

Mardochée était effectivement arabe. Un juif arabe, au nom arabe – Gozlan, c'est le pluriel du mot *gh'zel*, gazelle – et à la vision arabe de la féminité. Rose était sa chose.

Elle s'enfuit, lors d'une nouvelle nuit de violence, et s'installa sur un banc du boulevard Saint-Marcel, son fils dans les bras, en attendant que l'aube se lève, pour monter chez Myriam et Jacob, ses parents.

Contraint d'accepter le divorce civil, Mardochée, tenaillé par la colère d'avoir été quitté, avait pourtant une arme entre ses mains pour obscurcir l'avenir de la femme qui le repoussait.

— Le *get*…

Mon père prononçait le mot du bout des lèvres, dans un souffle, un soupir auquel je ne prenais garde, dans mon adolescence insouciante.

— Il n'a jamais voulu lui donner le *get*…

Sans l'acte de divorce religieux, Rose, fille d'une famille qui ne remettait pas en cause la toute-puissance de la loi juive, ne pouvait pas être libre aux yeux de sa communauté comme à ses propres yeux. Jeune encore, le refus de Mardochée de signer sa délivrance l'enchaînait donc à lui pour la vie, bien qu'ils aient divorcé selon les lois de la République.

Mardochée, reparti en Algérie, s'y remaria avec une femme docile qui lui donna d'autres enfants. C'était la mère de mon oncle, installé en Israël. La grand-mère de l'Alex ultra-orthodoxe chez qui j'avais fait une halte si déprimante à Beth Shean.

Les secondes noces de Mardochée furent civiles mais aussi religieuses. Selon la loi juive, l'homme peut refaire sa vie en toute légalité, même s'il refuse le *get* à sa première femme. Il devient alors bigame religieusement. Mais la bigamie n'est pas interdite par le judaïsme, bien qu'un décret de Rabbi Guershon, à Mayence, au XI^{e} siècle l'ait déconseillée. Les tribunaux rabbiniques du monde entier, eux, continuent à considérer comme légale la seconde union d'un homme qui n'a pas accordé de *get* à sa première femme.

À Paris, puis en Belgique où elle avait trouvé un emploi de vendeuse, Rose, toujours belle, attirait des hommages auxquels elle ne pouvait répondre. Le *get* l'enchaînait.

Une autre de ses sœurs, Lydie, avait choisi un destin radicalement séparé de la loi juive, puisqu'elle avait épousé un grand bourgeois catholique, fou amoureux d'elle. Antoine Mouillot, chef de cabinet du maréchal Lyautey, était tombé sous le charme de la belle modiste lors d'une cure aux eaux du Mont-Dore. Lui aussi, pour emporter les réticences du vieux Jacob, récita les prières juives qu'il apprit par cœur pour l'amour de sa belle. Qui pouvait résister aux sœurs Avijansky, à leurs yeux clairs, leurs cheveux mousseux et leur taille fine ? Un capitaine juif de l'Armée rouge avait, de son côté, craqué pour Bertine, la cadette, qui accompagnait Jacob au Caucase, dans une ville au nom abracadabrant,

Temikhanchoura, dont l'évocation berça mon enfance d'exotisme.

Lydie aimait Samuel comme l'enfant qu'elle n'avait pas eu et Antoine Mouillot fit de même. Ce fut ce banquier catholique au grand cœur, et non l'ombrageux Mardochée dans son Algérie, qui assura l'éducation de mon père. Il réglait les frais de l'école rabbinique, dont il saluait respectueusement le directeur. Les jours de sortie, il initiait le petit Samuel à la vie parisienne en l'emmenant déjeuner à La Coupole.

Mais Rose, que chacun appelait « la douce Rose », n'avait pas l'audace de Lydie, elle se cramponnait timidement à la loi ancestrale. Les violences de Mardochée l'avaient profondément marquée. Il l'enfermait toujours à clé dans la prison du *get*. À distance, il contrôlait toujours sa vie.

La dépression, que l'on appelait alors mélancolie, s'insinua peu à peu en elle. La guerre, la fuite devant les persécutions nazies, la peur d'être découverte en Belgique, où elle se cachait près de Lydie, firent le reste.

Elle mourut dans un hôpital psychiatrique.

Mon père, qui l'adorait, ne pardonna jamais à Mardochée.

Moi non plus, même si cet inconnu a dû me léguer quelque chose de ses gènes.

La loi juive avait servi sa vengeance. L'inflexibilité des tribunaux rabbiniques, devant lesquels Myriam, désespérée, avait intercédé plusieurs fois pour délivrer Rose, avait ruiné l'existence d'une femme dont je porte, en second, sur ma carte d'identité, le prénom léger et tragique.

— Tu sais, il y a des milliers de Rose encore aujourd'hui…

Au café Caffit, rendez-vous préféré des flâneurs d'Emek Refaim, mon amie Naomi Ragen est habituée à ces confidences. Cette brune aux beaux yeux vifs, romancière à succès, est une pasionaria. La première femme directement issue d'un milieu ultra-orthodoxe à dénoncer la brutalité de cette société. Dans ses livres, des best-sellers, elle s'inspire des faits divers relatés par la presse israélienne : une jeune femme *haredi* se jette avec son fils du haut du quinzième étage d'un grand hôtel de Tel-Aviv… Une de ses voisines est accusée d'adultère…

Naomi a été la première à dénoncer le scandale des orthodoxes qui refusaient que les femmes s'assoient à l'avant du bus. Elle n'a pas hésité à attaquer en justice la compagnie de transports Egged.

— La vérité que je décris, m'explique Naomi, est toujours difficile à admettre, car la communauté ultra-orthodoxe est très préoccupée par son image. Les femmes sont terrifiées à l'idée de parler, parce que les hommes ne les croiraient pas. Quant aux coupables, ils sont parfaitement à l'aise dans cet univers du secret.

Le premier roman de Naomi, *Fille de Jephté*[46], repose sur une histoire vraie. Une jeune femme de vingt et un ans se jette dans le vide avec son enfant. Le mari violait sa femme et son fils.

— Je sentais que j'accomplissais une *mitsva*, un commandement, en écrivant, raconte Naomi. Je dénonçais un abus. Le livre a fait l'effet d'une bombe dans la communauté. Les femmes ultra-orthodoxes ont commencé à venir vers moi et à me remercier. J'avais cru écrire sur un cas isolé et j'ai découvert que c'était un problème de société. Seulement, j'ai modifié la fin de l'histoire, je n'ai pas pu supporter la mort de mon héroïne. Dans mon roman, elle change de nom, part avec son enfant et, finalement, revient à Jérusalem pour affronter ses ennemis. Et elle n'a pas cessé d'être une orthodoxe !

Autour de nous, la foule paisible d'Emek Refaim est plus bariolée qu'autrefois : j'y vois des femmes en perruque, comme si la vague religieuse ne cessait de monter vers les quartiers en apparence les plus laïques.

— Tout ce qui n'est pas parfait à la surface, les gens le cachent, poursuit Naomi, la communauté ne peut pas affronter la vérité. On avait ouvert un centre pour femmes religieuses battues à Jérusalem, mais c'était un secret. On devait continuer à faire comme si ça n'existait pas.

C’était le foyer Bat Melech, le foyer des « filles de roi ». Un nom tiré de la tradition juive pour laquelle toutes les filles d’Israël sont des filles de roi. Un mari ne peut pas lever la main sur elles : leur corps est sacré.

Je m’étais rendue dans ce refuge quelque temps après son ouverture.

Tout en haut d’une colline, deux appartements silencieux. Leurs fenêtres donnent sur un paysage ocre et splendide

— Nous avons choisi l’endroit en fonction du passé désastreux de ces femmes, me disait Sarah, mon guide. Ici, il y a une vue. Un horizon.

Jérusalem, la ville blanche et or, dissimule de noirs mystères. Même les voisins ignorent l’identité exacte des locataires. Ici se cachent des femmes et des enfants échappés d’un milieu au-dessus de tout soupçon. Un milieu hermétique. Ce foyer n’a pu être créé que grâce à la ténacité d’un religieux pas comme les autres. Le rabbin Corman ne supportait plus de voir les détresses féminines échouer par centaines devant les tribunaux rabbiniques sans que jamais justice soit rendue pour les coups et blessures reçus.

Violence cachée. Pathologique. Car des pans entiers de la communauté ultra-orthodoxe sont saisis par une démence qui n’a plus rien à voir avec les comportements habituels des juifs religieux. Certains orthodoxes songent même à ouvrir un hôpital psychiatrique, où les médecins se soumettraient aux décrets des rabbins pour soigner névrosés, psychopathes et dépressifs.

Des fragments de ce monde rongé par les interdits et le silence s’échappent des lèvres des femmes du foyer Bat Melech. Toutes racontent à peu près la même histoire. L’époux est un fervent religieux, parfois haut dignitaire d’une secte hassidique. Comme celui de Rahel, réfugiée au foyer avec son amie Dahlia. Je n’ai jamais pu oublier ses yeux tristes dans un visage qui avait dû être beau, au temps lointain de l’espoir enfantin.

— Après le mariage, dont j’espérais tant, je me suis dit que l’amour c’était comme ça, qu’il manquait toujours quelque chose. Mon mari était un homme très fermé. Il étudiait sans arrêt. Il me mentait, et je me sentais coupable de ses mensonges à lui. J’étais enceinte de mon quatrième enfant et ravagée par les doutes. Je l’ai suivi. Il est sorti de la bibliothèque avec une femme *chiloni*, une laïque, qu’il a embrassée. J’étais très choquée. Mais je me suis dit qu’il fallait garder ce secret. Un détective privé que j’avais engagé m’a apporté la preuve d’une relation adultère. Je pensais que l’adultère, c’était une maladie. J’ignorais que ça pouvait exister, je n’avais ni radio ni télévision. J’ai dit à mon mari que je devais l’aider à reconstruire sa vie. Des femmes ont commencé à me confier que leurs maris à elles leur demandaient des choses bizarres. Le bizarre, c’était peut-être ce qui manquait au mien. Il m’a demandé ces choses, je les ai faites, il a aimé. Ensuite, il m’a demandé de faire l’amour pendant l’état de *Nidda*…

Le traité *Nidda* constitue à lui seul tout un volume du Talmud. Il définit les lois dites « de la pureté familiale », qui excluent les relations sexuelles pendant les règles et pendant la semaine qui suit les règles. Chez une femme orthodoxe, ou simplement observante, centrée depuis la puberté sur la notion de pureté et de souillure, cette transgression constitue un traumatisme majeur.

— J’avais honte, continue Rahel. Il me demandait des choses de plus en plus insupportables. Je ne supportais pas la transgression de *Nidda*, mais je ne pouvais en parler à personne. Et j’ai découvert que la conduite de mon mari commençait à faire jaser, on se doutait qu’il pratiquait l’adultère, dans le bus on murmurait que j’étais la femme du pervers. Mes enfants risquaient d’être marqués à vie.

Dès que le comportement déviant d’un ultra-religieux est connu, la communauté rejette en effet la faute sur sa descendance. Ses enfants, marqués du sceau de l’infamie, auront d’énormes difficultés à se marier.

— Puisque tout le monde le savait, je ne pouvais plus continuer à vivre comme ça. Il fallait que je parte dans un endroit où on ne me connaissait pas. Quand mon mari a compris que je savais, il est devenu comme un animal, j’étais terrifiée. Un rabbin que je suis allée voir m’a enfin comprise. Mais en

me disant qu'il devait faire *tikkoun*, réparation. Je ne pouvais pas attendre qu'il change, je suis partie.

Cette tragédie, que je raconte à Naomi Ragen dans le cadre bucolique et libéral du café Caffit, au cœur de cette petite vallée de la tolérance qu'est Emek Refaim, semble tout droit sortie d'un de ses romans.

— L'origine des perversions, m'explique-t-elle, vient directement du fossé qui sépare les hommes orthodoxes d'aujourd'hui de ceux d'hier. Ces hommes de maintenant sont des enfants gâtés. Ils n'apprennent pas de métier. Ils doivent être assistés par la communauté, par leur beau-père, par leur femme. Tous sont destinés à devenir des talmudistes exemplaires. Pourtant, ce ne sont pas tous des lumières, loin de là ! Rien à voir avec la situation dans le ghetto ou le village juif d'Europe centrale, le *shtetl*, où tous les hommes travaillaient sauf quelques sages. On allait à la *yechiva*, mais on avait un métier. Sauf les personnalités exceptionnelles, de très grand talent. L'idée selon laquelle la communauté doit vous faire vivre est complètement étrangère à la Torah, qui a toujours insisté sur la dignité du travail.

La femme, dans ce système aberrant, doit non seulement s'occuper de ses dix enfants, du ménage et du mari, mais, en plus, trouver un petit travail décent pour améliorer le triste ordinaire de son foyer. C'est ainsi que peut se perpétuer le système des *yechivot*, qui s'est créé dès la naissance de l'État hébreu. Si on va à la *yechiva*, on ne va pas à l'armée. Il y avait quinze mille étudiants au début, et Ben Gourion pensait que le nombre n'augmenterait pas. Grave erreur. Ils se comptent aujourd'hui par centaines de milliers.

— La propagande, c'est d'être pauvre pour être un bon juif, me résumait Tamar el Or, une sociologue qui a enquêté sur le milieu ultra-orthodoxe. Il y a une connexion entre la pauvreté et la religion, ce qui ne correspond absolument pas à l'esprit juif. L'argent dont dispose le foyer le maintient tout juste au-dessus de l'eau. Si on fait quelques entorses, tout le système s'écroule. Pour en maintenir les structures, on a besoin du prolétariat des *yechivot*. Les soldats au grade le plus bas, ce sont les femmes et les enfants. Une tension perpétuelle. La propagande s'exerce uniquement en direction des femmes. On leur répète que si leur mari tombe, ce sera leur faute. S'il rentre à minuit, elles doivent lui servir sa soupe en souriant, même épuisées par une terrible journée. Les femmes sont fières, elles souffrent pour la Torah. Parfois, elles devancent les désirs de leurs maris – elles veulent dix, douze, treize enfants ! –, pour être semblables à la « femme vaillante », l'Eshet Haïl de la tradition.

Cette situation conduit à des frustrations exceptionnelles. Jusqu'à leur mariage, les orthodoxes ne voient pas de femmes. La violence va émerger, précisément, de leur situation d'enfant à la fois gâté et frustré. Quand ils veulent se marier, ils vont voir un marieur. Le marieur, ou la marieuse, ont toujours été des institutions dans les communautés juives. Mais les nouveaux mâles ultra-orthodoxes placent la barre très haut : ils veulent une fille aussi belle qu'un top model et dont le père, forcément riche, leur donnera une voiture et un appartement.

Beaucoup de jeunes filles, évidemment, restent sur le marché : celles qui ne sont pas assez belles, pas assez minces, et dont le père n'est pas assez riche.

Le système des *yechivot* semble pourtant arriver à son terme. Car l'État ne peut plus cautionner le maintien d'une vaste catégorie de la population hors du creuset national : le passage par l'armée, condition de la sécurité du pays. Le 22 février 2012, la loi qui exempte les orthodoxes du service militaire est déclarée anticonstitutionnelle par la Cour suprême.

Scandale. Les partis religieux sont sur les dents. Le conflit laïcs-religieux est plus que jamais au cœur des conflits internes d'Israël. La guerre judéo-juive s'exacerbe. Non seulement pour des raisons culturelles, mais aussi pour des raisons économiques et militaires.

Pendant trois longues années, au début de son mariage, Naomi Ragen a vécu elle-même dans un quartier ultra-orthodoxe, à Jérusalem. À Sanhedria, l'équivalent moderne de Mea Shearim. Malgré les

appartements neufs, construits dans la pierre éclatante de Jérusalem, les silhouettes y sont celles du passé. Naomi portait perruque.

— Mon mari ne m'a jamais forcée à le faire, se souvient-elle. C'était une affaire entre moi et moi. Je me sentais devenir folle. Un matin, je me suis réveillée et je me suis regardée dans le miroir : j'avais vingt-deux ans et mes cheveux étaient morts. J'ai été dans un salon de coiffure et ils ont essayé de les soigner. Je suis sortie avec mes cheveux courts et sains et je n'ai plus jamais remis ma perruque. J'ai étudié le *Houmach*, les cinq livres qui constituent la Torah. J'ai suivi les *mitsvot*, les commandements. C'est ce qui me donne ma force : j'ai le savoir. Et grâce à ce savoir, je peux dénoncer la trahison. Pendant tout ce temps, je vivais avec des voisines dont le mari confisquait le passeport. J'étais témoin de ce qui se passe quand une femme est dépossédée d'elle-même au nom de la religion. Quand on utilise la religion pour frapper les femmes.

Mon amie Naomi est-elle populaire en Israël ? Oui et non. Bien qu'elle s'exprime un peu partout, dans les médias, dans les cercles des kibboutz, et même dans les rencontres organisées par l'armée, elle ne parvient pas entièrement à traverser le fleuve de suspicion qui sépare les deux Israël.

— Les laïcs se méfient de moi. Qu'y puis-je ? Je respecte le shabbat, mais je ne vis plus dans un quartier orthodoxe parce que je ne peux pas habiter dans un environnement où l'on jette des pierres sur les visiteurs habillés différemment. Bien sûr, quand je suis invitée avec d'autres écrivains, je surprends un peu…

Avec son tailleur strict et son petit chapeau, mon amie Naomi a l'air d'une petite dame conservatrice. C'est en réalité une authentique révolutionnaire.

Elle me raccompagne à la station de taxis collectifs pour Tel-Aviv. Je dois y rencontrer un autre transfuge. Dov Elbaum, journaliste et écrivain.

Né dans le monde clos des ultra-orthodoxes, il s'en est échappé pour rejoindre l'autre Israël.

Difficile d'imaginer aujourd'hui que cet ex-rédacteur en chef du quotidien *Yédiot Aharonot*, producteur de télévision et romancier reconnu, était engoncé à dix-sept ans dans son caftan, les yeux baissés, le cœur fiévreux. Craignant Dieu, mais avide aussi de dévorer la vie.

Dov Elbaum a grandi à Jérusalem, dans une famille liée aux Neturei Karta, les « gardiens de la Torah », des antisionistes. Il a passé son adolescence « immergé dans le Talmud ». Puis, à dix-sept ans, il a traversé une crise grave :

— L'instinct me dictait de partir. J'avais peur de rester enfermé, non seulement dans une prison physique, mais dans la prison de l'esprit. J'étais très curieux, je voulais explorer les choses, les femmes. J'ai tout arraché, j'ai fui. J'ai couru. Le jour où j'ai enlevé mon costume noir, mon chapeau, mes *tsitsith*, les châles avec les franges rituelles, je me souviens seulement du visage de ma mère. Elle était si triste, si triste… ses yeux étaient noirs de tristesse. Mais c'en était trop. J'ai travaillé comme garçon de courses. Je vivais dans un horrible appartement. Et puis j'ai commencé à étudier tout ce que je n'avais pas pu étudier: les maths, l'histoire, l'anglais. Tout ce qui était interdit. Je suis un solitaire. La solitude était dure, mais elle m'a mûri. À l'armée, tout a changé. J'ai pu écrire dans le journal de l'armée. J'avais toujours écrit. À la *yechiva*, j'écrivais des poèmes, je rêvais d'en composer d'aussi beaux que les psaumes du roi David. Je n'ai jamais coupé les liens avec ma mère. Avec mon père, en revanche, nous ne nous sommes pas adressé la parole pendant des années… Il pensait que je deviendrais un grand rabbin et, brusquement, il avait un mécréant dans la maison ! C'est bien longtemps après cet affrontement que nous avons commencé à nous découvrir…

— À quoi ressemblait le monde de la *yechiva* ?

— On vit dans le monde des idées et des concepts. Le monde matériel nous est complètement étranger. Je me sens encore aujourd'hui un peu étranger dans ce monde-là. Je suis resté un garçon de la

yechiva. Ce n'est pas un sentiment agréable parce que je voudrais me sentir davantage partie prenante de la société israélienne. Ce système produit de l'irresponsabilité. La propagande antireligieuse dit que les orthodoxes sont des parasites. En un sens, c'est vrai !

— Quelles sont les relations avec les femmes dans cet univers ?

— Ce sont les femmes qui travaillent !

— Il doit donc y avoir des sentiments ambigus vis-à-vis de celle qui vous est inférieure mais qui vous entretient… Celle que l'on possède tout en étant dépendant d'elle ?

— Voir la femme comme une personne m'a pris énormément de temps. Je ne savais pas comment parler à une femme, je n'arrivais pas à comprendre qu'elle n'appartenait pas à un autre monde. J'ignorais complètement ce qui pouvait se passer dans l'esprit d'une femme. Frères et sœurs mènent une vie totalement différente. Quand on est coupé du monde de douze à dix-huit ans, comme à la *yechiva*, c'est difficile de s'y relier ensuite.

Dans son premier roman, *Le Temps d'Eloul*[47], Dov Elbaum se remet dans la peau d'un garçon de la *yechiva*. Un adolescent tente désespérément de faire coïncider sa foi profonde avec la réalité hypocrite qui le cerne. Le mois d'Eloul est le dernier de l'année juive. Avant Roch Hachanah, le nouvel an, et Yom Kippour dix jours plus tard, tous les juifs sont en suspens. On longe les rivières pour jeter au fil du courant les dernières miettes symboliques du cycle qui s'achève. La brise toujours chaude de ce temps qui n'est plus l'été et pas encore l'automne emporte les souvenirs, charrie les doutes et les espérances. Chacun sent qu'une autre vie est nécessaire et même possible. La brise frôle les juifs les plus irréligieux à Paris. À Jérusalem, c'est dans son sillage que Dov le religieux a jeté son cœur d'encre sur le papier :

— J'ai essayé de parler de la sexualité, du corps, des passions, de Dieu. J'ai construit mon livre comme les six livres du Talmud : « Souvenirs », « Fêtes », « Femmes », « Monde », « Sacrifices », « Pureté ». Nachman a quatorze ans et veut accomplir un sacrifice pour que sa mère, malade, guérisse enfin. Est-elle vraiment malade ? On ne sait pas. Comme toutes les mères juives, elle dit qu'elle est malade, qu'elle est toujours fatiguée. Nachman décide d'offrir le sacrifice de la parole. Il ne parlera pas pendant un mois. Il commence à contempler, à écouter. Peut-être son propre silence est-il celui que produit la *yechiva*. Peut-être ai-je voulu écrire sur un monde muet…

À la *yechiva* se produit une rébellion contre le rabbin, et Nachman est au milieu du feu. Le premier chapitre s'ouvre sur la vision de la nudité du rabbin. On assiste au bain rituel censé purifier les corps. « Une lourde odeur de moisissure, écrit Dov Elbaum, provoquait dégoût et haut-le-cœur. » Le ton est donné.

— On va au *mikveh*, l'eau, c'est comme l'ouverture d'une symphonie. L'ouverture, c'est d'aller sous les vêtements. Le commencement d'un très grand voyage de l'âme, quelque chose comme *Les Confessions* de saint Augustin.

Saint Augustin a raconté la chair avant de se déprendre de la chair, de la rejeter. Comme c'est étrange, et finalement universel, cet entretien juif, au cœur de Tel-Aviv !

— Subitement, Nachman réalise que tout, autour de lui, est chair, que même la Torah est chair. Alors que tous, autour de lui, nient la chair. Leur version du judaïsme est très chrétienne : le judaïsme authentique, en revanche, est très libre.

Le sacré des ultra-orthodoxes, en Israël, oscillerait-il entre le mimétisme chrétien et le mimétisme islamique des juifs orientaux et du Shass, le parti séfarade de mon cousin Alex à l'obscurantisme crypto-iranien ?

— Nachman a une approche très naïve de la tradition. Chaque fois qu'il se masturbe, il pense que le monde s'écroule. Il est déchiré entre rébellion et acceptation. Il veut comprendre les forces qui régissent sa communauté.

Dov, lucide et douloureux. Me répétant que la *yechiva* était le meilleur moment de sa vie :

— Celui où j'étais le plus près de Dieu. J'écris des livres prières. Je me sens comme un agent double. Un agent double ne sait jamais à quel pays il appartient.

Pourtant, les Israéliens laïcs lui ont fait fête quand le livre est sorti. La presse religieuse, elle, s'est déchaînée. Lorsqu'il a écrit pour la télévision des textes satiriques où il commentait l'actualité en s'inspirant de citations talmudiques, le Shass a menacé de quitter le gouvernement si l'émission n'était pas supprimée.

— Les Israéliens sont complètement ignorants de leur tradition. Quand quelqu'un leur montre un peu de cette tradition, ils la prennent au pied de la lettre et deviennent ultra-orthodoxes !

La couverture du roman dessine un Nachman sans bouche, devant la Guemara, la partie du Talmud rédigée en araméen, langue de la rue dans l'Israël antique. Un symbole de la coupure entre les ultra-orthodoxes et l'univers extérieur ?

— J'ai écrit un livre religieux. Mais, quand il est sorti, je me suis retrouvé déchiré comme mon héros. Pour les religieux, j'étais un pécheur. Pour les laïcs, j'étais la preuve du péché des religieux. J'étais paralysé. C'était comme un viol. Chaque camp utilisait mon livre comme une bombe contre l'autre camp !

Une fois de plus, les deux Israël se livraient bataille autour d'un même cœur.

7

L’OMBRE DE LA SHOAH

Chaque matin, expliquent les talmudistes, l’être humain se voit gratifié d’une âme neuve. Du passé, cependant, pas question de faire table rase. La mémoire constitue le socle sur lequel s’est édifié et perpétué le judaïsme.

L’équilibre est compliqué. Il faut à la fois être léger comme une aurore et lourd comme un crépuscule.

L’Israël individuel et collectif, diasporique et national, présent et passé, est ainsi suspendu entre deux rives : celle du renouveau quotidien et celle du *Zakhor* (« souviens-toi »), l’injonction biblique répétée à chaque shabbat, après le *Shamor*, dont le sens est « observe ». Si le *Shamor* a été abandonné par un grand nombre de juifs qui n’observent ni le shabbat ni aucun des commandements régulateurs de la vie juive pendant près de vingt siècles, le *Zakhor*, en revanche, reste ancré en eux. Il leur ouvre l’infini du souvenir, les champs de la floraison comme ceux de la torture.

Cela n’a rien à voir avec le « devoir de mémoire », régulièrement invoqué en France à tout propos, et souvent hors de propos, comme cette proposition affreuse de l’ancien Président Nicolas Sarkozy, fruit d’un moment de délire, de faire parrainer l’ombre de chaque petit enfant juif assassiné par chaque petit écolier d’aujourd’hui. Je ne suis pas certaine non plus que les voyages scolaires à Auschwitz puissent contribuer à l’édification de la jeunesse et la prémunir contre l’antisémitisme, le racisme et la tentation barbare. Je souscris plutôt à ces paroles d’Alain Finkielkraut (dans une interview au magazine *Télérama*) : « À partir du moment où l’on érige Auschwitz en temple de la mémoire, on en fait une destination touristique. Les familles y accourent, et voilà Auschwitz devenu la Djerba du malheur… Honorer les morts, respecter les lieux, c’est aujourd’hui ne plus s’y rendre… »

Finkielkraut constate par ailleurs, en analysant les surenchères de la guerre des mémoires : « La mémoire, qui devait éteindre l’antisémitisme, aujourd’hui en entretient la flamme… »

Le *Zakhor* que porte en lui le juif ou l’Israélien ne relève évidemment pas de ces catégories. Il fait partie de son être. Quand bien même je voudrais m’arracher à la réminiscence des champs de torture et m’épanouir dans ceux de la floraison – jardins des textes du savoir juif ou parcs de l’État hébreu –, je ne pourrais éviter de m’enfoncer dans les gouffres de la douleur. L’ombre de la Shoah est si puissante qu’aucun juif, aucun Israélien ne peut échapper à cette question : suis-je vivant ou mort ? Vais-je survivre ou mourir ?

Cela nous est rentré dans l’âme.

Nous sommes l’un et l’autre : le déporté et le combattant, le squelette en haillons et le soldat vigoureux, l’extermination et la souveraineté. Cette dualité, qui ressurgit à chaque crise, conditionne tous les réflexes individuels et collectifs, tous les choix politiques. Pour ne pas être un déporté promis au brasier, il faut être un combattant. Pour ne pas être un squelette dans la fosse, il faut être un soldat resplendissant. Pour ne pas être exterminé, il faut être souverain.

Mais cela ne constitue pas une solution. Même si cette solution a bel et bien été admise par le monde qui a voté la création de l’État d’Israël, cet assentiment n’aura cependant duré que de mai 1948, date de la guerre d’Indépendance, à juin 1967, date de la guerre des Six Jours et de la conquête de la Cisjordanie.

À partir de là s’opère un renversement dans l’œil des nations. Et dans l’œil juif.

Car, alors, nous voyons double. Les juifs se scindent en deux factions : celle qui voit un reflet du

déporté juif à travers le Palestinien, et déteste le soldat considéré alors comme un oppresseur ; celle qui voit dans le Palestinien un reflet de ce qui pourrait amener le juif à devenir un déporté, et donc aime le soldat, considéré dans ce cas comme un défenseur.

Cette différence établit une ligne de démarcation entre les Israéliens et les juifs partisans de la restitution des colonies et ceux qui la refusent. Entre la gauche et la droite israélienne. Entre les différents personnages et paysages que j'ai croisés, entre le Hébron de Yehuda Shaul, qui dénonce les humiliations inhérentes à une occupation militaire, et le Hébron de Nadia Matar qui s'appuie sur l'occupation militaire pour éviter à ses enfants le destin de l'humiliation.

Pourtant, il m'est difficile de souscrire entièrement à cette fragmentation du champ de vision juif. Même si, sur le plan politique, j'adhère au mouvement qui prône la restitution de la terre contre la paix[48], je suis forcée de constater, sur le plan existentiel, la juxtaposition constante des deux symboliques du déporté et du soldat. Et d'une façon qui génère un conflit intime permanent.

Car on peut s'identifier à la fois au déporté et au soldat, au vaincu et au vainqueur. On peut être l'un et l'autre, c'est-à-dire l'un contre l'autre. On peut tressaillir jusqu'au fond de soi-même de la pulsion qui jette Israël contre Israël. C'est l'une des conséquences de l'ombre portée de la Shoah.

Lors de mes reportages auprès des Palestiniens, en Cisjordanie, j'ai été à la fois celle qui, telles les femmes de Naplouse, et avec elles, franchissait les *check points* en se cognant, affolée, dans les tourniquets, ainsi que le soldat hébreu lourdement armé qui contrôlait ce *check point*.

S'assimiler au Palestinien était relativement naturel (c'est un automatisme parmi les journalistes qui couvrent le conflit), mais s'assimiler en même temps à l'Israélien casqué provoquait une fracture qui me renvoyait au tissu déchiré de la condition juive : une condition dictée en tout et toujours par l'ombre géante de la Shoah.

De cela, rien ne filtrait dans mes articles, qui n'ont jamais cessé de dépeindre, politiquement et rationnellement, la condition insupportable faite aux Palestiniens. De la position assumée par les journaux dans lesquels j'ai successivement écrit, les cercles de juifs français évoqués dans les premières lignes de ce récit nous tiennent rigueur avec une violence qui est le miroir de leur insondable angoisse de mort.

Je connais cette angoisse : des deux côtés de la ligne qui nous sépare, il se trouve autant d'enfants de survivants de l'indicible. Ennemis intimes, nous partageons pourtant le « traumatisme en héritage », selon le titre de l'enquête sur la seconde génération de la Shoah réalisée par la journaliste américaine Helen Epstein, en scrutant sa propre expérience et celle des autres[49].

Ce que nous faisons de ce traumatisme diffère. En témoigne l'histoire de deux hommes de ma génération, que j'ai côtoyés et observés avec attention.

Appelons-les Lucas et Sacha. Ils ont le même âge à deux ou trois ans près, la même origine – des parents juifs polonais – et le même métier : journalistes. Tous deux ont toujours vécu à Paris, qu'ils aiment, dans une France dont ils chérissent pareillement la culture. Dans leur berceau, le même drame : le père de Lucas est un survivant d'Auschwitz, on y a gazé sa première femme et ses enfants. La mère de Sacha, plus jeune, est aussi une survivante de cet enfer, on y a gazé ses parents.

Lucas, dès ses jeunes années, a choisi le sionisme de droite, puis d'extrême droite. Logique avec lui-même, il n'a cessé à l'âge mûr de militer contre les concessions faites aux Palestiniens. Il évoque régulièrement l'assassinat de son demi-frère à Auschwitz comme la preuve de ce qui attend un juif quand ne se dresse pas entre lui et l'ennemi la fameuse « muraille d'acier », appelée naguère de ses vœux par Zeev Jabotinsky. Il ne reconnaît pas la notion de fanatisme juif et, à la dénonciation que j'en fais, oppose la haine de soi que pratiqueraient les juifs tels que moi, adeptes du dialogue avec l'adversaire.

Sacha a suivi le chemin opposé. Adolescent, il a milité dans le mouvement de jeunesse sioniste-socialiste Hashomer Hatzaïr. En Israël, qu'il connaît aussi bien que Lucas, il a noué de nombreuses amitiés. Bouleversé par l'assassinat d'Itzhak Rabin, il n'a pas eu de mots assez durs contre la perte progressive des valeurs qui a conduit au meurtre d'un grand leader juif par un fasciste juif. Il a soutenu en 2003 l'initiative de Genève, ce plan de paix proposé par l'Israélien Yossi Beilin et le Palestinien Yasser Abed Rabbo. En juillet 2010, il a fait partie des premiers signataires de l'appel à la raison lancé par le réseau des juifs européens pacifistes JCall.

Il est tout aussi hanté que Lucas par l'ombre de la Shoah. Pas un jour ne passe sans qu'il y pense. Il est cependant habité par une extrême pudeur et veille scrupuleusement à ce que la tragédie n'interfère pas dans son regard sur Israël et sur les relations de l'État hébreu avec le monde palestinien et arabe.

Je peux dire d'expérience que le choix de Sacha est beaucoup plus difficile que celui de Lucas. Dans le premier cas, il suffit de se laisser emporter par l'orage noir du souvenir de la destruction qui justifie les choix les plus implacables. Dans le second cas, il faut lutter sans cesse contre ce même vent de terreur à l'intérieur de soi, dans sa généalogie, dans l'histoire de la mère bien-aimée. Il faut sculpter sa résistance, sombrement, au cœur de sa solitude.

De ces deux hommes, c'est de Sacha, bien sûr, que je suis le plus proche. Sa « muraille d'acier », il ne la dresse pas entre lui et l'autre, mais entre lui et lui, pour ne pas succomber à la tentation humaine, trop humaine, de la vengeance aveugle, de la confusion des temps et des lieux qui nous amène à prendre les années 2000 pour les années 1940. Contrairement à Lucas, qui espère être délivré de son tourment par l'incarcération de l'autre, Sacha ne pense pas qu'il puisse être apaisé par quoi que ce soit. L'ombre de la Shoah ne constitue pas un passé, nous vivons avec elle. Cependant cette suffocante présence ne doit pas clore le présent.

À travers ces deux fils de la survie, s'affrontent encore et toujours les deux voix juives.

J'en entends d'autres, de ces voix jumelles mais ennemies, se disputer, non en France, mais cette fois sur la terre du conflit, toujours sur la toile de fond de l'extermination.

La voix de la journaliste Amira Hass marque depuis vingt ans l'histoire de la presse israélienne. Elle incarne le courage ou le dogmatisme, selon ses admirateurs ou ses adversaires.

Amira Hass est grand reporter à *Haaretz*, le quotidien de gauche israélien le plus lu à l'étranger et le moins aimé en Israël. Elle a été la seule journaliste israélienne à vivre à Gaza, avant le retrait de 2005, puis elle s'est installée à Ramallah. C'est grâce à elle que les lecteurs de *Haaretz* peuvent se faire une idée de la vie quotidienne des Palestiniens.

Je l'avais rencontrée à Gaza. L'atmosphère n'était pas gaie : je revenais de l'enterrement d'un kamikaze. Les muezzins se répondaient de mosquée en mosquée dans un crescendo de notes aiguës. J'ai entendu toutes sortes de muezzins lors de mes reportages en terre d'islam, dans mes vies islamo-arabes. Ceux d'Istanbul roucoulent, ceux d'Amman aboient, ceux de Damas envoûtent, ceux de Téhéran gémissent, ceux d'Ispahan séduisent, ceux de Gaza hululent. Je rentrais instinctivement les épaules.

J'admirais d'autant plus le courage d'Amira Hass : une juive, une femme, qui récusait radicalement les choix des colons encore en place, vivait volontairement sur cette bande de terre invivable pour partager et raconter le malheur palestinien. Elle était là depuis deux ans. Moi-même, au bout de dix jours, je ne songeais plus qu'à retraverser Erez, le point de passage vers Israël. Au contraire, cet état de danger semblait lui convenir.

J'abordais donc avec un enthousiasme presque jaloux cette consœur qui avait plus de cran, plus d'endurance, plus d'aptitude aussi, sans doute, à écouter l'autre. L'autre à Gaza, dans sa version la plus hostile aux juifs.

Amira était très pâle, presque blafarde. Vêtue d'un costume noir, elle me fit immédiatement penser aux jeunes militants austères des premiers âges du communisme russe.

Cette première impression n'était pas fausse. Amira est née à Jérusalem, dans une famille d'émigrants yougoslaves imprégnés du rêve juif communiste de l'avant-guerre. Elle ne supporte pas d'être israélienne. Israël a beau être son pays natal, elle en conteste radicalement les bases. Elle, fille de persécutés, se refuse à devenir la complice des persécuteurs. Il lui faut rejoindre le camp des vaincus pour expier le malheur d'appartenir à celui des vainqueurs. Les islamistes les plus fous ne l'effraient pas. Ceux qui lui font horreur, ce sont les soldats israéliens.

Je n'étais pas la première à lui demander les raisons de son choix. Elle les explorait elle-même depuis longtemps. Amira Hass les a livrées, depuis, dans l'introduction à un long reportage sur Gaza dont elle a fait un livre. J'y ai reconnu l'essentiel des confidences qu'elle m'avait faites dans un restaurant bondé de Palestiniens, qui revenaient alors d'un long exil tunisien, dans l'euphorie des premières années de l'autonomie. Euphorie très relative, car des bataillons d'aspirants kamikazes patientaient dans la coulisse. Anouar, celui dont j'avais suivi les obsèques entre un champ de coquelicots et une mosquée qui était la réplique de la mosquée d'Omar, à Jérusalem, s'était fait sauter par erreur deux minutes avant le passage d'un bus d'écoliers israéliens. Les enfants échappèrent ainsi à la mort.

Amira Hass me parla de ses parents et nous cessâmes d'être des journalistes à Gaza pour nous retrouver juives traquées dans l'Europe fasciste. Elle devait porter ce récit en elle car, en relisant mes notes d'alors, je retrouve à peu près mot pour mot ce qu'elle écrivit plus tard :

« Survivants de l'holocauste, communistes, juifs du sud-est de l'Europe émigrés en Israël, mes parents m'ont nourrie des récits de la résistance et des luttes d'un peuple persécuté, témoigne-t-elle, c'est leur legs. […] De tous les souvenirs que je me suis appropriés, il en est un plus vif que tous les autres. Un jour d'été 1944, on fit descendre ma mère, avec tout le reste d'un convoi, du wagon à bestiaux qui les avait transportés de Belgrade au camp de concentration de Bergen-Belsen. Elle aperçut un groupe de femmes allemandes, certaines à pied, d'autres à bicyclette, qui ralentissaient pour contempler l'étrange procession, avec une expression de curiosité indifférente. À mes yeux, ces femmes sont devenues le symbole détestable de ceux qui regardent depuis le bord du chemin, et très tôt j'ai décidé que ma place n'était pas parmi les badauds. Ainsi, mon désir de vivre à Gaza ne doit rien au goût de l'aventure ni à l'aliénation mentale. Je redoute toujours de me retrouver dans la position du badaud… Je conserve en moi le dernier regard posé par mes parents sur la maison aimée dont ils étaient chassés. À cause de ce sentiment de perte, ils refusèrent, à la différence de beaucoup de nouveaux arrivants juifs, de s'installer dans une maison tout juste vidée de ses anciens propriétaires devenus à leur tour des réfugiés, lorsqu'ils arrivèrent en Israël, en 1949[50]… »

Amira Hass ne se sent chez elle que « dans le provisoire permanent, dans la nostalgie qui enveloppe chaque grain de sable, dans les ruelles où prospère la rage ». À Gaza hier, à Naplouse aujourd'hui, partout où la vie palestinienne lui renvoie le reflet de la vie juive tragique qu'ont connue ses parents.

Cette attitude et ces lignes, par ailleurs si denses et si belles, font évidemment le bonheur de ceux que la détestation d'Israël conduit à oser confondre sionisme et nazisme. C'est ce mensonge-là que cautionne la vérité d'Amira Hass. Mais peu lui importe : elle n'est tout entière que douleur et réfraction du passé, comme beaucoup d'enfants de survivants.

Yoram Kaniuk, un des très grands écrivains d'Israël, martèle lui aussi : « Je n'aime pas être celui qui gagne. »

Cet homme est traduit dans vingt langues et couvert d'honneurs. En réalité, il est absolument seul avec deux blessures. Naguère, il a écrit : « Nos larmes ont toujours été des diamants. Mais les Arabes aussi ont pleuré. » C'est qu'il a construit sa vie et ses livres sur cette singularité : reconnaître les larmes de l'autre. Pionnier du dialogue israélo-palestinien, Kaniuk a sillonné le pays sur les traces du malheur arabe. Il s'est souvenu de Ramleh, vidée de ses habitants en 1948 : « Un balai géant avait tout emporté

sur son passage. » Longtemps, ce juif s'est greffé une mémoire palestinienne. Il en avait tiré un texte implacable, déchirant, publié à côté d'un autre texte, celui de son ami l'écrivain arabe Émile Habibi, disparu en 1996, *La Terre des deux promesses*[51]. La terre n'a pas tenu ses promesses et, au fil de la grande désillusion politique, Yoram Kaniuk a renoncé à l'impossible langage commun pour se replier sur l'histoire juive en publiant un récit sur l'épopée de l'*Exodus* et de Yossi Harel, l'homme qui commanda le rafiot des cinq mille survivants de la Shoah. Hélas, même sa fille a refusé de lire son livre.

— Israël est en pleine révolte contre l'Histoire, martèle Kaniuk. Israël veut être normal. Nor-mal !

Il a combattu en 1948, 1967, 1973. Souvent, la nuit, un cauchemar le réveille en sursaut. Il a dix-sept ans, pris dans la bataille de Jérusalem en 1947. Un soldat jordanien, à dix mètres, pointe son fusil sur lui. Une minute pour mourir. Puis le soldat détourne son arme. Pourquoi ? Depuis soixante-cinq ans, Kaniuk revit en songe la même question. Sur l'*Exodus*, lui raconte Yossi Harel, une rescapée d'Auschwitz revit ainsi chaque nuit la minute où une inconnue l'a arrachée à la sélection pour la chambre à gaz. Le soldat souffre donc du même syndrome que le déporté.

Je suis en Israël, c'est le jour de la Shoah, Yom Ha Shoah. Quand retentit la sirène, notre voiture freine, se gare sur le bas-côté de l'autoroute. Toutes les voitures dans tout Israël, comme les passants, comme tout ce qui marche et roule, s'arrête, figé par le vent glacé du souvenir bien que nous soyons au printemps, dans le parfum des acacias.

Mais demain, ce sera Yom Ha Zikaron, jour du souvenir pour les soldats tombés pendant les guerres d'Israël. Un nouveau vent de douleur passera sur le pays. C'est seulement au terme de ces deux traumatismes qu'Israël pourra fêter Yom Haatsmaout, le jour de l'Indépendance.

Quartier dit des « cent portes », Mea Shearim, le fief des ultrareligieux. Ses hommes en noir, ses matrones en perruque et ses fillettes aux jambes et bras couverts même par trente-cinq degrés. Le chantonnement des salles d'étude. Les gamins au teint nacré, si proches des photos en noir et blanc d'avant la Shoah. Je les aperçois par la fenêtre se balancer au rythme de la prière, d'avant en arrière comme des centaines de générations avant eux. Les vieux libraires revêches, protégés par leur muraille de grimoires, prêts à soutenir un siège. Celui que leur livre la modernité dont se fichent royalement ces passagers hors du temps. Je devrais détester franchement l'endroit, comme l'exigerait ma laïcité ombrageuse. Tout ce qui s'y énonce, s'y interdit, tous les anathèmes jetés sur les esprits libres de l'autre Israël, de l'autre judaïsme, s'opposent à ce que je suis.

Mais il arrive, comme à l'aéroport de Lod, que les lignes de démarcation entre les clans, un bref moment, se brouillent. En Israël, la buée du passé recouvre si facilement les tensions du présent. En traversant Mea Shearim, me voici malgré moi il y a plus d'un siècle, avec mon aïeul de Kovno, en Lituanie, qui tenait une *yechiva* dans les neiges et se levait chaque jour à 5 heures, quel que soit le temps, pour aller à la synagogue réciter le *Shmone esre*, les dix-huit bénédictions du matin. Mais je serais aussi en Orient, avec l'autre aïeul de ma généalogie métissée, dans son village des hauts plateaux algériens où il psalmodiait le même texte, sur le ton chantant des juifs du Maghreb. J'écouterais ces ombres qui d'habitude ne me parlent guère. Sauf ici. Telle est la grâce de Mea Shearim : rendre vie aux univers assassinés ou dissous. N'était la profonde imbécillité orthodoxe vis-à-vis du principe féminin, j'y flânerais sans plus me soucier de ce qui sépare un juif ultra-religieux d'un agnostique. Juste là pour l'écho.

Seulement, l'écho s'est tari. Les rabbins et les étudiants de Mea Shearim n'ont rien à voir avec ceux qui ont été précipités dans les chambres de l'asphyxie. Ils en ont simplement repris le costume, parce qu'au fond ces ultra-orthodoxes, avec lesquels je ne partage rien, souffrent du même mal que moi : celui de l'absence.

Absence des élèves, absence des maîtres. Absence d'une transmission qui s'effectuait, non par la violence des milices religieuses à l'iranienne ou à la saoudienne qui quadrillent aujourd'hui Mea Shearim le jour du shabbat, mais par la douceur de l'intelligence, la compréhension de l'humain.

Absence des écoles de pensée talmudique qui s'épanouissaient dans la confrontation et l'émulation des hypothèses intellectuelles. Les chefs des formations religieuses israéliennes, qui ne cessent de courtiser les partis politiques pour en tirer avantages et prestige, peuvent-ils être comparés un seul instant aux sages d'avant la destruction ?

Bien que les juifs, ici et ailleurs, aient tenté de guérir leurs blessures, on n'a reconstruit ni la sagesse ni l'esprit assassinés. « Il se peut que le coup porté par la Shoah ait été trop grave pour que le peuple juif puisse s'en remettre, écrit Yeshayahou Leibowitz. La fraction du peuple qui avait la plus grande vitalité juive a été détruite. […] Nous nous nourrissons aujourd'hui des restes tombés de la table de l'histoire du peuple juif[52]… »

Rescapé du ghetto de Kovno, le rabbin Ephraïm Oshry restitue dans un livre poignant la force morale du monde où il était né et qu'il a vu lutter encore un jour, une heure, pour tenter de garder son humanité au cœur de la bestialité. La Lituanie de sa jeunesse incarnait les secrets de la résistance juive aux déferlements des haines séculaires. La richesse dont tout Israël est resté orphelin, il la décrit, la mort dans l'âme : « Le monde qui fut autrefois n'est plus. Disparus pour toujours, les saintes communautés, les juifs saints, les enfants et les mères, les rabbins et les bibliothèques de milliers de livres sacrés, les rouleaux saints de la Torah, les bougeoirs du vendredi soir et les boîtes à épices du samedi soir. Un monde qu'aucun historien, sociologue, anthropologue, qu'aucun écrivain ne sera jamais capable de rebâtir – pas même un cheveu, pas même une ombre –, a disparu à jamais[53]. »

L'absence a produit de la culpabilité, en même temps qu'un prosélytisme totalement étranger à la culture juive. Le zèle avec lequel les néo-religieux se déguisent en anciens juifs, la bigoterie et le fétichisme qui se sont emparés d'un judaïsme amputé de lui-même représentent en réalité une trahison des disparus dont on prétend transmettre l'héritage. Jusqu'à la destruction, au cœur même des situations les plus précaires, des écoles intellectuelles ont fleuri, des philosophies se sont affrontées, des maîtres se sont déchirés. Il n'y eut pourtant, au cours des siècles, aucune trace de médiocrité ni de stagnation. Ce duel des esprits qui opposa les Israël de l'exil les uns aux autres féconda au contraire les textes et les personnalités. On se situa rarement dans la pensée magique. Les kabbalistes eux-mêmes, censés l'incarner, développaient une telle vivacité dans la construction de leurs palais mystiques, un tel génie dans l'écriture de leurs poèmes, dans la calligraphie de leurs visions, qu'ils ont toute leur place dans la floraison exubérante des concepts.

On assiste au contraire aujourd'hui à une désertification de l'intelligence. Elle est d'autant plus spectaculaire que les écoles juives, les séminaires, les synagogues se multiplient en diaspora comme en Israël. La vie juive semble, depuis deux décennies, se concentrer sur la réflexion religieuse. Dans les rues de Jérusalem, il semble, à en juger par le look des passants, que les ressources humaines se soient mises avec ardeur au service exclusif de l'esprit. En réalité, dans les somptueux édifices synagogaux, dans les vastes séminaires et auprès des rabbins pontifiants, on n'adore que le vide terrible de l'absence.

Partout se déploient les figures de l'idolâtrie. Le culte de la personnalité s'affiche sur les murs et dans les foyers. On vénère tel ou tel rabbi, moins pour ses écrits talmudiques que pour sa supposée science des miracles.

La surenchère bigote est appuyée et légitimée par le besoin d'en faire toujours plus. Personne n'est jamais assez juif. Parce que, de toute façon, il n'y a pas assez de juifs ! C'est à ce manque, à cette absence née de la Shoah que répondent des pratiques religieuses compulsives, mais aussi un horizon démographique angoissé. Pas seulement dans le monde religieux.

Ainsi, en Cisjordanie, le courroux de la communauté internationale face aux nouvelles constructions dans les colonies déclenche cette réaction indignée du Président israélien Shimon Peres :

— Est-ce que nous devons dire à notre peuple de ne plus faire d'enfants ?

Le vieux sioniste socialiste rejoint le sionisme de droite, qui justifie la poursuite et l'extension des implantations au nom du principe de la « croissance naturelle ». À Bruchin, on me répétait sans cesse :

— En Israël, il n'y a plus de place, tout est plein. Notre angoisse, c'est de ne pouvoir répondre à la croissance naturelle du peuple juif… Ce n'est pas normal qu'on vienne nous dire : « Arrêtez-vous ! Arrêtez de construire ! Arrêtez de faire des enfants ! »

L'ombre de la Shoah, avec l'absence du peuple ancien, dicte le taux de fertilité du peuple nouveau. L'enseignement de la sagesse, qui n'est plus distillé par les maîtres perdus, est remplacé par le culte de la force que rabâchent les maîtres improvisés. Même les manuels d'histoire, en Israël, théorisent l'épée de Damoclès suspendue au-dessus des enfants d'Israël. L'historien Georges Bensoussan cite ces recommandations destinées aux professeurs des lycées de Haïfa : « 1) On développera chez l'élève la conscience de l'impératif de la force en tant qu'arme défensive, en soulignant que le génocide nous a frappés alors que nous étions faibles et désarmés. 2) On démontrera que nous ne devons pas être en situation de minorité où que ce soit. 3) On inculquera la notion que nous ne pouvons pas compter sur autrui pour notre sauvegarde[54]. »

C'est en ces termes que les Israéliens voient leur présent et leur avenir depuis plusieurs générations. Dans son livre consacré à la « crise du sionisme », le journaliste américain Peter Beinart, l'un des hommes qui appellent au réveil d'une éthique juive, souligne : « Israël doit apprendre à penser et à vivre comme un État fort et non comme un État fort qui se pense faible[55]. »

Le soldat hébreu souverain peut-il cesser de se percevoir comme un déporté dans la fosse ? Mais la haine que s'obstine à leur porter le monde, encore et toujours, ne fige-t-elle pas les juifs dans leur hallucination ?

8

INTERROGATOIRE

Quitter Israël est une affaire qui se présente toujours mal. On le sait, on s'y est préparé, on est arrivé à Lod trois heures à l'avance, mais déjà une cohue infernale embouteille la salle d'enregistrement. La foule piétine, fulmine, oscille, vacille. Des cordes bien tendues la tiennent solidement à distance des rampes sur lesquelles on inspecte les bagages et leurs propriétaires. Sécurité oblige, on le sait, mais on ne s'y fait pas. Le mot *bitahon*, « sécurité » – l'un des plus utilisés du vocabulaire politique israélien –, a subi un détournement accablant : en réalité, il signifie « confiance ». Mais de confiance, il n'est pas question un seul instant. La nervosité, les soupirs de colère, les bousculades et les hypoglycémies semblent avoir été spécialement concoctés pour ajouter encore à la déréliction du retour à l'exil. Le voyageur n'a qu'une hâte : se retrouver dans l'avion après avoir surmonté l'épreuve existentielle de l'interrogatoire.

Que lui demandera-t-on ? Tout. Ce qu'il est, ce qu'il fait, pourquoi il est venu, s'il est venu avant, qui a-t-il vu, où a-t-il été, avec qui, combien de temps, cette femme à côté, est-il sûr que ce soit sa femme ? Et pourquoi repart-il, est-il juif, de quel rite et à quelle synagogue de quel quartier de quelle capitale est-il inscrit ? Quelle est la date de la dernière et de la prochaine fête, observe-t-il le shabbat et qui a bouclé les bagages ?

À l'instant de quitter Israël, cette rafale de questions me précipite toujours dans un océan d'incertitudes. Car ce que je suis, ce que je fais et pourquoi je suis venue, vais-je pouvoir l'énoncer clairement en deux minutes, sans commettre d'erreurs fatidiques, pressée par la foule qui maugrée dans mon dos ? Ceux qui me précèdent se débattent déjà dans des affres redoutables. Un premier préposé en a appelé un second qui vient d'en convoquer un troisième sur son portable.

La file s'est vite scindée en trois. Les résignés se sont assis sur leur valise. Ils lisent leur livre de prières, leur note d'hôtel ou leur journal barré de titres catastrophiques qu'ils connaissent par cœur depuis des décennies : l'Iran ne renoncera pas à son programme nucléaire, à Gaza le Djihad islamique reproche sa modération au Hamas… Les anxieux considèrent l'océan de bagages autour de nous : tout peut sauter car le Mossad, ça n'est plus ça. Les faiseurs d'histoires, très remontés, jurent que c'est la dernière fois qu'on les y prendra : ils ne ficheront plus les pieds dans ce pays d'emmerdeurs.

Enfin mon tour. Le préposé est une préposée. Une jolie rousse, dix-huit ans à peine. Je hisse péniblement ma valise sur la petite estrade.

— Passeport, billet d'avion ? Ces bagages vous appartiennent ?

— Oui, oui.

— Ouvrez-les, s'il vous plaît.

Où est la clé du cadenas ? Ah, voilà. Cahiers et lingerie s'étalent complaisamment avec un quotidien palestinien, don d'un interlocuteur de Ramallah.

— Pourquoi avez-vous acheté ce journal ? À qui ?

— Je suis journaliste

— Carte de presse ? Non, pas la française, l'israélienne.

Je sors le laissez-passer délivré à Jérusalem au département de l'information du ministère des Affaires étrangères, rue Hillel, par Pnina Aizenman, l'officier chargé des relations avec les journalistes étrangers. Une belle femme que j'ai d'abord connue le visage dévoré par la douleur : sa mère et sa

fillette de cinq ans, Gal, sont mortes dans un attentat en 2002. Au fil des années, ses traits se sont un peu apaisés, Pnina a eu un autre enfant. Sa tragédie personnelle est toujours affichée sur un panneau dans un coin de son bureau. Un préambule à la réalité d'Israël auquel bien peu de reporters prêtent attention.

J'ai eu toutes sortes de cartes de presse israéliennes temporaires. La première, un carton beige, à la fin des années 1970, ne payait pas de mine. Elle portait simplement la mention « État d'Israël ». Mes parents l'avaient longuement regardée, fascinés. La dernière, d'un bleu pimpant, offre la marina de Tel-Aviv en toile de fond. Comme si les journalistes venaient pour la baignade et non pour la guerre, l'Intifada, les attentats, les missiles Qassam.

La jeune rousse examine le document avec méfiance. Moi aussi, j'ai envie de lui demander qui elle est, d'où elle vient, où sont nés ses parents, dans quelle unité elle fait son service militaire, de qui elle se sent l'alliée ou l'adversaire, le nom de son petit ami et le lieu sur lequel, peut-être, il monte la garde, cerné par le brouillard de l'avenir.

— Où êtes-vous allée ?

— À Tel-Aviv, à Jérusalem, en Galilée, en Cisjordanie.

— Qui avez-vous rencontré ?

— Beaucoup de gens.

— Qui sont-ils ? Où habitent-ils ?

— Écoutez, je vais tout vous dire. C'est mon quarantième ou cinquantième voyage, je ne compte plus. Je voulais en avoir le cœur net. Pourquoi les juifs passent-ils leur temps à se déchirer ? J'ai parlé avec les uns, les autres et je me suis parlée à moi-même. Je n'ai pas trouvé de réponses mais encore des questions. Il est donc logique que mon voyage se termine par un interrogatoire et qu'à cet interrogatoire je ne puisse pas me soumettre avec toute la précision demandée. Mes amis étaient parfois mes ennemis. Je me suis rendue dans des endroits qui étaient à la fois plaisants et pesants. C'est moi – rassurez-vous – qui ai bouclé mes bagages ce matin, mais j'aurais peut-être aimé que quelqu'un les défasse et me demande de rester. Qu'aurais-je fait, si cela s'était produit ? Votre compatriote Abraham Yehoshuha, un écrivain que vous avez sûrement étudié en classe, pense que je serais de toute façon repartie car Israël fait peur à trop de juifs. Ils n'ont pas envie d'être un peuple comme les autres. Or un État ne peut pas survivre dans l'exceptionnel. C'est la lutte entre la revendication religieuse de pureté et la normalité – le compromis politique avec Rome – qui a tué Israël il y a deux mille ans. Stefan Zweig, le romancier juif autrichien dont on vous a peut-être moins parlé, avait répliqué à Martin Buber, le grand intellectuel sioniste qui le pressait de prendre fait et cause pour le futur État hébreu dans les années 1930, qu'il était déterminé à aimer l'idée douloureuse de la diaspora. C'était avant son suicide dans l'exil brésilien, en 1942. Le philosophe juif allemand Franz Rosenzweig était convaincu que le peuple juif relevait d'une autre catégorie existentielle que celle de l'État, État qui, écrit-il, se révèle toujours « autant de droit que de violence ». C'était en 1921, avant le sionisme et avant la Shoah. Le chauffeur de taxi qui m'a conduite à l'aéroport m'a répété en revanche qu'ici était ma demeure. Je ne lui ai pas répondu. La fête de Soukkot arrive bientôt, avec ses cabanes de feuillages à travers lesquels on doit entrevoir le ciel pour se souvenir que tous les toits sont fragiles, en Israël comme en France. Mais j'aime le mien, aussi provisoire qu'il soit. J'aime l'air parisien, la Seine qui est ma mère et ses quais sur lesquels veillent des murs de livres. J'aime le frémissement des platanes, au printemps, place Monge, quand scintille à travers leurs branches la grave devise républicaine inscrite au fronton de l'école primaire. Elle est mon triangle d'or. Pour encore un tout petit instant, avant que ne se lèvent les orages désirés par de nouveaux barbares antisémites et antisionistes, je suis libre, égale et fraternelle. Pourrais-je l'être sur la Terre promise qui n'est pas entièrement la terre permise, selon la belle distinction faite par le philosophe Emmanuel Levinas ? Je m'en retourne donc à la diaspora où je suis née. J'y suis peut-être en exil, mais l'exil me poursuivrait loin d'elle. Je suis faite du réel français comme du rêve juif. L'un et l'autre dialoguent en moi sans s'affronter, comme ce fut le cas pour mes parents, bien qu'une forme atroce et

momentanée de réalité française ait failli les faire périr durant l'Occupation. Dans leur sagesse, ils ne l'ont pas confondue, à la Libération, avec la France qu'ils aimaient. Et puis la diaspora filtre les divisions qui déchirent les juifs. Pas assez, sans doute, et de moins en moins, en raison de la montée des dangers comme de la surenchère des démagogues dans une communauté à la crédulité affolée, coupée de l'héritage humaniste. Mais elle les filtre beaucoup plus qu'en Israël, où je serais livrée à la violence de nos haines internes. En Israël, je serais écartelée entre la terre et la raison, Dieu et l'État, la volonté de puissance ou l'altérité. À Paris, en quittant le meeting où les juifs s'invectivent, je peux retraverser le fleuve, retrouver la strophe et l'alexandrin, la brise et la légèreté. Cela aussi me constitue. C'est mon pays. Mon pays de soleil timide auquel les nuages discrets semblent recommander de ne rien ternir. Surtout pas d'excès de lumière et de chaleur. Il me repose de l'autre, le volcan intérieur. Vous regardez le formulaire qu'on m'a remis à l'arrivée et dont je devais conserver le double pour le départ. Dans l'une des cases, un prénom est inscrit. Celui de mon père. Cela ne vous surprend pas : l'administration israélienne a repris la tradition biblique et demande toujours au voyageur le nom du père. J'ai donc écrit « fille de Samuel », *bat Shmuel*, ce qui pourrait constituer mon nom hébreu. Telle est l'identité sous laquelle j'ai effectué ce voyage et écrit ce récit.

— Vous pouvez enregistrer vos bagages.

GLOSSAIRE

AVODA : « travail ». Parti travailliste qui, sous son ancien nom de Mapaï, dirigea Israël depuis sa création jusqu'à sa défaite en 1977 devant la droite menée par Menahem Begin. Laminé à la suite de l'assassinat du Premier ministre Itzhak Rabin, en 1995, il ne compte plus aujourd'hui que huit députés. Depuis septembre 2011, il est dirigé par une femme, Shelly Yacimovitch.

A VODA ZARA : « culte des idoles ». Idolâtrie. Le crime le plus grave selon le judaïsme.

BETAR : milice juive d'autodéfense créée en 1923 à Riga par Zeev Jabotinsky. Son nom a été choisi en mémoire de la forteresse de Betar défendue lors de la révolte juive contre Rome, en 135 apr. J.-C. par Bar Kokhba (« le Fils de l'Étoile »). Pendant et après la guerre d'Indépendance de 1948, son histoire se confond avec celle de l'extrême droite juive, en Israël et en diaspora.

GET : acte de divorce religieux (répudiation) qui ne peut être délivré que par le mari.

GOUSH EMOUNIM : « Bloc de la Foi. » Mouvement fondé en 1973 pour conduire la colonisation progressive de la Cisjordanie. Il s'est opposé violemment aux accords d'Oslo, et nombre des rabbins qui en font partie ont dénoncé Itzhak Rabin comme traître avant son assassinat par le fanatique Yigal Amir.

HAGANAH : « défense ». Groupes militaires créés en 1920 par les sionistes socialistes pour protéger les populations juives. Organisés et contrôlés par les partisans de Ben Gourion, ils constituèrent le noyau de Tsahal, l'armée d'Israël.

HALAKHAH : « démarche ». Juridiction religieuse que les orthodoxes refusent de modifier, contrairement aux rabbins libéraux.

HASSIDIM : « les pieux ». Adeptes du mouvement religieux fondé au XVIII^{e} siècle, en Ukraine, par Israël Baal Shem Tov, « le Maître du bon nom », en réaction contre les maîtres reconnus des sciences talmudiques.

HEREM : « interdit ». Décret d'excommunication pris par les communautés juives contre des individus ou des mouvements juifs accusés d'hérésie.

HILONIM : « les Vides ». Laïques. Terme péjoratif utilisé par les religieux contre les juifs non religieux.

IRGOUN : Irgoun Tzevai Leumi. « Organisation militaire nationale. » Créée en 1937 d'une scission de la Haganah, elle est dirigée par Menahem Begin et sera dissoute par David Ben Gourion à la création de l'État d'Israël.

ISRAËL : « celui qui lutte avec Dieu. » Nom donné dans la Bible à Jacob après son combat avec l'ange (Genèse, 32-29).

JUDÉE-SAMARIE : nom biblique de la Cisjordanie, conquise en 1967 par Israël. Lieu et symbole de la colonisation des territoires palestiniens pour les pacifistes juifs, les Palestiniens et l'opinion internationale. Lieu et symbole de l'identité judéo-hébraïque pour les Israéliens du mouvement national-religieux et du Likoud. Elle est peuplée par 360 000 Israéliens et 2 500 000 Palestiniens.

KABBALE : « accueil » ou « réception ». Tradition mystique du judaïsme, née au II^{e} siècle apr. J.-C

en Galilée autour de la figure de Shimon bar Yohaï. Ses dits et écrits ont été compilés au XIII^e siècle, en Castille, dans le Livre de la Splendeur, le *Sefer Ha Zohar*, par Moïse de León. Soutenant qu'il existe une loi orale secrète donnée au Sinaï, le *Zohar* s'appuie, pour en percer les mystères destinés aux initiés, sur l'interprétation des lettres de la Torah qui ont aussi valeur de chiffres. Cette exégèse complexe, qui autorise les visions, les fantaisies, les amulettes, la magie et valide les messianismes, est entrée en concurrence avec la tradition rabbinique dominante. Elle connaît un succès populaire croissant depuis les années 1980.

KADIMA : « en avant ». Parti centriste créé par Ariel Sharon.

LIKOUD : « l'unité ». Parti politique de droite créé en 1973. Il se considère comme l'héritier du sionisme de droite fondé par Zeev Jabotinsky. Son leader, Benyamin Netanyahou, est Premier ministre d'Israël pour la seconde fois depuis février 2009.

MEA SHEARIM : « les cent portes ». Quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem.

MERETZ : « énergie ». Parti d'extrême gauche qui soutient l'initiative de Genève pour la paix. Il ne compte plus que trois députés.

MISHMERET TSNIOUT : « les Gardiens de la pudeur ». Milice religieuse chargée de faire respecter le shabbat et le code vestimentaire orthodoxe dans les quartiers religieux des villes israéliennes, spécialement à Jérusalem. Ses interventions violentes sont dénoncées depuis vingt ans par les laïcs et les démocrates du pays.

MITNAGUEDIM : « les opposants ». Adversaires farouches des *hassidim* en Pologne et en Russie pendant deux siècles, ils prirent des décrets d'excommunication contre eux. Leur centre fut la Lituanie et leur leader, le Gaon de Vilna.

MITSVOT : commandements qui règlent la vie quotidienne des juifs pratiquants. Au nombre de six cent treize, ils conditionnent toute l'existence, de la cuisine au lit conjugal en passant par l'étude et le travail.

SHALOM AKHSHAV : « La Paix maintenant ». Mouvement pacifiste israélien qui a eu le courage de durer, bien que la paix ait toujours été remise au surlendemain.

SHASS : Shomrei Torah Sefardim. « Les Gardiens séfarades de la Torah. » Parti politique religieux des juifs orientaux créé en 1983 par des Israéliens majoritairement d'origine marocaine. Il compte onze députés en 2012.

SIONISME : de Sion, l'une des collines de Jérusalem et, par extension, dans la Bible, l'un des noms de Jérusalem, d'Israël et du peuple juif. Mouvement d'indépendance nationale né à la fin du XIX^e siècle à la suite des persécutions antisémites et dans le sillage de l'éveil des nationalités en Europe. Il se donne pour objectif la reconstitution de la nation juive sur la terre où elle était née dans la haute Antiquité. D'abord diffusé en Russie par le mouvement Hibbat Sion (« Amour de Sion »), créé par Moshe Lev Lilienblum, il fut théorisé par Leon Pinsker puis Theodor Herzl (1860-1904), avocat et journaliste viennois qui assiste au procès du capitaine Dreyfus à Paris. Déjà choqué par l'antisémitisme qui monte en Autriche et en Allemagne, l'affaire Dreyfus qui n'épargne pas la France des droits de l'homme renforce Herzl dans sa conviction que la seule issue est celle d'une patrie juive. Il publie en 1896 *L'État des Juifs* et préside le premier Congrès sioniste à Bâle, en 1897. La première collectivité avait été créée en 1882 dans la Palestine ottomane sous le nom de Rishon-Le-Sion, « La première de Sion ». Avec la Première Guerre mondiale et le démembrement de l'Empire ottoman, la Palestine est placée sous mandat britannique. Le Premier ministre anglais, James Arthur Balfour, annonce, le 2 novembre 1917, la création d'un foyer national pour le peuple juif. C'est la « déclaration Balfour ».

TALMUD : « l'étude ». Nom donné à l'immense commentaire de la Torah, sans cesse renouvelé, discuté et transcrit par les rabbins au cours des siècles et dans tous les pays. L'histoire du Talmud commence après la destruction du second Temple par Titus. Le peuple juif est dispersé, mais il reste des

scribes en Galilée qui, malgré les interdictions, compilent les traditions sous la forme de la Mishna, en hébreu « répétition », première forme du Talmud. Élaborée au III^e^ siècle de l'ère chrétienne, la Mishna se renforce avec la constitution du Talmud de Jérusalem, en Palestine, puis avec le Talmud de Babylone, achevé au V^e^ siècle de l'ère chrétienne par les rabbins installés en Irak. C'est à ce dernier ensemble que se réfère le plus souvent la tradition.

TORAH : « l'enseignement ». Nom donné à la loi de Moïse. Elle comprend cinq livres (le Pentateuque de son nom grec, les cinq premiers livres de la Bible) : Genèse (*Bereshit*, « Au commencement »), Exode (*Shemot*, « Les Noms »), Lévitique (*Vayikkra*, « Et il appela »), Nombres (*Bamidbar*, « Au désert »), Deutéronome (*Devarim*, « Les Paroles »). Selon la tradition, les événements racontés se déroulent jusqu'au XIV^e^ siècle avant l'ère chrétienne, le don de la Torah sur le mont Horeb étant situé en 1311 av. J.-C. Selon les historiens, le texte biblique aurait été recueilli d'après les traditions orales, et fixé durant l'exil à Babylone, six cents ans av. J.-C., qui a suivi la destruction du Temple de Salomon par Nabuchodonosor, puis lors du retour à Jérusalem autorisé soixante-dix ans plus tard par Cyrus, lorsque la Judée devient province perse. C'est dans le choc de l'exil et la peur de l'assimilation que s'est constitué et soudé le socle d'un judaïsme resté auparavant très largement idolâtre.

YECHIVA : « Là où on est assis. » Centre d'études talmudiques qui accueille les élèves de quinze à vingt ans.

YISHOUV : population juive qui vivait en terre d'Israël avant le sionisme.

DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE D'ISRAËL

(14 mai 1948)

Eretz-Israël est le lieu où naquit le peuple juif. C'est là que se forma son caractère spirituel, religieux et national. C'est là qu'il concrétisa son indépendance, créa une culture d'une portée à la fois nationale et universelle et fit don de la Bible au monde entier.

Contraint à l'exil, le peuple juif demeura fidèle au pays d'Israël à travers toutes les dispersions, priant sans cesse pour y revenir, toujours avec l'espoir d'y restaurer sa liberté nationale.

Motivés par cet attachement historique, les juifs s'efforcèrent, au cours des siècles, de retourner au pays de leurs ancêtres pour y reconstituer leur État. Tout au long des dernières décennies, ils s'y rendirent en masse : pionniers, *maapilim*[56] et défenseurs. Ils y défrichèrent le désert, firent renaître leur langue, bâtirent cités et villages et établirent une communauté en pleine croissance, ayant sa propre vie économique et culturelle. Ils n'aspiraient qu'à la paix, encore qu'ils aient toujours été prêts à se défendre. Ils apportèrent les bienfaits du progrès à tous les habitants du pays. Ils nourrirent toujours l'espoir de voir émerger leur indépendance nationale.

En 1897, inspiré par la vision de l'État juif qu'avait eue Theodor Herzl, le premier Congrès sioniste proclama le droit du peuple juif à la renaissance nationale dans son propre pays. Ce droit fut reconnu par la déclaration Balfour du 2 novembre 1917 et réaffirmé par le mandat de la Société des nations qui accordait une reconnaissance internationale formelle des liens du peuple juif avec la terre d'Israël, ainsi que son droit d'y reconstituer son foyer national.

La Shoah, qui anéantit des millions de juifs en Europe, démontra à nouveau l'urgence de remédier à l'absence d'une patrie juive par le rétablissement de l'État juif dans le pays d'Israël, qui ouvrirait ses portes à tous les juifs et conférerait au peuple juif l'égalité des droits au sein de la famille des nations.

Les survivants de la Shoah en Europe, ainsi que des juifs d'autres pays, revendiquant leur droit à une vie de dignité, de liberté et de travail dans la patrie de leurs ancêtres, et sans se laisser effrayer par les obstacles et la difficulté, cherchèrent sans relâche à rentrer au pays d'Israël.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le peuple juif dans le pays d'Israël contribua pleinement à la lutte menée par les nations éprises de liberté contre le fléau nazi. Les sacrifices de ses soldats et l'effort de guerre de ses travailleurs le qualifiaient pour prendre place à rang d'égalité parmi les peuples qui fondèrent l'Organisation des Nations unies.

Le 29 novembre 1947, l'Assemblée générale des Nations unies adopta une résolution prévoyant la création d'un État juif indépendant dans le pays d'Israël et invita les habitants du pays à prendre les mesures nécessaires pour appliquer ce plan. La reconnaissance par les Nations unies du droit du peuple juif à établir son État indépendant ne saurait être révoquée.

C'est, de plus, le droit naturel du peuple juif d'être une nation comme les autres, et de devenir maître de son destin dans son propre État souverain.

En conséquence, nous, membres du conseil national représentant le peuple juif du pays d'Israël et le mouvement sioniste mondial, réunis aujourd'hui, jour de l'expiration du mandat britannique, en assemblée solennelle, et en vertu des droits naturels et historiques du peuple juif, ainsi que de la résolution de l'assemblée générale des Nations unies, proclamons la fondation de l'État juif dans le pays

d’Israël, qui portera le nom d’État d’Israël.

Nous déclarons qu’à compter de la fin du mandat, à minuit, dans la nuit du 14 au 15 mai 1948, et jusqu’à ce que des organismes constitutionnels régulièrement élus entrent en fonction, conformément à une constitution qui devra être adoptée par une Assemblée constituante d’ici le 1er octobre 1948, le présent Conseil agira en tant qu’Assemblée provisoire de l’État et que son propre organe exécutif, l’administration nationale, constituera le gouvernement provisoire de l’État d’Israël.

L’État d’Israël sera ouvert à l’immigration des juifs de tous les pays où ils sont dispersés ; il développera le pays au bénéfice de tous ses habitants ; il sera fondé sur les principes de liberté, de justice et de paix enseignés par les prophètes d’Israël ; il assurera une complète égalité de droits sociaux et politiques à tous ses citoyens, sans distinction de croyance, de race ou de sexe ; il garantira la pleine liberté de conscience, de culte, d’éducation et de culture ; il assurera la sauvegarde et l’inviolabilité des Lieux saints et des sanctuaires de toutes les religions et respectera les principes de la charte des Nations unies.

L’État d’Israël est prêt à coopérer avec les organismes et représentants des Nations unies pour l’application de la résolution adoptée par l’Assemblée, le 29 novembre 1947, et à prendre toutes les mesures pour réaliser l’union économique de toutes les parties du pays.

Nous faisons appel aux Nations unies, afin qu’elles aident le peuple juif à édifier son État et qu’elles admettent Israël dans la famille des nations.

Aux prises avec une brutale agression, nous invitons cependant les habitants arabes du pays à préserver les voies de la paix et à jouer leur rôle dans le développement de l’État sur la base d’une citoyenneté égale et complète et d’une juste représentation dans tous les organismes et les institutions de l’État, qu’ils soient provisoires ou permanents.

Nous tendons la main de l’amitié, de la paix et du bon voisinage à tous les États qui nous entourent et à leurs peuples. Nous les invitons à coopérer avec la nation juive indépendante pour le bien commun de tous. L’État d’Israël est prêt à contribuer au progrès de l’ensemble du Moyen-Orient.

Nous lançons un appel au peuple juif de par le monde à se rallier à nous dans la tâche d’immigration et de mise en valeur, et à nous assister dans le grand combat que nous livrons pour réaliser le rêve poursuivi de génération en génération : la rédemption d’Israël.

Confiants dans le Rocher d’Israël, nous signons cette déclaration sur le sol de la patrie, dans la ville de Tel-Aviv, en cette séance de l’Assemblée provisoire de l’État, tenue la veille du shabbat, 5 Iyar 5708, quatorze mai mil neuf cent quarante-huit.

APPEL À LA RAISON LANCÉ PAR JCALL

(Parlement européen, Bruxelles, 3 mai 2010)

Cet appel a déjà été signé par des personnalités et des membres d'associations juives européennes, engagées dans le combat pour la paix au Moyen-Orient.

Leur objectif est de rendre publiques les positions de juifs européens, trop longtemps silencieux, et de faire entendre une voix juive solidaire de l'État d'Israël et critique quant aux choix actuels de son gouvernement.

*

Citoyens de pays européens, juifs, nous sommes impliqués dans la vie politique et sociale de nos pays respectifs. Quels que soient nos itinéraires personnels, le lien à l'État d'Israël fait partie de notre identité. L'avenir et la sécurité de cet État auquel nous sommes indéfectiblement attachés nous préoccupent.

Or, nous voyons que l'existence d'Israël est à nouveau en danger. Loin de sous-estimer la menace de ses ennemis extérieurs, nous savons que ce danger se trouve aussi dans l'occupation et la poursuite ininterrompue des implantations en Cisjordanie et dans les quartiers arabes de Jérusalem-Est, qui sont une erreur politique et une faute morale. Et qui alimentent, en outre, un processus de délégitimation inacceptable d'Israël en tant qu'État.

C'est pourquoi nous avons décidé de nous mobiliser autour des principes suivants :

1) L'avenir d'Israël passe nécessairement par l'établissement d'une paix avec le peuple palestinien selon le principe « deux peuples, deux États ». Nous le savons tous, il y a urgence. Bientôt, Israël sera confronté à une alternative désastreuse : soit devenir un État où les juifs seraient minoritaires dans leur propre pays ; soit mettre en place un régime qui déshonorerait Israël et le transformerait en une arène de guerre civile.

2) Il importe donc que l'Union européenne, comme les États-Unis, fassent pression sur les deux parties et les aide à parvenir à un règlement raisonnable et rapide du conflit israélo-palestinien. L'Europe, par son histoire, a des responsabilités dans cette région du monde.

3) Si la décision ultime appartient au peuple souverain d'Israël, la solidarité des juifs de la diaspora leur impose d'œuvrer pour que cette décision soit la bonne. L'alignement systématique sur la politique du gouvernement israélien est dangereux, car il va à l'encontre des intérêts véritables de l'État d'Israël.

4) Nous voulons créer un mouvement européen capable de faire entendre la voix de la raison à tous. Ce mouvement se veut au-dessus des clivages partisans. Il a pour ambition d'œuvrer à la survie d'Israël en tant qu'État juif et démocratique, laquelle est conditionnée par la création d'un État palestinien souverain et viable.

C'est dans cet esprit que nous appelons tous ceux qui se reconnaissent dans ces principes à signer et à faire signer cet appel.

contact@jcall.eu

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BARNAVI Élie, *Une histoire moderne d'Israël*, Flammarion, 1994.

BEGIN Menahem, *La Révolte d'Israël*, Plon, 1952 ; La Table ronde, 1971.

BEN GOURION David, *Les Secrets de la création de l'État d'Israël. Journal 1947-1948*, La Martinière, 2012.

BENSOUSSAN Georges, *Un nom impérissable. Israël, le sionisme et la destruction des juifs d'Europe*, Seuil, 2008.

BURG Avraham, *Vaincre Hitler*, Fayard, 2008.

CHEMLA David, *Bâtisseurs de paix*, Liana Levi, 2005.

CHEMLA David, *Les Raisons d'un appel*, Liana Levi, 2011.

ENCEL Frédéric, *Atlas géopolitique d'Israël*, Autrement, 2008 ; édition augmentée, 2012.

EPSTEIN Simon, *Les Chemises jaunes*, Calmann-Lévy, 1994.

EPSTEIN Helen, *Le Traumatisme en héritage*, La Cause des Livres, 2005 ; « Folio essais », Gallimard, 2012.

FINKIELKRAUT Alain, *L'Ingratitude. Conversation sur notre temps*, Gallimard, 1999

FLAVIUS JOSÈPHE, *La Guerre des Juifs contre les Romains*, Lidis, 1979.

GREILSAMMER Ilan, *Le Sionisme*, PUF, « Que sais-je ? », 2005.

GREILSAMMER Ilan, *Israël, les hommes en noir. Essai sur les partis ultra-orthodoxes*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1991.

HADAS-LEBEL Mireille, *Le Peuple hébreu. Entre la Bible et l'Histoire*, « Découvertes », Gallimard, 1997.

HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints. La psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011.

HALBERTAL Moshe, *Le Peuple du Livre. Canon, sens et autorité*, Éditions In Press, 2005.

HASS Amira, *Boire la mer à Gaza. Chronique 1993-1996*, La Fabrique éditions, 2001.

HERZL Theodor, *L'État des Juifs* (*Der Judenstaat*, 1896), La Découverte, 2003.

HESCHEL Abraham, *Les Bâtisseurs du temps*, Éditions de Minuit, 1957.

KAPELIOUK Amnon, *Rabin, un assassinat politique. Religion, nationalisme, violence en Israël*, Le Monde Éditions, 1996.

KRYGIER Rivon (dir.), *La Loi juive à l'aube du XXI^e siècle*, Messer, 1995 ; Dora, 1998.

LATTÈS Jean-Claude, *Le Dernier Roi des Juifs*, Nil, 2012.

LEIBOWITZ Yeshayahou, *Peuple, Terre, État*, Plon, 1995.

LEIBOWITZ Yeshayahou, *Israël et judaïsme, ma part de vérité*, suivi de *Job et Antigone*, entretiens avec Michaël Shashar, « Midrash », Desclée de Brouwer, 1992.

LENKIN Eliahu, *To Win the Promised Land : Story of a Freedom Fighter*, Benmir Books, 1992.

LEVINAS Emmanuel, *Quatre lectures talmudiques*, Éditions de Minuit, 1968.

LONDRES Albert, *Le Juif errant est arrivé*, Albin Michel, 1930 ; 10/18, 1975 ; Arléa, 2010.

MALKA Salomon, *Lire Levinas*, Cerf, 1984.

NATHAN Tobie, *Qui a tué Arlozorov ?*, Grasset, 2010.

NEHER André, *Clés pour le judaïsme*, Seghers, 1977.

RABIN Itzhak, *Mémoires*, Buchet-Chastel, 1980 ; 1996.

RAGEN Naomi, *Sotah, soupçon d'adultère*, Yodéa éditions, 2009.

ROSENZWEIG Franz, *L'Étoile de la Rédemption*, Seuil, 2010.

SCHATTNER Marius, *Histoire de la droite israélienne. De Jabotinsky à Shamir*, Complexe, 1999.

SCHATTNER Marius, *Israël, l'autre conflit. Laïcs contre religieux*, André Versaille éditeur, 2008.

SEGEV Tom, *Le Septième Million. Les Israéliens et le génocide*, Liana Levi, 1993.

SCHOLEM Gershom, *La Kabbale, une introduction. Origines, thèmes et biographies*, Cerf, 1998, Gallimard, « Folio essais », 2003.

SCHOLEM Gershom, *Le Prix d'Israël*, L'Éclat, 2003. S

MILEVITCH Éric, *Histoire du judaïsme*, PUF, « Que sais-je? », 2012.

SORKIN David, *Moïse Mendelssohn, un penseur juif à l'ère des Lumières*, Albin Michel, 1996.

BUGANIM Ami, *Tel-Aviv, sans répit*, Autrement, 2009.

YEHOSHUA Abraham, *Pour une normalité juive*, Liana Levi, 1998.

YIRMIYAHU Yovel, *L'Aventure marrane. Judaïsme et modernité*, Seuil, 2011.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

TUNISIE, ALGÉRIE, MAROC :
LA COLÈRE DES PEUPLES

La colère d'un peuple a chassé le président Ben Ali de son palais de Carthage, après vingt-trois ans de despotisme et de corruption. La révolution tunisienne a bouleversé le Maghreb, le monde arabe et la vision que l'Occident s'en faisait. Demain, l'Algérie et le Maroc forceront-ils aussi leur destin ?

Après la guerre civile, le président Bouteflika avait promis la « résurrection de l'Algérie » ; aujourd'hui, le peuple est plus pauvre, tandis que la nomenklatura s'est encore enrichie et que l'islamisme, vaincu par les armes, triomphe dans les mœurs. Au Maroc, Mohammed VI avait promis de guider le royaume vers une « transition démocratique » ; aujourd'hui, le règne autoritaire de Hassan II s'est reconstitué sous les paillettes de « M6 », devenu l'un des souverains les plus riches du monde.

Qu'est-il advenu du « printemps marocain » ? De quelle légitimité Bouteflika jouit-il encore ? Et quels sont, pour la France, les enjeux des frustrations accumulées sur l'autre rive de la Méditerranée ?

Martine Gozlan a vécu le soulèvement tunisien. Ce livre est le récit des dix jours qui ébranlèrent le « pays du jasmin ». C'est aussi une enquête de terrain, de Tizi-Ouzou aux bidonvilles de Casablanca, sur les insurrections auxquelles s'exposent deux régimes qui, comme celui de Ben Ali, ont renié leurs engagements, accaparé les richesses de leur pays et sacrifié l'avenir de leurs populations.

ISBN 978-2-8098-0418-8 / H 50-7944-7 / 192 pages / 17,95 €

1 Amnon Kapeliouk, *Rabin, un assassinat politique. Religion, nationalisme, violence en Israël*, Le Monde Éditions, 1996.

2 Voir l'appel de JCall, p. 243.

3 Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs contre les Romains*, Lidis, 1979.

4 *Ibid.*

5 Mireille Hadas-Lebel, *Le Peuple hébreu. Entre la Bible et l'Histoire*, « Découvertes », Gallimard, 1997.

6 Neil Asher Silberman, *La Vérité de Qumrân*, Stock, 2003.

7 Baruch Hagani, *Le Sionisme politique et son fondateur, Théodor Herzl (1860-1904)*, Paris, Librairie Payot & Cie, 1917. Cité par André Spire, in *Le Mouvement sioniste : 1894-1918*, Paris, Imprimerie Pochy, 1918.

8 Joseph B. Schechtman, *The Jabotinsky Story : Rebel and Stateman: The Early Years*, New York, Thomas Yoseloff ed., 1956. Cité par Marius Schattner, in *Histoire de la droite israélienne de Jabotinsky à Shamir*, Éditions Complexe, 1999.

9 Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, Actes Sud, 1989.

10 Discours d'ouverture du congrès de la Nouvelle Organisation sioniste en 1935.

11 Cité par Tom Segev, *Le Septième Million. Les Israéliens et le génocide*, Liana Levi, 1993.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

14 Marius Schattner, *Histoire de la droite israélienne. De Jabotinsky à Shamir*, *op. cit.*

15 Yeshayahou Leibowitz, *Israël et judaïsme. Ma part de vérité*, Desclée de Brouwer, 1993.

16 Ilan Greilsammer, *Le Sionisme*, PUF, 2005.

17 Georges Bensoussan, *Juifs en pays arabes, 1850-1975*, Tallandier, 2012.

18 Charles Enderlin, *Par le feu et par le sang*, Albin Michel, 2008.

19 Cité par Charles Enderlin, *op. cit.*

20 Menahem Begin, *La Révolte d'Israël*, Plon, 1952 ; La Table ronde, 1971.

21 Eliahu Lankin, *To win the promised land : story of a freedom fighter*, Benmir Books, 1992.

22 *Les Secrets de la création de l'État d'Israël. Journal 1947-1948*, La Martinière, 2012.

23 *Ibid.*

24 Yeshayahou Leibowitz, *Peuple, Terre, État*, Plon, 1995.

25 *Ibid.*

26 Benjamin Gross, *Les Défis du destin juif. Politique et religion dans la pensée du Rav Kook*, Albin Michel, 2012.

27 Yeshayahou Leibowitz, *Israël et judaïsme, ma part de vérité*, Desclée de Brouwer, 1993.

28 Moshe Halbertal, *Le Peuple du livre. Canon, sens et autorité*, Éditions In Press, 2005.

29 *Ibid.*

30 Moshe Halbertal, *op. cit.*

31 Cité par Moshe Halbertal, *ibid.*

32 Arnold Mandel, *Le Périple*, Fayard, 1972.

33 Carmela Cohen-Shlomi est l'auteur d'un récit, *Kemo kikua* (« Comme un tatouage », hébreu), Am Oved, Tel-Aviv, 1994.

34 Amnon Kapeliouk, *op. cit.*

35 *Pour une normalité juive*, Liana Lévi, 1998.

36 *Ibid.*

37 www.breakingthesilence.org.il/

38 Israël Finkelstein, Neil A. Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Bayard, 2002 ; « Folio Histoire », Gallimard, 2009.

39 Israël Finkelstein, Neil A. Silberman, *op. cit.*

40 *Ibid*.

41 Prophètes, Michée, 4-4.

42 Sefi Rachlevsky, *Hamoro shel ha-Massia'h* (« L'Âne du Messie », hébreu), éd. Yediot Ah'aronoth, Tel-Aviv, 1998.

43 Moshe Halbertal, *op. cit.*

44 André Neher, *Clés pour le judaïsme*, Seghers, 1977.

45 Conférence prononcée par Liliane Vana en juin 2008 au Centre communautaire de Paris.

46 Yodéa éditions, 2010.

47 *Zeman-Elul*, Am Oved, Tel-Aviv, 1997.

48 Lire p. 243, en annexe, l'« Appel à la raison » du mouvement JCall.

49 Helen Epstein, *Le Traumatisme en héritage*, La Cause des Livres, 2005 ; « Folio essais », Gallimard, 2012.

50 Amira Hass, *Boire la mer à Gaza. Chronique 1993-1996*, La Fabrique éditions, 2001.

51 Émile Habibi, Yoram Kaniuk, *La Terre des deux promesses*, Solin/Actes Sud, 1997.

52 Yeshayahou Leibowitz, *op. cit.*

53 Rabbi Ephraïm Oshry, *La Torah au cœur des ténèbres*, Albin Michel, 2011.

54 Georges Bensoussan, *Un nom impérissable. Israël, le sionisme et la destruction des Juifs d'Europe*, Seuil, 2008.

55 Peter Beinart, *The Crisis of Zionism*, Times Books, 2012.

56 Immigrants clandestins.